



HISTOIRE

DE LA GUERRE

DE GUYENNE

BORDEAUX. — IMP. G. GOUNOUILHOU.

HISTOIRE
DE LA GUERRE
DE GUYENNE

PAR LE COLONEL BALTAZAR

RÉIMPRESSION TEXTUELLE
FAITE SUR L'UNIQUE EXEMPLAIRE DE L'ÉDITION ORIGINALE
et accompagnée
D'UNE NOTICE ET DE NOTES
PAR
M. CHARLES BARRY





BORDEAUX
CHARLES LEFEBVRE, LIBRAIRE
6, ALLÉES DE TOURNY, 6
—
1876

Tiré à 300 exemplaires.

1	exemplaire sur peau vélin.	
29	—	sur Whatman, nos 2 à 30.
70	—	sur papier vergé fort, nos 31 à 100.
200	—	sur papier vergé, nos 101 à 300.

N°

NOTICE

S'il est un livre dont les destinées aient été singulières, c'est, à coup sûr, celui dont nous donnons aujourd'hui une réimpression intégrale, grâce à l'heureuse fortune qui a fait tomber entre nos mains, il y a quelques mois, le seul exemplaire échappé, comme par miracle, à la destruction totale de l'édition primitive. Ce précieux volume, parfaitement complet, malgré les vers qui déjà l'attaquaient, et revêtu encore de sa couverture originelle en parchemin, est un petit in-octavo de cent vingt-six pages, ne portant qu'un simple faux titre, ainsi conçu : *Histoire de la Guerre de Guyenne, commancée sur la fin du mois de septembre 1651 et continuée jusques à l'année 1653*. Suivent trois feuillets signés, mais non chiffrés, contenant un avis *Au Lecteur*, puis un court sommaire des trois parties qui composent l'ouvrage. Nulle mention de nom d'auteur, ni du lieu de l'impression, ni de

sa date; pas de trace non plus de privilége ou d'approbation quelconque, ce qui range ce petit livre parmi les publications clandestines que les luttes de la Fronde multiplièrent à l'infini à partir de l'année 1648.

Celle-ci l'emportait sur les autres par son étendue, son style élevé, le détail minutieux qu'elle consacrait à l'épisode le moins connu, mais non pas le moins important de la guerre civile, enfin par le nom du héros qu'elle mettait si complaisamment en lumière et qu'on regardait non sans raison comme l'auteur même du livre, malgré la forme indirecte qu'il affectait dans son récit, pour y faire mieux à l'aise son propre panégyrique. Mais imprimé en secret pour un petit nombre d'amis et de lecteurs privilégiés, le livre du colonel Baltazar resta ignoré hors du cercle de cette publicité restreinte; il s'éclipsa si rapidement que pas un historien contemporain n'en eut connaissance, et il était depuis longtemps profondément oublié, lorsqu'un exemplaire, échappé non sans avarie au naufrage, parvint, en 1694, entre les mains d'un de ces libraires de Cologne qui exploitaient alors à gros bénéfices les livres et les littérateurs français. L'imprimeur Corneille Egmont crut qu'il y aurait

quelque profit à remettre en lumière ce petit volume, si curieux par son sujet même et par les noms illustres qui brillaient à toutes ses pages. Il est vrai qu'il manquait à son exemplaire trois feuillets, les trois derniers, formant six pages pleines ; mais il ne s'embarrassa guère de cette lacune, qu'il pouvait même supposer plus considérable. Il se hâta de le réimprimer tel quel, en essayant toutefois de le rajeunir, de le compléter et d'en faire *œuvre nouvelle,* sans mot dire de la provenance, n'étant pas fâché de laisser croire, pour mieux le débiter, que c'était un livre de composition récente, bien que l'esprit ni la lettre ne prêtassent à une telle supposition aux yeux des lecteurs attentifs.

Il le corrigea donc, ou plutôt le gâta de son mieux. Le style, qui est excellent, lui paraissant suranné, il changeait ou biffait toute locution malsonnante à ses oreilles, et, ne comprenant pas toujours son auteur, il le redressait à sa guise. C'est ainsi qu'il remplaçait : *ce rencontre,* par *cette rencontre ; ce qui s'est fait,* par *ce qui s'est passé ; obliger à,* par *obliger de ; il lui estoit fort fascheux qu'on l'abreuvât de tant de vaines espérances,* par *il luy étoit fort fâcheux qu'on l'amusât de tant de vaines espérances ; venant*

devers Brouage, par *venant de Brouage; qui écrivit à ce colonnel*, par *qui lui écrivit; desdits quatre régimens*, par *de ces quatre régiments; receust ce renfort*, par *ayant reçu ce renfort; mesme dit à Baltazar*, par *il ordonna à Baltazar*; au lieu de *puis après*, il met *par après; vu et pu*, pour *veu et peu*, etc., etc.

A côté de ces prétendues corrections, les fautes d'impression, les mots omis abondent. On lit, par exemple, dans sa préface : *ayant mille fois sacrifié sa vie pour la leur*; il faut *pour conserver la leur*. Plus loin, au lieu de : *a porté aux pieds du roi cette espée qu'il* LEUR *avoit autrefois si souvent presentée toute rouge du sang de ses ennemis*; il faut : *a porté aux pieds du Roy cette espée qu'il* LUY *avoit autresfois si souvent presantée toute rouge*, etc. Ailleurs, l'éditeur de 1694 écrit : *ou par celui de Montpouillan, par* n'est pas dans le texte; *les pensions*, pour *ses pensions; honneur*, pour *humeur; il se* POSTA *à Thonay-Charente*, pour *il se porta*; et *ceux de Montpouillan*, pour *celuy*..... Il ne peut admettre *Don Juan d'Austriche*, il écrit *Don Jean d'Autriche*, etc., etc.

Quant aux noms propres, ils devinrent sous sa main pour la plupart méconnaissables. Ne se

donnant pas la peine de copier correctement le texte généralement soigné qu'il avait à reproduire, et qu'il rend à chaque instant inintelligible ou grotesque, il écrivait *Mattaro*, pour Mortaro — (*Mattaro* est un port de mer de la Catalogne, et *Mortaro* un général espagnol); — *Birgirac, Sarlac* et *Ribirac*, pour Bergerac, Sarlat et Ribérac; *Accueillar* et *Accueiller,* pour Auvillars; *Mareuve,* pour Marennes; *Saint-Ashir* et *Saint-Astin,* pour Saint-Astier; *Saint-Taluir,* pour Saint-Alvère; *Mont-Languin,* pour Montflanquin; *Monsegnau*, pour Montsegur; *Barbesieux,* pour Barbeins, etc., etc. Voilà pour la géographie; mais c'est pis encore pour les noms d'hommes. Qui reconnaîtrait Montgairal dans *Montgoural,* Marin et Chastelier dans *Marin-Chastelior,* Meusnier dans *Maesmir?* après celui-là, il faut tirer l'échelle [1].

Un point surtout fâchait l'éditeur de 1694, c'était de voir l'auteur de la *Guerre de Guyenne* se désigner modestement dans son livre sous le titre de colonel. Un Colonel, fi donc! à l'époque du

(1) On peut constater toutes ces fautes dans les éditions du marquis d'Aubaïs (*Pièces fugitives,* 1759) et de M. C. Moreau (*Biblioth. elzévirienne,* 1858), qui ont reproduit servilement le texte corrompu de 1694.

grand Roi, du Roi-Soleil, dans un temps où l'on ne voyait courir à travers les villes du Rhin et des Pays-Bas que maréchaux de France, officiers généraux, maréchaux de camp et lieutenants-généraux ! On ne pouvait moins faire que de décorer d'un grade sonore comme ceux-là le nom par trop roturier du héros du livre, et, dès la préface, *le colonel Baltazar* devient tout du long *le lieutenant-général Baltazar*. A la faveur de ce titre, il pouvait se présenter sans rougir en noble compagnie. Il est vrai qu'après la paix de Bordeaux le colonel, compris dans l'amnistie et rentré en grâce par une *soumission respectueuse*, obtint du roi, à ce qu'il assure, la faveur d'être renvoyé en Catalogne, pour y servir en qualité de lieutenant-général, sous le prince de Conti, pendant la campagne de 1654; mais il ne paraît pas avoir porté ce titre officiellement; on le désigne toujours par celui de colonel, dans le récit de ses exploits pendant cette campagne, et la *Gazette*, à cette date, ne lui en donne pas d'autre (1).

En revanche, l'éditeur de 1694 ne se mit pas en frais d'imagination pour compléter l'*Histoire de la*

(1) Voir notamment les nos du 12 et du 15 août 1654.

Guerre de Guyenne, dont la fin manquait dans son exemplaire. Les pages absentes, complément indispensable de ce qui précède et sans lesquelles on ne s'explique pas la brusque interruption des efforts tentés par Marsin pour ranimer en Guyenne la Fronde expirante, il les supplée en quatre lignes. Coupant court avec le dernier mot de la dernière page de son exemplaire, l'éditeur ne veut pas sacrifier ce mot précieux, le verbe *s'attachèrent,* laissé en l'air au bout de la dernière ligne ; il lui accole un régime qui est un non-sens, puis se hâte d'expédier Marsin en Flandre, sans se soucier autrement de la forme ou de la vraisemblance.

Mais pour compenser sans doute les pages qui lui manquaient, il crut qu'il serait de bon goût d'intercaler dans le texte quelques morceaux de sa façon, en gardant toujours le secret sur sa collaboration posthume avec le colonel Baltazar. Ces interpolations, corrompant un texte qu'il fallait respecter avant tout et mettant sous le couvert d'un nom autorisé des assertions peu authentiques, sont au nombre de quatre : on les trouvera dans notre édition rejetées en note au bas des pages. Elles semblent surtout destinées à compléter l'illustration domestique de l'auteur; elles ne paraissent pas

généralement contraires à la vraisemblance. Je ne serais donc pas éloigné de croire que ces additions auront été fournies au libraire par un admirateur, à coup sûr, de Baltazar, peut-être par quelqu'un de ses proches, ou par son fils lui-même, le comte Isaac de Gacheo de Baltazar, qui, d'après l'*Histoire de la Noblesse du Comté-Venaissin* (¹), avait servi d'abord en Danemark, puis en Angleterre, où le roi Guillaume lui donna un régiment de dragons et le fit brigadier de ses armées. Il dut faire avec elles la guerre aux Pays-Bas et peut-être est-ce lui qui engagea Corneille Egmont à une publication que devait particulièrement rehausser le nom qu'il portait. Ainsi s'expliqueraient tout naturellement les augmentations introduites dans l'œuvre du colonel et les titres plus relevés qu'on lui faisait prendre en parlant de lui-même. Resteraient au compte du libraire les incorrections de son texte et la supercherie d'y avoir inséré des passages que l'auteur n'avait pas écrits.

Quoi qu'il en soit, cette sorte de contrefaçon de l'*Histoire de la guerre de Guyenne* fut accueillie comme édition primitive et avec une grande faveur.

(¹) Paris, 1743-1750, 4 vol. in-4°; t. IV, p. 209 et suiv.

Tirée probablement aussi à petit nombre, elle se distribua rapidement et ne sortit plus des mains favorisées qui l'avaient acquise; puis, elle disparut à son tour de la circulation presque aussitôt qu'elle y était entrée; si bien que le P. Lelong lui-même n'en eut pas connaissance, et qu'on en chercherait vainement la trace dans la première édition de la *Bibliothèque historique de la France*, publiée en 1719 (1).

(1) L'omission a été réparée dans la grande édition en 5 vol. in-fol. (Paris, 1769). Voici ce qu'on lit à ce sujet dans le tome II, nº 23746 : *Histoire de la Guerre de Guyenne, commencée sur la fin du mois de septembre 1651 et continuée jusqu'à l'année 1653* (par M. BALTHAZARD [*sic*]) : « Cologne, Egmond, 1694, in-12. — On l'a réimprimée sous le titre suivant dans le tome III des *Pièces fugitives* de M. le marquis d'Aubaïs; Paris, 1759, in-4° : *Mémoires de la Guerre de Guyenne sous la minorité du roi Louis XIV, par M. Balthazard, mort lieutenant général des armées du roi.* — Cette histoire devenue très rare méritoit de reparoître. On y trouve ce qui se passa en Guyenne et en Périgord depuis le mois de septembre 1651 jusqu'à la fin de 1653 Elle est divisée en deux *(trois)* parties et fort curieuse, quoique l'auteur s'étende plus sur ce qui le regarde que sur les affaires générales ».

Le titre du livre de Baltazar, dans les *Pièces fugitives* du marquis d'Aubaïs, n'est pas celui que rapporte la *Bibliothèque historique*; il est beaucoup plus simple : *Histoire de la Guerre de Guienne (sic)*; mais il est suivi d'un court avertissement ainsi conçu : « Quelque nombre d'histoires, de relations, et de mémoires qu'il y ait sur les guerres civiles de la minorité de Louis XIV, il en reste encore plusieurs à donner. L'*Histoire de la Guerre de Guienne*, où l'on trouve tout ce qui se passa dans ce

Lenglet Dufresnoy ne la cite pas davantage dans les longues tables de sa *Méthode pour étudier l'histoire,* publiée dès 1713, et dont la cinquième édition parut en 1729.

Plus heureux, le marquis d'Aubaïs, un grand seigneur lettré du Languedoc, fort curieux surtout de documents historiques, en possédait un exemplaire qu'il eut l'excellente idée de reproduire dans le troisième volume de ses *Pièces fugitives pour servir à l'Histoire de France* (1759). En signalant dans son avertissement l'extrême rareté de l'*Histoire de la Guerre de Guyenne* et son importance, il déplorait l'incorrection du texte sans soupçonner qu'il en eût existé un meilleur; il s'engageait même à en corriger les fautes; mais on doit convenir qu'il s'est bien mal acquitté de cette tâche, puisque, à part une vingtaine de rectifications minimes, il a ajouté encore aux imperfections de l'édition fautive

pays-là et en Périgord, depuis le mois de septembre 1651 jusqu'à la fin de 1653, est une pièce curieuse. Outre les faits généraux qui y sont mieux détaillés que dans les autres relations, on y trouve tout ce qui concerne Baltazar, mort lieutenant-général des armées du roi, l'un des meilleurs officiers qui ayent servi sous ce règne. Cette histoire, devenue très rare, mérite de reparoître. L'édition que l'on en a est pleine de fautes, surtout à l'égard des noms de lieux et de personnes. On les rétablira et ces deux articles seront bien détaillés. »

qu'il avait sous les yeux, supprimant l'éloquente préface placée en tête du volume et le petit sommaire qui la suit, rayant çà et là des phrases entières et en tronquant d'autres à sa guise [1].

Du reste, la réimpression du marquis d'Aubaïs, perdue au milieu d'une collection volumineuse et rare elle-même, ne paraît pas avoir été d'un grand secours aux historiens, que pouvait, d'ailleurs, rebuter son excessive incorrection. Ni M. de Sismondi, ni M. Henri Martin ne s'autorisent de ce document, qui cependant, comme l'a dit son dernier éditeur, M. C. Moreau, le savant vulgarisateur des mazarinades, « est un des éléments les plus nécessaires d'une bonne histoire de la Fronde. » Un exemplaire, unique, croyait-il, de l'édition de 1694, conservé à la bibliothèque de

[1] Quant à ses prétendues corrections, on en jugera par quelques exemples. Il change Mortaro en *Martaro,* et quinze lignes plus bas, Mortaro en *Martara;* il laisse ailleurs *honneur* pour humeur et *se posta* pour se porta; il écrit ensuite : *le régiment du comte Doignon venant avec Brauvage!!!* tandis que le texte de 1694 porte : *Le régiment du comte de Doignon venant de Brouage.* Quand l'édition de 1694 écrit correctement Chefboutonne, on lit *Chersboutonne* dans le marquis d'Aubaïs; on y retrouve encore *Birgirac, Sarlac, Ribirac* et *Clarac;* puis *S. Talvir* et *S. Tallevir; Mont-Languin, Monsegnau,* etc., etc. Nous aurons soin de relever au bas des pages de notre texte les phrases tronquées ou supprimées par le marquis d'Aubaïs.

l'Arsenal [1], inspira à M. Moreau le projet de tirer de l'oubli et de remettre en lumière ce livre utile. Il le publia en 1858, avec une notice et des notes, dans un des volumes de la Bibliothèque elzévirienne de Jannet, à la suite des *Mémoires du comte de Tavannes,* un des contemporains du colonel Baltazar et, comme lui, officier du prince de Condé. Malheureusement, M. C. Moreau ne s'est pas demandé non plus quelle pouvait être l'origine du volume de 1694. Bien qu'une lecture même superficielle du texte suffise pour démontrer qu'il n'a pas été rédigé à cette dernière date, il accepte, comme le marquis d'Aubaïs, et il reproduit plus religieusement que lui ce texte incorrect, avec ses interpolations et sa lacune, sans soupçonner qu'il a dû reposer sur une impression antérieure. « Il n'y

(1) Un libraire de Paris, M. Aug. Fontaine, a eu la bonne fortune d'en rencontrer un second exemplaire; il est décrit en ces termes dans son Catalogue du mois de juin 1875 : Nº 2111. Histoire de la Guerre de Guienne, commencée sur la fin du mois de septembre 1651 et continuée jusqu'à l'année 1653. Divisée en trois parties. *A Cologne, chez Corneille Egmond*, 1694, 1 vol. petit in-12, broché, 150 fr.

« Ces mémoires du lieutenant-général Balthazar se trouvent très difficilement. Cette édition est d'autant plus estimée qu'elle renferme quantité de faits qui ont été mal rapportés dans les *Pièces fugitives* de Ménard, où l'on a réimprimé, en les tronquant et en les déformant, ces mémoires curieux et intéressants. »

a eu, dit-il, qu'une édition de l'*Histoire de la Guerre de Guyenne,* » et il laisse subsister dans la sienne les contre-sens, les termes impropres et les mots défigurés de cette *unique* édition, en se donnant mille peines pour les rectifier dans ses notes, sans y réussir toujours. Il aurait, pour quelques-uns, trouvé la bonne leçon restituée dans le texte du marquis d'Aubaïs; mais il se contente de le signaler comme plus défectueux encore que celui de 1694. L'édition de M. Moreau ne mérite donc pas tout à fait l'épithète d'*excellente* que lui décernait, en 1859, M. Cousin, dans une des notes de son histoire de *Madame de Longueville pendant la Fronde.*

Lorsque personne ne pouvait se douter des défectuosités qui déparent les trois éditions connues de l'*Histoire de la Guerre de Guyenne*, et qu'il en existât un texte imprimé antérieur à la publication de 1694, un hasard heureux, avons-nous dit, fit tomber entre nos mains, au mois de septembre 1874, un exemplaire complet et authentique de l'édition primitive, disparue du domaine public depuis deux cent vingt-cinq ans. Nous avons pensé qu'en le reproduisant dans son intégrité, qu'en restituant aux annales déjà si riches du XVII[e] siècle

un aussi précieux document dans sa pureté native, nous rendrions un véritable service à l'histoire en général et, en particulier, à celle de nos provinces du Sud-Ouest, pour l'élucidation d'un épisode important de leur existence politique. En outre, au point de vue littéraire, ce livre est aussi une production vraiment originale, dont le style vigoureux et élevé fait bonne figure à côté des œuvres du même genre qui parurent à ce moment heureux de la langue et de la littérature françaises, alors que La Rochefoucauld, si l'on veut bien nous permettre ce rapprochement, écrivait lui-même les pages les plus brillantes de ses *Mémoires,* celles qui concernent cette même guerre de Guyenne à laquelle il prit part sous les yeux de Condé. Il eut sans doute l'occasion d'y connaître le colonel Baltazar, qu'il n'a pas oublié dans ses récits (1).

(1) « Ce fut en ce même temps, écrit-il dans un endroit, que commencèrent à paroître à Bordeaux les factions et les partialités qui ont ruiné le parti de M. le Prince... et l'ont enfin réduit à chercher parmi les Espagnols une retraite *dont il les paie tous les jours* par tant de grandes actions qui leur ont plus d'une fois sauvé la Flandre. » Ce passage donne à entendre que Condé commandait encore les armées espagnoles pendant que La Rochefoucauld terminait ses *Mémoires,* ce qui fixe l'époque de leur rédaction entre 1654 et 1659. (Voyez *Mémoires de La Rochefoucauld,* édition Michaud et Poujoulat, p. 466.)

C'est entre les années 1655 et 1657, c'est-à-dire deux ou trois ans après les événements qu'on y raconte, que l'*Histoire de la Guerre de Guyenne* a dû être rédigée et publiée. Comment le marquis d'Aubaïs et M. Moreau n'ont-ils pas été frappés des impossibilités que le texte oppose à la pensée de reculer jusqu'en 1694 sa composition et sa mise au jour? A chaque page, on voit que l'auteur écrit sous le coup de faits tout récents, dont quelques-uns même étaient en cours d'accomplissement. Cette phrase qu'on lit dès le début de la préface : « Si ceux qui, *depuis quelques années,* ont pris les armes en Guyenne..., » cette phrase n'est-elle pas à elle seule une date formelle? Aurait-on pu l'écrire en 1694 pour rappeler des événements accomplis en 1652? — « Le prince de Condé, écrit l'auteur un peu plus loin, n'a jamais rien fait d'indigne de sa glorieuse naissance et de ses illustres vertus, que lorsqu'*il est venu* en Guyenne, pour porter ses armes contre le Roy. » Il est évident que ce prince n'était pas encore rentré en grâce quand on parlait de lui en ces termes sévères. On sait que son pardon fut l'objet d'une clause spéciale insérée dans le traité des Pyrénées (nov. 1659). Est-ce en 1694 qu'on aurait pu écrire

du prince de Conti, son frère, coupable, comme lui, de rébellion : « Il en a eu un sensible desplaisir, et *s'est jetté* dans les bras du Roy, qui *l'a fait* général de son armée de Catalongne. » Le Prince y fit, à ce titre, les deux campagnes de 1654 et 1655. Il ressort de ces lignes que le fait de la nomination du prince à cette haute fonction était récent encore, quand l'auteur les écrivit. La charmante idylle sur la paix, qui ouvre la troisième partie du livre à la manière d'un chant de l'Arioste, n'est-elle pas comme le cri d'allégement de la Guyenne tout entière, échappant aux calamités d'une guerre désastreuse, et se sentant renaître au sein d'un calme réparateur? Elle n'eût été, en 1694, qu'un emphatique hors-d'œuvre. Enfin, les pages consacrées à la biographie de Baltazar, à la fin de la seconde partie, et qui conduisent son histoire jusqu'au mois d'août 1654, nous le montrent continuant sa carrière en Catalogne, sous le prince de Conti, en grand capitaine, et il ajoute que *son espée acquiert tous les jours à la France de nouvelles palmes*.

Il est donc évident que ce fut dans les premières années qui suivirent pour lui cette période agitée, qu'il composa et fit imprimer son livre de la

Guerre de Guyenne, véritables mémoires autobiographiques, où il se dissimulait à peine, toute modestie à part, en parlant de lui à la troisième personne, et où l'absence même de son nom sur le titre ne le faisait que mieux reconnaître. Quant au lieu d'impression, si ce n'est pas Montpellier, où il s'était marié avant la guerre civile, et où il séjournait souvent, ce ne peut être que Paris. Nous apprenons, en effet, par le *Journal d'un voyage à Paris,* écrit par deux jeunes Hollandais qui passèrent dans cette ville les années 1657 et 1658, que le colonel Baltazar y résidait aussi à la même époque et qu'ils eurent avec lui les meilleures relations, comme ils se plaisent à le rappeler dans un article daté du 30 avril 1657 (1).

A part ce qu'il raconte de lui-même dans son livre pour la période de sa vie qui s'étend entre les années 1635 et 1654, on est fort à court de renseignements sur la biographie du colonel Baltazar. Le dernier éditeur de l'*Histoire de la Guerre de Guyenne,* M. C. Moreau, s'est borné à résumer dans sa préface les principaux détails personnels

(1) *Journal d'un voyage à Paris en 1657-1658,* publié par A. P. Faugère; Paris, Benjamin Duprat, 1862, 1 vol. in-8°.

fournis par l'auteur, en y joignant quelques citations de la *Muze historique* de Loret, complétées dans ses notes par des extraits de la *Gazette*. Il n'a pas poussé plus loin ses investigations. Les nôtres nous ont donné bien des faits nouveaux. Nous en devons quelques autres à l'obligeance des honorables descendants du colonel, dont la postérité existe encore à Toul. Nous sommes heureux d'exprimer ici toute notre gratitude à M. le baron Léopold de Balthazar pour la bienveillance qu'il a mise à nous aider dans nos recherches et à puiser pour nous dans les archives de sa famille tous les documents qui pouvaient améliorer notre modeste travail.

Les éléments les plus considérables de cette biographie que nous essayons de compléter, existent dans l'*Histoire de la Noblesse du Comté-Venaissin, d'Avignon et de la principauté d'Orange*, publiée à Paris en 1743-1750 (4 vol. in-4°). L'auteur de cet ouvrage, l'abbé Pithon-Curt, est malheureusement taxé d'inexactitude, et non sans motif, comme le prouve l'article même qu'il a consacré à la mémoire de Baltazar dans son quatrième volume. Ce n'est donc qu'avec une grande circonspection qu'on doit le consulter. Il a fondu dans cet article les détails généalogiques et biographiques

contenus dans l'*Histoire de la Guerre de Guyenne* et dans les interpolations que l'édition de 1694 y a ajoutées, en se taisant sur leur provenance.

La famille de Baltazar était, paraît-il, originaire de Bohême. Un Nicolas Baltazar, né à Prague en 1325, épousa Marie de Gacheo, fille unique et héritière de Michel de Gacheo et petite-fille de Jacques de Gacheo, l'un des palatins de Pologne, dont il s'obligea de porter le nom et les armes (1). De son fils Georges, né en 1357, serait descendu Jean Baltazar de Gacheo, « originaire du royaume de Bohême, mais habitant en la ville de Simmeren, dans le Palatinat, où sa famille a toujours été mise dans le rang de la Chevalerie et de la haute noblesse du pays. Ayant suivi la fortune de Frédéric V, électeur palatin, qui fut élu roi de Bohême, le 4 novembre 1619, il fut fait capitaine des gardes du corps de ce prince, à la tête desquels il fut tué à la bataille de Prague en 1620. » Son fils fut notre colonel, « Jean Baltazar de Gacheo, deuxième du nom, né à Simmeren vers l'an 1600. Il commença de porter les armes sous le roi de Suède

(1) Au 1 et 4 d'argent à deux couleuvres entrelacées et adossées d'azur et au chef de gueules chargé d'un lion naissant d'or, qui est Baltazar; au 2 et 3 d'azur à trois merlettes de sable posées sur trois équerres d'or, qui est de Gacheo.

Gustave-Adolphe. Après la mort de ce prince, tué à la bataille de Lutzen, le 16 novembre 1632, il continua de servir en Allemagne sous le duc Bernard de Saxe-Weymar jusqu'après la première bataille de Nordlingen qui eut lieu au désavantage des Suédois, le 6 septembre 1634. C'est alors qu'il vint en France au service du roi, soit qu'il y fût attiré par M. de Gassion, depuis maréchal de France, qui le fit son lieutenant-colonel, soit que la réputation du colonel Baltazar, son grand-oncle, lui en eût ouvert le chemin. Celui-ci, qui étoit maréchal de camp sous le roi Henri le Grand, fut tué, l'an 1590, à la fameuse bataille d'Ivry. » (Pithon-Curt, *loc. cit.*)

En quittant l'Allemagne, il vint avec sa compagnie joindre le colonel Gassion en Lorraine. Sa première campagne, qu'il fit en Picardie, fut marquée par plusieurs actions d'éclat; il y conquit l'estime de ses chefs. A la fin de l'année 1641, envoyé en Roussillon sous les ordres du maréchal de Brézé, nommé vice-roi de Catalogne, il se distingua à l'affaire du 29 janvier 1642, contre le marquis de Terracuse, qui parvint cependant à ravitailler Perpignan. Baltazar passa ensuite en Catalogne avec un corps de 5,000 hommes que le maréchal de la Meilleraie, appelé au commandement

de l'armée de Roussillon (mars 1642), détachait au secours de La Mothe-Houdancourt, général en chef des troupes envoyées en Espagne en 1641. Il était lieutenant-colonel du régiment d'Alais, dont le baron d'Alais était mestre de camp, et prit part avec lui aux combats de Martorel, de Granollers et de Villefranche (25-28-31 mars), dans lesquels La Mothe-Houdancourt défit le marquis de Povar, qui s'efforçait de traverser la Catalogne pour aller secourir Collioure assiégé. A la première de ces actions, don Vincenzo de La Mare, lieutenant-colonel de la cavalerie espagnole, fut fait prisonnier, et à la seconde, le marquis de Povar lui-même. Ces succès valurent à La Mothe-Houdancourt le bâton de maréchal de France (2 avril), et à Baltazar une prise de 400 chevaux et de trente officiers. Collioure capitula (10 avril), et cinq mois plus tard ce fut le tour de Perpignan (5 septembre). En vain, pour venger les disgrâces du marquis de Povar, les marquis de Leganez et de Terracuse se portèrent contre Lérida. La Mothe-Houdancourt les défit complètement devant cette place (7 octobre), grâce à l'aide de Baltazar qui se vante d'avoir arrêté le désordre qui s'était mis d'abord dans les rangs de l'armée française. Les *Mémoires* de Montglat

confirment, du reste, cette assertion ([1]), quoiqu'ils ne nomment point Baltazar, qui fut fait alors (décembre 1642) *colonel d'un régiment qui n'a jamais esté payé qu'aux despens des ennemis qui ont eu le courage de luy résister,* selon ses propres expressions ([2]).

C'est ainsi qu'il parle ordinairement de lui-même avec avantage, mais non en Gascon, comme on pourrait le croire, et avec excès. Il ne se surfait point en racontant ses prouesses. Les citations des historiens contemporains qu'à l'occasion nous rapprocherons de ses récits, témoignent de sa véracité, et il aurait même pu recueillir dans les *Gazettes* et le *Mercure françois* plus d'un trait à sa louange, qu'il a omis de rappeler dans son livre. Ainsi, il n'y dit que fort peu de chose de la part prise par lui à la rude campagne de 1643, et cependant il faut entendre en quels termes le *Mercure françois*

([1]) *Mémoires de François de Paule de Clermont, marquis de Montglat.* Amsterdam, 1727, 4 vol. in-12, t. II, p. 27.

([2]) Nous avons relevé dans une note (p. 141) la double erreur de M. Moreau, qui reporte cette affaire de Lérida au 25 mai 1644, et au mois de décembre 1643 la promotion de Baltazar au grade de colonel. Il faut remarquer que Baltazar, à cet endroit de son récit, entend par *ce glorieux conquérant,* le maréchal de La Mothe, et non le maréchal de Brézé, nommé seul dans la phrase précédente.

lui rend justice. Le maréchal de La Mothe-Houdancourt, qui venait d'être nommé vice-roi de Catalogne, à la place du maréchal de Brézé (fin 1642), avait transporté le centre de ses opérations dans le comté de Ribagorse, sur la frontière de l'Aragon, avec l'espoir d'amener une insurrection générale dans cette province en faveur de la France. Pour prévenir le mouvement qui se montrait, en effet, sur le point d'éclater, le roi d'Espagne se porta de sa personne à Sarragosse (août 1643); « mais le maréchal de La Mothe, dit le *Mercure,* se réjouissant d'avoir à combattre un si glorieux ennemi, il commanda le sieur Baltazar, lieutenant-colonel du régiment d'Aletz (Alais), de passer la Cinca pour en apprendre des nouvelles... Le second jour de sa cavalcade, cette troupe rencontra trois cens fantassins espagnols commandés par Don Joseph Portagille. Balthasar les envoya taster par un petit escadron, qui, sans se rompre, souffrit quasi toute leur décharge; ce qui luy donnant lieu d'employer tout ce qu'il avoit à l'entour de luy, il fit mettre pied à terre à trente de ses cavaliers avec ordre d'aller couvertement droit à eux le long de la rivière, et passant en même temps avec le reste de sa cavalerie, il les attaqua de telle

vigueur, qu'estant pressez par le premier escadron d'un costé, et par les trente cavaliers qui donnoient d'un autre, ils demeurèrent tous sur la place, à la réserve de cinquante qui furent noyez et de trente-sept qui firent le nombre des prisonniers. » (*Mercure françois,* t. XXV, p. 188 de la 1re partie.)

Vers l'automne, le roi d'Espagne ayant nommé le comte Piccolomini généralissime de l'armée espagnole, Monçon, place importante sur la frontière de l'Aragon, fut assiégée. Le maréchal de La Mothe tenta vainement de la dégager; il ne put même faire sortir les Espagnols de leurs lignes pour combattre. Il se retira à Balaguier; mais les détachements laissés par lui autour de la place ne cessaient de harceler l'ennemi malgré la rigueur de la saison : « Le commissaire Matamore, surnommé l'*Aventurier de l'armée espagnole* (1), et le colonel Baltazar, qui n'ambitionnoit pas moins le nom de *Hasardeux* parmi les François, se faisoient parti-

(1) C'était le commissaire général de l'armée espagnole qui, dès le début du siége de Monçon, « s'étant rencontré avec ces batteurs d'estrade du maréchal de La Mothe, suivis de deux cens chevaux seulement, ils le chargèrent, luy tuèrent trente-six de ses cavaliers, en firent sept prisonniers, et le poussèrent jusque dans les retranchemens, d'où personne ne sortit pour le soustenir. » (*Mercure françois,* t. XXV, p. 196 de la 1re partie.)

culièrement une guerre qui leur faisoit souvent tomber des plumes des ailes, et l'un n'estoit point plus tost en campagne, que l'autre ne s'y mist pour l'aller surprendre; mais pourtant leurs desseins eurent des succès fort differens. Ce commissaire général fut coigné par ce colonel jusques dans ses retranchemens comme nous avons dit cy-dessus [1]; le dépit d'avoir esté battu l'ayant encor fait sortir de ses lignes, sur un avis que ce colonel estoit en campagne avec des troupes fort foibles, il fut deffait pour la deuxième fois, et courut grande fortune de la vie au troisième coup, ayant esté contraint de fuir avec deux blessures. » (*Ibid.*, p. 148.) — Monçon fut forcé de se rendre vers la fin du mois de novembre.

Est-ce par égard pour le maréchal de La Mothe que Baltazar ne dit rien de sa malheureuse campagne de 1644? Le roi d'Espagne était venu reprendre lui-même la conduite de son armée, ayant sous ses ordres don Philippe de Sylve comme général en chef. Enhardi par la prise de Monçon, il ne craignit point d'assiéger Lérida (8 mai). Le maréchal essaya de dégager cette

(1) Voir la note de la page précédente.

place importante, et le *Mercure françois* nous montre le colonel Baltazar donnant vaillamment dans les combats livrés pour introduire du secours dans la ville [1]; mais tout fut inutile, Lérida dut capituler le 31 juillet. Vainement aussi le maréchal de La Mothe essaya de compenser cette perte par la prise de Tarragone; cette ville résista six semaines (7 août-20 septembre), et il dut s'éloigner à l'approche du roi d'Espagne. Cependant Baltazar avait été laissé avec son régiment dans la plaine d'Urgel sous les ordres du seigneur de Boissac, maréchal de camp, chargé de surveiller Lérida, où se tenait le roi d'Espagne. « Ses espions luy ayant rapporté que le commissaire général de la cavalerie espagnole sortoit tous les matins avec sept ou huit escadrons pour asseurer ses fourrageurs, il commanda trois cens chevaux et cinquante du régiment de Balthazar, se mit à leur tête et, s'estant posté derrière une éminence, attendit les ennemis qui ne manquèrent pas d'arriver, selon leur coutume... Il coupa cette cavalerie si à propos qu'elle fut mise

(1) « Quelques jours après, deux cornettes de cavalerie espagnole s'estant avancées pour aller recognoistre son camp, le maréchal les envoya charger par le colonel Baltazar qui les mit en pièces (juin 1644); mais tout fut inutile... » (Tome XXV, p. 183 de la deuxième partie.)

en confusion et prit la fuite, en laissant sur la place trente-deux morts et vingt-six prisonniers, dont les plus considérables furent trois lieutenans et un alfiere. » (Août 1644. *Ibid.*, p. 213.) Quant au maréchal, après avoir mis ses troupes en quartier d'hiver, il reçut à Barcelone l'ordre de se rendre à la cour; mais en passant à Lyon, il fut arrêté (28 déc.) et enfermé au château de Pierre-Encise, où on le retint prisonnier pendant quatre ans.

On lui donna pour successeur le comte d'Harcourt, sous lequel le colonel affirme lui-même (p. 142) avoir été employé dans les deux campagnes qu'il fit en Catalogne en 1645 et 1646. C'est donc à tort que l'historien de la Noblesse du Comté-Venaissin, confondant la première bataille de Nordlingen, à laquelle Baltazar assista dans les rangs des Suédois, en 1634, avec celle que Condé livra à Mercy sur le même terrain en 1645, avance que le colonel reçut à cette dernière de grandes blessures, qui ne l'empêchèrent pas, ajoute-t-il, de servir en Catalogne en 1646 et 1647. — La présence du prince de Condé à la tête de l'armée française en Espagne pendant la campagne de 1647 paraît avoir ajouté encore à son intrépidité. Les belles actions qu'il accomplit sous les yeux du

grand capitaine, qui pourtant échoua lui-même devant Lérida, lui méritèrent le grade de maréchal de camp [1]; et certes il ne se surfait pas, répèterons-nous, lorsque, rappelant les services qu'il rendit alors, il ajoute que le prince *parla de sa valeur avec des avantages qui sont deus à peu de personnes.* On lit, en effet, dans une lettre adressée par Condé au cardinal Mazarin, sous la date de Berga, le 3 septembre 1647, et peu après son départ du camp de Lesborges : « Le jour que nous décampasmes pour venir icy, les ennemis envoièrent un parti de Bourguignons de cent chevaux pour suivre notre marche; j'avois laissé Baltazar derrière en embuscade, qui, les ayant laissé passer entre luy et l'armée, les chargea si brusquement qu'il ne s'est pas sauvé un seul, ny d'officiers ny de soldats; tous furent tués, à la réserve de sept ou huit officiers et quarante-deux soldats qu'il amena prisonniers » (*Mémoires de Lenet,* édit. Michaud, 1837, p. 511) [2].

[1] Voir ci-après, p. 10 et 151.

[2] Cette affaire est distincte de celle que Baltazar raconte à la page 151, et de celle aussi que nous avons rappelée, d'après la *Gazette*, dans la note 2 de la page 150. — Je n'ai pu découvrir aucune localité du nom de Lesborges sur les cartes de la Catalogne; celle dont il est question dans Baltazar et dans la

On apprend suffisamment par le chapitre que le colonel a consacré, dans son livre, à sa propre biographie, les faits saillants qui ont marqué son existence depuis l'arrivée du comte d'Harcourt en Catalogne jusqu'au jour où éclata cette guerre de Guyenne qu'il a voulu raconter en détail pour sa propre justification; mais il y passe sous silence un des faits les plus importants de sa vie domestique, nous voulons parler de son mariage [1]. Il épousa le 25 juillet 1648, au château de Montarnaud, près de Montpellier, et par contrat passé devant Jean Nogarède, notaire royal, Madeleine de Brignac, fille de François de Brignac, baron

lettre du prince de Condé devait se trouver à l'E. ou au S. de Cervera.

(1) Citons ici, pour ce qu'elles peuvent valoir, deux ou trois circonstances mentionnées dans l'*Histoire de la Noblesse du Comté-Venaissin* (t. IV, p. 212) :

« Le sieur de Balthazar, quoique attaché à la France, étoit cependant dans une si grande considération auprès de l'Électeur Palatin son souverain, que ce prince, en lui faisant sçavoir qu'il avoit, à sa recommandation, accordé une grâce au colonel Victor (?) son beau-frère, le prie de s'intéresser pour ses États auprès du Roi, lorsqu'il en trouvera l'occasion (1646). Mais rien ne fait plus d'honneur au mérite personnel du colonel Balthazar qu'une lettre du Sénat de Simmeren, sa patrie, qui lui écrit, le 4 mai 1647, dans les termes les plus distingués pour lui demander sa protection et ses bons offices au sujet des réparations de cette ville ruinée par les guerres. »

de Montarnaud, et sœur de Pierre de Brignac, capitaine de cavalerie au régiment de Montarnaud (20 mai 1648) (1). Cette alliance le fit grand seigneur, puisque sa femme obtint pour dot, outre une somme de 6,000 livres, les terres et fiefs de Rocairol, Bourdeilles, Peyrec et la Vaisse, assis en la baronnie de La Caze au diocèse de Castres (2). Elle nous explique aussi comment le colonel se trouvait à Montpellier au mois de novembre 1651, lorsqu'il se décida, par suite des mécontentements qu'il avait essuyés de la part de la cour, à rejoindre en Guyenne son régiment, qui y avait suivi Marsin. Il avait demandé, il est vrai, à servir dans les troupes royales sous le comte d'Harcourt; mais il mettait sans doute sa fidélité à trop haut prix; il fut éconduit, et ce nouveau grief le jeta dans la révolte. Il aurait pu, comme le remarque

(1) Voir l'*Histoire de la Noblesse du Comté-Venaissin*, tome IV, p. 214, 1750, et les *Pièces fugitives pour servir à l'Histoire de France*, par le marquis d'Aubaïs, 1759, tome I, p. 60. Dans ce recueil, au mot *Brignac*, on ne mentionne pas Madeleine de Brignac, mariée au colonel Baltazar, et la même omission se retrouve dans l'*Armorial de la Noblesse de Languedoc*, par M. Louis de La Roque; Montpellier, 1860, tome I, p. 104. — Brignac de Montarnaud portait de gueules au lévrier rampant d'argent accolé de gueules.

(2) *Histoire de la Noblesse du Comté-Venaissin*, loc. cit.

M. [illegible] [illegible] des motifs moins spécieux que ces [illegible] d'argent sur lesquels il [illegible]. [illegible] en effet, il suffisait [illegible] militaire pour avoir la liberté [illegible] choisir entre les partis celui que lui [illegible] plus utile d'attirer [illegible] pourraient [illegible] que le ressentiment [illegible]. [illegible] la cause de la [illegible] c'était son régiment. Si [illegible] prince de Condé que sa personne, il n'aurait pas été recherché [illegible] il ne se serait pas présenté. Soldat [illegible], il [illegible] facile à séduire par l'appât de l'argent et des emplois; mais la séduction n'avait [illegible] que par les hommes qu'il commandait [1]. Il servit donc sous les princes en qualité de lieutenant général et de commandant de la cavalerie légère [2].

(1) « Enfin étant à Montpellier [illegible] l'employer en Catalogne avec son régiment [illegible] était alors en Guyenne. Il [illegible] prince de Condé. Il ne pouvait, en effet, [illegible] guerre à ses dépens. » (Histoire [illegible] tome IV, p. 122.

(2) Voir ci-après, p. [illegible].

A la paix de Bordeaux, il parvint à obtenir du duc de Candale un traité fort avantageux, puisqu'on s'engageait à lui conserver, avec ses charges et honneurs, l'entretien des 30 compagnies d'infanterie et des 20 compagnies de cavalerie qu'il avait alors dans la ville de Tartas [1], et à lui payer tout

[1] Le régiment de Baltazar-Infanterie, que Lemau de La Jaisse dit avoir été créé en 1636, sous Louis XIII, devint ensuite, ajoute-t-il, Carignan-Baltazar, puis Carignan-Salière, et enfin régiment du Perche en 1691. (*Carte générale du militaire de France...*, Paris, 1733, gr. in-fol.) Mais dans son *Septième Abrégé de la Carte générale* (Paris, 1741), Lemau, consacrant à ce régiment une notice plus étendue et fort confuse (p. 79), avance qu'il fut d'abord créé par le prince Thomas de Savoie régiment de Carignan, pour le prince de Carignan son fils, en 1643; que, passé en France en 1649, il y servit jusqu'en 1653, époque où il retourna en Italie, pour rentrer encore en France à la paix des Pyrénées, en 1659; et qu'enfin il passa au Canada en 1666, *avec le régiment des Suisses de Baltazar*. « Baltazar y mourut, dit-il, et M. de Salière, capitaine dans Balthazar, eut le régiment suisse qui s'appela Salière. Ces deux régiments restèrent dans le Canada sept ou huit ans. En 1671, celui de Carignan fut reconstitué à 16 compagnies et on y fondit la compagnie colonelle de Salière-Baltazar. M. le comte de Soissons, fils du prince de Carignan, qui eut ensuite ce régiment appelé Soissons, le vendit en 1691 à M. le marquis de Lignerac, et le roi lui donna le nom de la province du Perche, qu'il garda jusqu'en 1750. » Supprimé alors, le Perche fut rétabli en 1775 avec deux bataillons du régiment Dauphin et disparut à la Révolution. — Quant au régiment de cavalerie de notre colonel, le *Journal* des deux jeunes Hollandais nous apprend (p. 100) que le cardinal de

ce qui lui était légitimement dû. Bien plus, comme témoignage de la confiance qu'on mettait désormais en lui, on l'envoya de nouveau servir sous le prince de Conti en Catalogne, où il se signala, dans la campagne de 1654, par un brillant fait d'armes qu'il a complaisamment raconté.

Il portait en ce moment le titre officiel de lieutenant général, ayant pour collègues dans le même grade, Marins, Bougy, Vardes, Comminges, Mérinville, Tilly et Bussy-Rabutin, qui a laissé dans ses *Mémoires* un récit de cette campagne, où il rend toute justice à la bravoure et à la capacité *du colonel Baltazar, allemand, un des lieutenants généraux de l'armée*. Lorsqu'il fallut régler entre eux l'ordre de service, « Baltazar et moi, raconte Bussy, tirasmes à notre tour; ses provisions étoient datées quinze jours avant les miennes, et j'étois entré dans le service avant lui (1); il gagna et marcha devant moi sans conséquence, les uns et les autres ayant remis à la cour le jugement de leurs rangs l'hiver d'après (2). »

Mazarin le lui avait acheté pour 10,000 écus, au mois de mars ou d'avril 1657.

(1) En 1634, à l'âge de seize ans.

(2) *Mémoires de Roger de Rabutin, comte de Bussy*; Paris, Charpentier, 1857, tome I, p. 379.

Ce fut à l'issue de cette campagne que le roi et le cardinal Mazarin, si l'on peut ajouter foi aux additions de l'éditeur de 1694, « lui écrivirent de la Fère, où la cour se trouvoit alors, une lettre conçue dans les termes du monde les plus obligeans; et que le roi fit bien connoître par la manière qu'il en parla l'estime particulière qu'il avoit pour Baltazar. » Celle de 1655 fut marquée par d'autres avantages. Le prince de Conti s'empara de Cap de Quiers (27 mai) et de Castillon dans l'Ampourdan (1er juillet). La ville épiscopale de Solsonne se souleva et se déclara pour la France, et le gouvernement donna alors à Baltazar un nouveau témoignage de sa satisfaction en le nommant gouverneur de cette place; mais malheureusement elle fut reprise par don Juan à la fin du mois de décembre, avant que les Français eussent eu le temps de la secourir. La *Gazette* se borne à mentionner cette nomination dont le colonel ne parle pas.

Il dut passer à Montpellier et à Paris les années suivantes, occupé à faire valoir auprès du ministre ses services et ses intérêts, tout en trouvant des loisirs pour écrire, à l'appui, le livre remarquable qui, mieux que ses faits de guerre, fera vivre son

nom. Il était fort connu et même, à ce qu'il semble, fort recherché parmi les personnages marquants de la capitale, d'après le témoignage des deux jeunes Hollandais, qui eux-mêmes le visitèrent souvent, le tenant en grande estime, ainsi que le baron de Montarnaud, son beau-frère; « tous deux, personnes de bon sens et de cœur, — écrivaient-ils dans leur *Journal*, à la date du 30 avril 1657, — et qui nous avoient toujours tesmoigné beaucoup d'affection. » Nous devons à ce *Journal* d'autres renseignements non moins précieux. A cette époque le colonel vendit son régiment de cavalerie pour 10,000 écus au cardinal Mazarin, ce qui parut généreux; « mais il les a bien retirés, ajoutent nos voyageurs avec une pointe de malice frondeuse, ayant vendu quatre compagnies de ce régiment au marquis de Vivonne, 6,000 écus; et les quatre autres à quelqu'un qui ne lui aura pas moins donné (1). » Par compen-

(1) Le régiment de Vivonne devint le *Royal-Cravattes*, au sujet duquel Lemau de La Jaisse écrit : « Fut levé Baltazar sous Louis XIV en 1664 par M. le duc de Vivonne, premier mestre de camp-lieutenant. » — Le maréchal de Tallard, au dire de Fontenelle, « fut mestre de camp du régiment des Cravattes en 1668, c'est-à-dire à l'âge de seize ans. » *(Eloges des Académiciens de l'Académie royale des Sciences.)*

sation, il envoyait *le colonel en Allemagne pour faire une levée de 2,000 chevaux qu'il doit commander en place du régiment qu'il avoit.* (*Ibid.*, p. 100.) Ainsi se trouvent authentiquement confirmées les assertions émises par l'éditeur de 1694 dans l'interpolation qui termine la seconde partie de l'*Histoire de la Guerre de Guyenne*, et répétées par l'*Histoire de la Noblesse du Comté-Venaissin. (Loc. cit.)* On y lit en substance que le colonel Baltazar, ayant reçu du roi, en 1657, une mission de confiance auprès des princes et des électeurs d'Allemagne, s'arrêta, avec l'agrément de la cour, chez l'Électeur Palatin [1], qui lui avait écrit d'Heidelberg à Francfort une lettre des plus pressantes et des plus honorables. « Ce prince le fit successivement burgrave ou vicomte d'Altzey, conseiller d'État et lieutenant général de ses troupes, et le prit auprès de sa personne pour l'accompagner et lui servir de témoin au couronnement de l'empereur Léopold, qui eut lieu à Francfort le 18 juillet 1658. Ce voyage fut à l'honneur

[1] Charles-Louis, comte palatin du Rhin, mort en 1680. Il était fils du malheureux Frédéric V. M. Moreau lui a consacré une petite note qui compte autant d'erreurs que de mots (p. 394 de son édition).

du colonel Baltazar, car l'Empereur, informé de ses belles actions, lui fit présent d'une paire de timbales, pour lui donner par là une preuve de son estime, et les lui fit présenter par le général Papenheim, attaché à l'Électeur par plusieurs charges distinguées.

D'autres distinctions, non moins enviables, avaient précédé celles-là et lui avaient été décernées à Genève, où il s'était rendu d'abord, en quittant Paris, pour être présent aux couches de sa femme. « Le colonel de Baltazar, disent les registres du Conseil d'État de la République, a prié le conseil d'être parrain du fils dont la dame sa femme a accouché dans cette ville, ce qu'on a reçu à grand honneur, en lui témoignant notre affection à son service; il a de plus été arrêté de lui faire présent d'une médaille d'or de la valeur de vingt-cinq pistoles, représentant la ville et les armes de Genève; que l'enfant sera présenté au baptême par M. le premier syndic Isaac Gallatin, et sera nommé Isaac-Genève; on a de plus offert audit noble de Baltazar de lui donner et à son fils la bourgeoisie gratis, ce qu'il a accepté avec une grande satisfaction, déclarant qu'il préfèreroit toujours les intérêts de cet État aux siens propres et à ceux de tous les princes et monarques,

et qu'il viendroit du bout du monde pour servir la seigneurie de son sang. En conséquence de quoi, on a admis gratis à la bourgeoisie ledit sieur Jean de Baltazar, lieutenant général des armées de Sa Majesté très chrétienne, et colonel d'un régiment de cavalerie et d'un d'infanterie, avec Isaac-Genève de Baltazar, son fils (1). »

L'officier de fortune était donc devenu un personnage. Tranchant du grand seigneur, il avait fait alors l'acquisition d'une terre noble, afin de consolider en biens fonds ses nouvelles richesses et de rehausser l'éclat de son nom par quelque titre féodal. Il avait jeté les yeux sur la baronnie de Coppet et la terre de Prangins, près de Genève; mais il s'était trouvé en concurrence avec le comte Frédéric de Dhona, gouverneur d'Orange et son ami. « Celui-ci, racontent nos deux jeunes Hollan-

(1) *Fragments biographiques et historiques extraits des registres du Conseil d'État de la République de Genève, de 1535 à 1792*. Chez Monget et Cherbulliez, imprimeurs-libraires; p. 30. — A la table, on lit : « 1. De Balthazar, aussi Baltazar, Jean, lieutenant général en France, colonel de deux régiments, baron de Prangins, reçu bourgeois le 15 juillet 1657, étant âgé de 57 ans. V. 1657, 59, 60. — 2. Isaac-Genève, fils du susdit, filleul de la République, né en 1657, baron de Prangins, colonel de dragons en Piémont. V. 1657 et 1660. » — Baltazar fut aussi, vers la même époque, agrégé à la bourgeoisie de Berne.

dais ([1]), donnoit 200,000 livres de ces deux terres, dont la situation est très belle et qui valent 8 à 9,000 livres de rente. Le sieur de Baltazar en avoit offert 10,000 livres de plus; mais dès qu'il sceut qu'il avoit enchéri sur le marché du comte de Dhona, il ne voulut pas passer plus avant et retira la parole qu'il en avoit fait porter au baron de Coppet. » L'affaire dut s'arranger pourtant à sa satisfaction, et il put acquérir au moins la moitié du lot, puisque, le 28 décembre 1658, Baltazar, devenu possesseur de la baronnie de Prangins, en rendit « hommage lige et noble à la manière du pays, dans les mêmes termes et aux mêmes conditions que l'avoient rendu avant lui Frédéric, burgrave de Dhona, comte de l'empire, Nicolas et Pierre de Diesbach, Georges de Rives, Amédée de Compaix, Jean-Théodore Grall et Émilie de Portugal, sa femme. Cet hommage fut rendu à la seigneurie de Berne, dont il avoit obtenu le droit de bourgeoisie, qui est une grande distinction en Suisse ([2]). »

Mais en se faisant citoyen d'un pays étranger

([1]) P. 288, sous la date du 2 octobre 1657.

([2]) *Histoire de la Noblesse du Comté-Venaissin*, tome IV, *loc. cit.*

à la France, Baltazar, au rapport de l'*Histoire* que nous citons, ne laissa pas de s'intéresser toujours au service de Louis XIV, « qui l'envoya, dit-elle, auprès des ducs de Brunswick et de Lunebourg, négociation dont le succès engagea le Roy et M. de Lyonne, ministre et secrétaire d'État (¹), à le remercier par des lettres des plus honorables (1667). Il rentra la même année au service du Roy, suivant une instruction qui lui fut adressée par le vicomte de Turenne, du 17 novembre 1667, concernant un corps de vieilles troupes qu'il forma dans le duché de Lunebourg de différens régimens qu'il détacha du service de l'Empereur et des Hollandais. »

Mais ici cette *Histoire* tombe dans une nouvelle et grossière erreur. On y lit (p. 214) que *le colonel Baltazar servit en 1670 dans l'armée de Catalogne en qualité de lieutenant général, sous le duc de Vendôme, qui lui manda de Barcelone, le 22 juillet de cette année, de marcher avec une partie de l'armée à Montblanc, pour empêcher les ennemis d'assiéger Tortose et Flesc* (c'est sans doute *Flix* qu'on a voulu écrire). Or, il n'y eut plus de guerre en Catalogne ni sur les Pyrénées

(¹) Mort le 1er septembre 1671.

depuis la paix de 1659 jusqu'en 1672. D'ailleurs, le duc de Vendôme étant né en 1654, comment aurait-il pu commander une armée en 1670, c'est-à-dire à l'âge de quinze ans ?

D'après le même auteur qu'à défaut d'autre guide nous devons suivre, au moins dans ce qu'il offre de vraisemblable, Baltazar se serait retiré, après la paix de Nimègue (1678-1679), dans sa baronnie de Prangins, et il faudrait en conclure qu'il y mourut. Malheureusement, il se tait sur le lieu et l'année de sa mort, dont la date est restée inconnue, comme celle de sa naissance. On ne peut, en effet, ajouter foi aux assertions de l'*Histoire militaire des Suisses* (1), dont l'auteur, un certain M. May de Romainmotier, greffier à Landshut, dans le canton de Berne, a consacré à Baltazar un article de haute fantaisie, où le faux saute aux yeux à chaque ligne, bien que l'auteur affirme que son livre est *composé et rédigé sur des ouvrages et pièces authentiques*. Il fait mourir le baron de Baltazar en 1688, sans donner aucune preuve à l'appui (t. II, p. 83 et suiv.).

(1) *Histoire militaire de la Suisse et celle des Suisses dans les différents services de l'Europe;* Lausanne, 1788, 4 tom. en 8 vol. in-8o. — Voir l'Appendice à la fin de ce volume.

D'un autre côté, de quels documents s'est autorisé Lemau de La Jaisse pour avancer, dans son *Septième Abrégé de la Carte générale du militaire de France* (Paris, 1738, p. 52), que Baltazar passa au Canada en 1666 avec le régiment des Suisses, et qu'il y mourut durant le séjour de cinq ou six ans que le corps fit dans ce pays ? Cette assertion, dépourvue de preuves, nous paraît moins recevable encore que la précédente.

Baltazar, qui a servi vingt ans la France avec une grande distinction, a eu son heure de popularité. Nul ne s'était emparé plus absolument que lui de l'attention des Parisiens pendant cette guerre de Guyenne dont il fut le héros et l'historien; et Marsin lui-même, qui avait cependant le commandement général de l'armée des princes, n'a peut-être pas excité autant que lui la verve des pamphlétaires. Loret, comme l'a remarqué M. Moreau, était surtout soigneux de recueillir pour sa *Muze historique* tous les bruits, vrais ou faux, qui lui parvenaient au sujet de Baltazar. Nous n'avons pas manqué de les lui emprunter aux occasions et d'en appuyer ses propres récits, sans négliger les pamphlets eux-mêmes, les gazettes et les historiens contemporains.

Comme durant deux années entières la Guyenne avait retenti de ses exploits, on a dit qu'une sorte de terreur s'était attachée à son nom, surtout parmi les populations du pays des Landes qu'il sut maintenir jusqu'au dernier moment dans le parti rebelle. On lit même dans une relation manuscrite de Saint-Sever, que M. Pascal Duprat a citée dans l'*Histoire des villes de France* (t. II, p. 473) : « Le dit Baltazar est si puissant et si cruel que tout le monde le craint; il est Allemand et non point noble, sinon pour ses armes. Il n'a point aucune religion de bonne. On dit qu'il est magicien; il ne parle familièrement à personne, mais il parle toujours de tuer et de pendre. » Nous ferons remarquer toutefois que cette appréciation ne s'accorde guère avec le récit d'une action généreuse de ce même Baltazar, rapportée dans le pamphlet intitulé : *Défaite des troupes du marquis de Sauvebœuf par celles de M. le Prince* (1). Dans cette affaire, qui eut lieu vers la mi-février 1652, le colonel avait repris sur les troupes royales tout ce qu'elles avaient enlevé dans leurs courses autour de la ville de Périgueux, qui tenait pour Condé.

(1) Paris, Nicolas Vivenay, jouxte la copie imprimée à Bordeaux, 1652, in-4o.

« Le sieur de Baltazar, dit la *Relation,* fit apporter tout le butin qu'il avoit, dans la ville de Périgueux, et ayant fait assembler les bourgeois, leur dit que sachant que ce butin avoit été pris sur eux, il prioit chacun de reprendre ce qui lui appartenoit. » D'ailleurs, le Baltazar du document invoqué par M. Duprat est-il bien notre colonel ? Ne serait-ce pas plutôt son homonyme indigne, un sieur de La Serre-Baltazar qui, au rapport d'un document contemporain, poussait, au mois de juillet 1652, pendant que le comte d'Harcourt assiégeait Villeneuve-d'Agen, ses courses déprédatrices *jusques aux portes de Bazas ?* « C'est un homme, y lit-on, que nous avons assez connu dans cette province pour les maux qu'il y a faits. Il avoit servi d'autres fois dans le régiment du sieur Baltazar, mais ayant laschement abandonné son service, il se jetta dans le parti contraire. Il retint neantmoins injustement le nom de ce grand capitaine, plutost pour un tesmoignage de sa perfidie, que pour une marque de sa valeur. Après s'estre saisi du chasteau de Budos, il se jetta dans Langon, où la vie luy fut donnée à condition qu'il rendroit ce chasteau. Cependant après cela il revenoit encor dans le pays pour achever de le perdre. C'est pourquoi le sieur

Baltazar (qui étoit alors à Bordeaux) envoya à Bazas un parti de quelques maistres. Ceux-cy avec quelques volontaires de la ville et des communes du pays ayant appris que La Serre estoit à deux lieuës de là, l'allèrent attaquer, et après luy avoir rompu un bras d'un coup de mousquet, ils l'emmenèrent prisonnier dans Bazas, où le peuple se venge des maux qu'il a soufferts, par les malédictions qu'il luy donne (1). »

Tous ceux, du reste, qui avaient connu le colonel, et Condé particulièrement, le tenaient en grande estime. Les *Mémoires* de Lenet rapportent de nombreux témoignages de la considération que le prince avait pour lui. A la suite de la bataille de Montancé, il écrivait de Paris à son confident en Guyenne : « 26 Juin 1652. — Vous avez bien raison de croire que la défaite de MM. de Montausier et Folleville par M. de Baltazar me doit donner une joie parfaite, estant une des meilleures nouvelles que je pouvois jamais apprendre; outre la lettre

(1) *Relation du secours jetté dans Villeneuve d'Agenois par M. le comte de Marchin... avec la prise de La Serre-Baltazar près Bazas;* sur un imprimé à Bordeaux. A Paris, chez Nicolas Vivenay, imprimeur ordinaire de Monseigneur le prince de Condé, 1652, in-4° de 8 pages. — Voir aussi ci-après, p. 78-94, le récit de Baltazar et les notes.

que je luy en escris, mandez-luy encore de ma part combien ce succès me touche par sa considération. » (*Mémoires de Lenet,* éd. Michaud, p. 553.) — Deux mois plus tard, comme le colonel prenait quelques jours de repos à Bordeaux ([1]), Condé écrivait encore à Lenet : « Paris, 22 août 1652. — Dites à mon frère que je le prie de n'estre pas si facile à donner des congés aux officiers; qu'il n'en souffre plus pas un seul à Bordeaux... et s'il pouvoit aussi faire connoistre adroictement à M. de Baltazar combien sa personne est nécessaire à l'armée, et l'obliger par ce moyen d'y aller, j'en serois bien aise. » (*Ibid.,* p. 363.) Il redoutait surtout les mésintelligences entre le colonel et son général, le comte de Marsin. « J'ay bien de la joye, disait-il dans une autre lettre du 26 août, de sçavoir M. de Marchin et M. de Baltazar bien ensemble, entretenez les y toujours, autant que vous pourrez. » (*Ibid.,* p. 366.) Il savait que le comte n'était pas toujours d'un caractère commode à l'égard des officiers sous ses ordres; Chouppes le détestait et beaucoup dans l'entourage du prince de Conti ne lui étaient pas mieux affectionnés, notamment l'abbé

([1]) Après la levée du siége de Villeneuve-d'Agen par le comte d'Harcourt, et sa fuite en Alsace.

de Cosnac, qui raconte à ce sujet un incident qui met en lumière les difficultés graves que Marsin se créait parfois avec ses subalternes : « Je sais, dit-il, par une lettre qu'on écrivit à M. le prince de Conti, du camp qui étoit aux environs de Bergerac, que M. de Marsin ayant frappé un officier qui lui avoit parlé de la part des troupes avec un peu de hauteur, toute l'armée avoit témoigné du mécontentement de cette action et qu'il étoit à craindre qu'ayant déjà reçu quelque échec (1), toutes les troupes ne se jetassent dans le parti du roi. M. de Marsin écrivit en même temps que cette affaire n'étoit rien et qu'il apaiseroit cette mutinerie dans vingt-quatre heures par le châtiment de quelques séditieux (2). » Cependant il n'en vint à bout qu'avec le concours de Baltazar, comme on le voit par le récit que lui-même a donné de cette affaire, à la fin de la première partie de la *Guerre de Guyenne* (3).

M. Cousin nous paraît avoir résumé en termes sensés et vrais le jugement que l'on peut porter sur

(1) Après le départ du prince de Condé (24 mars 1652), son frère fut obligé de quitter Clairac, qui, à l'exemple d'Agen, se prononça contre le parti; Baltazar opérant dans le Périgord, essuya une défaite à Montclar (mai 1652), etc. (V. ci-après, p. 49 et suiv.)

(2) *Mémoires de Cosnac*, Paris, 1852, t. 1, p. 37.

(3) Voir ci-après, p. 61 et 62; juin 1652.

ce personnage. « Le fameux colonel allemand Baltazar, dit-il, successivement formé à l'école de Gustave-Adolphe, de Bernard et de Gassion, et qui déjà s'était distingué en Catalogne sous le comte d'Harcourt, sous Condé lui-même et sous le maréchal de Schomberg, trouvant que la cour ne le traitait pas assez bien, après avoir inutilement offert ses services à d'Harcourt, comme il nous l'apprend lui-même, les offrit à Condé, et au mois de novembre 1651, vint se mettre sous ses ordres. Balthazar était le type achevé de l'officier de fortune, connaissant parfaitement son métier, se battant bien, et même incapable de trahir, tant que dureraient ses engagements [1]. »

Il n'est pas venu à la pensée de M. Cousin d'élever le moindre doute sur l'authenticité de l'œuvre attribuée au brave capitaine. Malgré l'incorrection du texte qu'il avait sous les yeux, ce juge, si versé dans la littérature du xvii[e] siècle, a dû reconnaître dans l'*Histoire de la Guerre de Guyenne,* d'accord en cela avec son dernier éditeur, une production marquée d'un cachet personnel irrécusable, et tirant son auteur hors de la foule

(1) *Mme de Longueville pendant la Fronde,* par M. Victor Cousin; Paris, Didier, 1859, 1 vol. in-8°, p. 99.

de ces milliers de pamphlétaires que firent éclore les luttes de la Fronde. Bien qu'on ne soit pas forcé de souscrire aux éloges qu'il s'y donne avec une verve quelque peu gasconne, c'est cependant cet excès de personnalité qui a fait hésiter le marquis d'Aubaïs à voir dans ce livre l'œuvre du colonel Baltazar, et M. Monmerqué montre les mêmes scrupules dans une note des *Mémoires du P. Berthod,* publiés par lui en 1826. Il avait lu l'*Histoire de la Guerre de Guyenne* dans l'édition de 1694. « On attribue, dit-il, cet ouvrage à Baltazar; mais il contient de lui des éloges trop outrés pour que cela puisse être véritable (1). » Brunet, lui-même, l'oracle de la Bibliographie, — qui pourtant n'a pas connu l'édition princeps que nous remettons en lumière, — croit devoir qualifier d'anonyme l'*Histoire de la Guerre de Guyenne,* lorsque le savant Barbier n'avait pas balancé, pour sa part, à déclarer, d'après Van Toll, qu'il appartient à Baltazar.

Quant à nous, nous pensons qu'en l'absence de tout témoignage contemporain et incontestable, le lecteur trouvera dans la discussion qui précède, et

(1) *Mémoires de Conrart et du P. Berthod;* Paris, Foucaut, 1826, in-8°, p. 434.

surtout dans l'étude attentive de ce petit volume, si original à tous égards, le vrai nom de son auteur : ce ne peut être que le brave soldat qui, bien qu'Allemand d'origine, comme Bassompierre, maniait, ainsi que lui, la plume avec autant de verve que l'épée; d'autant mieux inspiré qu'il était aussi le héros de ses propres récits, de moitié cependant avec le comte de Marsin; car Marsin était son cousin germain, s'il en faut croire l'*Histoire du comté d'Avignon* (1). Oui, c'est bien à Baltazar que nous sommes redevables de cette relation, la plus détaillée et la plus attachante qui existe des campagnes du parti des Princes en Guyenne pendant les années 1651, 1652 et 1653. « Il n'y a point d'écrits contemporains, répèterons-nous avec M. Moreau, qui puisse dispenser de la lecture du petit livre dû à la plume de Baltazar : c'est un des éléments indispensables d'une bonne histoire de la Fronde. »

Le nom de Baltazar vivra, grâce à ce livre, comme sa postérité, devenue toute française, se perpétue au milieu de nous dans une des plus

(1) Tome IV, p. 212. — D'après la même *Histoire* (t. IV, p. 216), Jean Baltazar, conseiller au Parlement de Paris, et depuis maître des requêtes (1642), et intendant de la province de Languedoc, était aussi cousin du colonel.

honorables familles de la Lorraine. D'ailleurs, ses fils et petits-fils, marchant sur ses traces, ont soutenu jusqu'à nos jours, et non sans éclat, sa réputation militaire. Son fils aîné, le filleul de la république de Genève, après avoir débuté dans la carrière comme capitaine des gardes à cheval du roi de Danemark (1683), puis servi dans l'armée vénitienne, — il y avait encore du condottiere en lui comme dans son père, — s'attacha au roi Guillaume, qui lui donna un régiment de dragons et le fit brigadier de ses armées aux Pays-Bas; ce qui nous a induit à supposer qu'il n'avait pas été étranger à la réimpression de l'*Histoire de la Guerre de Guyenne,* en 1694. Il avait épousé, en 1686, Catherine Manuel, fille de François-Louis Manuel, membre du Grand-Conseil de Berne. Les deux fils issus de ce mariage rentrèrent au service de la France. L'aîné, Isaac-Genève Baltazar, deuxième du nom, capitaine des grenadiers du régiment de Diesbach, Suisse, fut tué à la bataille de Clausen, en 1735 (1). Son cadet, enseigne dans

(1) « 3 Décembre 1727. Lettre de M. le duc du Maine, qui contient des sentiments fort obligeants pour cet État et son estime et affection pour le sieur Is. Genève de Balthazard, auquel il a donné avec plaisir la compagnie du feu sieur Pré Pictet. (R. du 15 novembre.) — 2 Février 1728. Le sieur Isaac Genève de

le régiment de Villars-Chandieu, avait péri dès 1709, à la journée de Malplaquet.

Un second fils du colonel, Armand Baltazar, seigneur de Vesancy, capitaine au régiment suisse de Hessy et commandant pour le roi dans le pays de Gex, épousa au château de Prangins, le 5 août 1686, Louise de Roset, fille d'un syndic de la république de Genève, et eut plusieurs fils, tous officiers distingués. L'aîné, Samuel-Bernard-Etienne Baltazar de Gacheo, capitaine, commandant la compagnie de son père au régiment de Hessy, fut tué d'un éclat de bombe dans le Quesnoy, où le maréchal de Villars l'avait fait entrer pendant le siége en 1712 (1). Le second, Marc-Louis-Isaac de Baltazar, enseigne aux gardes suisses le 23 août

Balthazard remercie le Conseil de l'honneur qu'on lui a fait de l'élire des C. C. — 13 Décembre 1735. Sa Majesté a donné au sieur Sarazin de La Pierre la compagnie vacante par le décès du sieur de Balthazard. — M. le duc du Maine nous écrit qu'il estimoit très particulièrement le feu sieur Isaac Genève de Balthazard, et qu'il s'intéresse, comme nous, beaucoup à sa famille. » (*Fragments biographiques et historiques extraits des registres du Conseil d'État de la république de Genève*, p. 275, 276 et 294. — On lit à la table : Isaac Genève, fils du susdit, né en 1686, des C. C. 1728, capitaine en France, v. 1727, 28, 35.)

(1) Le baron de Zur-Lauben l'appelle *Gaches de Balthaʒar* dans son *Histoire militaire des Suisses au service de la France*, Paris, 1751-1753, 8 vol. in-12, t. III, p. 194.

1707, était en 1742 colonel du régiment de Diesbach, lorsqu'il mourut au camp de Dunkerque, le 15 octobre de cette année (1).

Le troisième, Jean-Alexandre Balthazar de Gacheo, fut l'illustration militaire de la famille au xviiie siècle. Le baron de Zur-Lauben a relevé avec soin ses états de service dans l'article de son *Histoire militaire des Suisses* consacré au régiment de Balthazar. M. May de Romainmotier remarque qu'il avait embrassé la religion catholique; et en effet, on le désignait sous le nom de *chevalier de Balthazar*. Ce digne petit-fils du colonel Jean, entré au service en qualité de cadet en 1706, était dès 1725 capitaine de la compagnie qu'avait son père dans le régiment de Hessy, et qui venait d'être rendue vacante par la démission de ce dernier. Reçu chevalier de Saint-Louis en 1731, il fut

(1) Voir l'*Histoire des Suisses au service de la France*, par le marquis de Zur-Lauben, t. III, p. 105. L'*Abrégé de la Carte générale du militaire de France*, publié en 1738, porte les mentions suivantes à l'article du régiment de Diesbach (p. 76 de la 2e part.): M. le comte de Diesbach, colonel; M. le comte de Baltazard-Antoine-Salutz, lieutenant-colonel; M. Baltazard l'aîné, major. Le *Sixième Abrégé*, publié en 1740, répète les mêmes mentions, en ajoutant après le nom de M. de Baltazard-Antoine-Salutz, lieutenant-colonel, *rang de colonel*. La désignation l'*aîné* ne se trouve plus après le nom du major Baltazard dans les 5e, 6e et 7e *Abrégés militaires de la France*.

nommé, en 1738, lieutenant colonel du régiment de Tschoudy, qui devint Vigier en 1740 ([1]). C'est surtout dans les campagnes d'Italie de 1744, 1745 et 1746 qu'il déploya son courage et ses talents militaires, en qualité de brigadier d'armée. Dans la dernière, il fut blessé et eut un cheval tué sous lui à l'affaire de Castel S. Jouan (10 août) ([2]); aussi fut-il compris dans la promotion des maréchaux de camp qui eut lieu le 1er janvier 1749, et le roi le fit en outre (25 juin) colonel du régiment de Grand-Villars, qui devint alors régiment de Balthazar ([3]). Le chevalier de Balthazar dut mourir en 1753, car il ne paraît plus dans l'*Almanach royal* à partir de 1754 ([4]).

([1]) Ce régiment, créé sous Louis XIV, en 1672, sous le nom de Phiffre, suisse, puis Hessy jusqu'en 1729, devint Bourguy jusqu'en 1737, puis Tschoudy, où le *chevalier Baltazar* figure avec le titre de lieutenant-colonel dans le *Cinquième Abrégé*, publié en 1739 (2e part., p. 78). Il figure au même titre dans le *Sixième Abrégé,* publié en 1740 (2e part., p. 86). Enfin le régiment devint Vigier, du nom de son colonel en 1740, avec le *chevalier Baltazard* pour lieutenant-colonel (*Septième Abrégé*, 2e part., p. 93).

([2]) Voir l'*Histoire militaire des Suisses*, par le baron de Zur-Lauben, t. III, p. 202-207.

([3]) M. Gaspard-Etienne Barbau de Grand-Villars avait d'abord été lieutenant-colonel du régiment de La Cour au Chantre, Suisse. (V. *Sixième Abrégé,* publié en 1739.)

([4]) Il y figurait, parmi les brigadiers d'abord, et les maréchaux de camp ensuite, sous le nom de chevalier de Balthazar. — Nous

Un quatrième fils d'Armand Balthazar, — Armand-Louis Balthazar de Gacheo, — seigneur de Corni et de Sabré, dans le pays Messin, capitaine de cavalerie au régiment Royal-Allemand, né à Gex le 15 juillet 1706, fut tué à la défense de Prague en 1742. Il avait épousé à Metz, le 1er juin 1733, Louise Le Vayer, fille d'un conseiller au Parlement de cette ville. C'est par lui que la maison fut transplantée en Lorraine. Son fils aîné, Alexandre Balthazar de Gacheo, était page du duc Stanislas Leczinski, au moment où l'auteur de l'*Histoire de la Noblesse du Comté-Venaissin* écrivait la généalogie de sa famille dans le quatrième volume de cette histoire, publié en 1750; et son second fils, encore fort jeune, vivait auprès de sa mère.

C'est grâce aux obligeantes communications du petit-fils d'Armand-Louis que nous pouvons suivre cette filiation jusqu'à nos jours.

Alexandre de Balthazar (Louis-Armand-Thérèse) entra de bonne heure dans le régiment du chevalier, son oncle; mais il quitta le service en 1770, avec

possédons un exemplaire de l'édition originale des *Mémoires du cardinal de Retz* (Nancy, J.-B. Cusson, 1717), en 3 volumes, sur le titre de chacun desquels se trouve la signature autographe *A. chevalier de Balthazar*. Cet exemplaire a évidemment appartenu au maréchal de camp.

une commission de major. Il avait épousé à Metz, trois ans auparavant, Louise de Wendel, et il vivait retiré avec sa femme et ses enfants dans le château d'Hayange, lorsque son fils aîné, élève de l'école d'artillerie d'Auxonne et lieutenant dans l'arme, fut arrêté en 1792, condamné à mort par le tribunal révolutionnaire de Metz et guillotiné le 15 octobre 1793, à l'âge de vingt-deux ans, coupable sans doute d'avoir donné sa démission à l'époque de la prestation de serment. Le père émigra alors avec sa famille. Il trouva une honorable hospitalité chez le landgrave d'Hombourg-ès-monts, qu'il avait connu pendant la guerre de Sept ans, et qui le nomma gentilhomme de sa chambre. Il mourut dans l'exercice de cette charge en 1808.

Son second fils, Georges-Victor-Alexandre, s'étant réclamé de son origine suisse, avait pu entrer en 1801, comme sous-lieutenant dans la 1re demi-brigade helvétique, au service de la France. Deux ans plus tard, il était capitaine. Le général Molitor le prit alors pour son aide de camp, et il se distingua sous ses yeux dans de nombreux combats; mais, en 1808, il passa, avec la permission de l'Empereur, à la cour du grand-duc de Meklembourg-Schwerin, dont il organisa les troupes à la française. Il

fit avec elles la campagne de 1809, et prit sa retraite en 1810, avec le grade de major. La Restauration reconnut ses services en le nommant chevalier de la Légion d'honneur (30 mars 1822). A la suite de quelques opérations industrielles qui ne lui réussirent pas, M. de Balthazar entra dans l'administration des finances (1822); il fut appelé, en 1837, à la recette générale de Gap, par l'appui de la duchesse d'Orléans, fille du grand-duc de Meklembourg dont il avait été l'aide de camp, et il mourut en 1848, receveur général du département de la Haute-Loire. Sa postérité se continue dans la famille de son fils aîné, M. le baron Léopold de Balthazar, ancien receveur des finances, en résidence à Toul.

Ainsi s'est soutenu jusqu'à nous ce nom honorable que le colonel Baltazar avait d'emblée naturalisé français dès le milieu du XVII[e] siècle, en mettant son épée au service de notre pays. Il est de ceux que la France peut lire avec orgueil dans les pages de son histoire nationale.

Charles BARRY

Toulouse, le 15 avril 1876.

TABLEAU GÉNÉALOGIQUE

Nicolas BALTAZAR, né à Prague en 1325; épouse Marie de Gacheo.

[illegible] DE BALTAZAR, né en 1771, guillotiné à Metz en 1793.	[illegible] DE BALTAZAR.	[illegible] DE BALTAZAR.	[illegible] DE GACHEO, né en 1783; aide de camp du gén. Molitor, etc.; mort recev. général en 1848; ép. en 1809 Caroline Turck, de Stralsund.

Léopold-Victor-Alexandre baron DE BALTAZAR, né le 4 fév. 1810; receveur des finances en retraite.	Casimir-Victor-Alexandre, né le 4 nov. 1811; mort à Paris, sans enfants, le 8 février 1875.	François-Casimir-Louis, né le 2 juin 1816, tué en Algérie le 15 mai 1840.	Caroline-Léopoldine, née le 22 avril 1840; morte sans enfants, à Bazas, le 10 avril 1858.
Quatre fils.			

Toulouse, le 16 Juin 1876.

CH. B.

☞ Le lecteur est prié de ne pas négliger les additions et corrections reportées dans l'Index alphabétique.

HISTOIRE

DE LA GVERRE

DE GVYENNE

COMMANCÉE

ſur la fin du mois de
Septembre 1651

ET CONTINVEE

juſques à l'année 1653

AU LECTEUR

Cette Histoire fait voir que c'est une chose bien dangereuse de s'en prendre à son Roy; la couronne est un droit si souverain, que la seule pensée de s'y opposer est criminelle, et combien plus lorsqu'elle vient à esclorre; tout ce qui d'ailleurs seroit fort recommandable, se trouve entierement obscurci par de si noires vapeurs; si ceux qui, depuis quelques années, ont pris les armes en Guyenne contre leur Roy, les eussent employées pour son service, il y auroit de la peine à remarquer, non plus qu'au soleil, quelque tache en leurs belles actions; ils auroient peû consacrer leur nom et leur vertu à l'immortalité, s'ils eussent soustenu une cause si légitime : les privileges d'une couronne sont autant de chaisnes qui nous

doivent doucement attacher à sa deffense; ceux qui ont voulu rompre ses sacrés liens, se sont soüillés d'une faute qui a effacé toute leur gloire; l'issuë de la guerre de Guyenne nous apprend que Dieu est le protecteur des Rois, et que leur querelle est la sienne; comme ils sont ses plus vives images, aussi il combat tout visiblement pour eux, et ne laisse à leurs ennemis que la seule gloire d'avoir été vaincus par les plus grandes puissances qu'il a establies en terre.

Le prince de Condé, pour lequel l'Eloquence la plus sublime est trop rampante, quand elle ose entreprendre de le loüer, n'a jamais rien fait d'indigne de sa glorieuse naissance et de ses illustres vertus, que lors qu'il est venu en Guyenne, pour porter ses armes contre le Roy; le Prince de Conty, son frere, dont l'estime esgale l'esclat de sa condition, et que l'on considere par la grandeur de son esprit, fist la mesme faute; mais il en a eu un sensible desplaisir, et s'est jetté entre les bras du Roy, qui l'a fait general de son armée de Catalongne; c'est ici que le visage serain du

Roy et sa faveur est comme la nuée, portant la pluye de l'arriere saison; *les peuples de Guyenne qui estoient coupables de la mesme rebellion, ont versé des larmes pour leur faute, et ont trouvé dans Paris l'Autel de la misericorde, de mesme qu'autresfois les criminels dans Athenes; tous les Officiers qni avoient espousé les interets des Princes, et qui sont dans le mesme repentir, ont esté traitez avec la mesme douceur; s'ils se sont signalés dans les occasions que cette guerre leur a presantées, ils n'ont pourtant rien fait de plus genereux, que lors qu'ils se sont remis à l'obeyssance du Roy. Le colonnel Baltazar* (1), *qui a fait pour les Princes tout ce qu'humainement on peut faire, ayant mille fois sacrifié sa vie pour conserver la leur, a porté aux pieds du Roy cette espée qu'il lui avoit autresfois si souvent presantée toute rouge du sang de ses ennemis; il a creu que le blâme de sa desobeyssance ne sçauroit estre mieux reparé que par cette respectueuse*

(1) Les éditions de 1694 et 1858 portent : *Le lieutenant général Baltazar...*

sousmission; le Roy l'a maintenu dans les mesmes charges et honneurs qu'il avoit eu auparavant; enfin tout a plié en Guyenne soubs la puissance de nostre monarque; l'Espagne, qui avoit envoyé une armée navale au secours des Princes, s'est veuë frustrée de ses esperances après des dépences et des pertes tres considerables.

La première partie contient ce qui s'est fait depuis la fin du mois de septembre 1651. jusques à ce que le prince de Condé et le comte d'Harcourt sortirent de Guyenne.

La seconde represante ce qui s'est passé en l'année 1652. jusques à l'année 1653.

La troisième descrit ce qui est arrivé dès le commancement d'aoust 1653. jusques à la fin de cette année; pendant lequel temps Marchin tenta avec grand soin, mais inutilement, un dernier effort pour r'avoir Bourdeaux, ou pour prendre l'Isle de Retz (1), avec l'armée navale d'Espagne.

(1) Ré.

PREMIERE PARTIE

DE LA GUERRE

DE GUYENNE

Les grandes conditions se portent ordinairement à des hautes entreprises, pour ne rien faire qui soit indigne de leur naissance, ou qui en ternisse tant soit peu l'esclat & la splendeur. Le desir de la gloire est un feu qui brusle sans relasche durant la vie, & qui ne s'esteint que par la mort. C'est là l'origine de la guerre qui s'est allumée dans la Guyenne, & en voicy le motif. Le prince de Condé dont le courage fait passir les plus asseurés, ne trouvant pas sa seurté à la Cour, & craignant un second emprisonnement de sa personne, & de celle de Marchin, qui commandoit pour lors les troupes du Roy en Catalongne, se retira de la

Cour en Guyenne dans ſon gouvernement (1). Il creut qu'il n'y avoit rien de plus legitime que de ſe mettre à couvert d'un orage, dont il avoit deſjà eſté battu; il envoya un courrier à Marchin pour luy dire de le venir promptement joindre, autrement il ſeroit derechef arreſté priſonnier à ſa ſeule conſidération (2); ce Prince en uſa ainſi par un

(1) Louis II de Bourbon, prince de Condé, dit le *Grand Condé*, né en 1621, mort en 1687, fut arrêté, le 13 janvier 1650, avec le prince de Conti, ſon frère, & le duc de Longueville, ſon beau-frère, par ordre de la Reine & du cardinal Mazarin. Conduits d'abord à Vincennes, puis à Marcouſſis, & enfin dans la citadelle du Havre (novembre 1650), les princes y reſtèrent enfermés juſqu'au 13 février 1651. Le cardinal Mazarin, obligé de fuir devant la Fronde pariſienne, vint lui-même leur ouvrir les portes. Mais le prince de Condé, après ſon retour à Paris, ne trouvant pas dans les conſeils de la Reine l'aſcendant qu'il prétendait exercer, quitta bruſquement la cour, & partit, le 13 ſeptembre 1651, de ſa maiſon de Chantilly pour la Guyenne, afin de ſoulever cette province, dont il était gouverneur & lieutenant-général. Il arriva à Bordeaux le 22 ſeptembre.

(2) Jean-Gaſpard-Ferdinand, comte de Marſin (a) & ſeigneur de Modave, dans le pays de Liége, né en 1610, quitta de bonne heure le parti du roi d'Eſpagne aux Pays-Bas pour entrer au ſervice de la France. On le voit figurer dès 1638, dans le *Mercure françois* (t. XXII, p. 218 & ſuiv.), en qualité de colonel d'un régiment de cavalerie, ſervant en Franche-Comté dans l'armée du duc de Longueville. On apprend par les *Mémoires du marquis de Chouppes* & par la *Gazette* qu'il ſervait dans l'armée du Prince à la bataille de Fribourg

(a) Son vrai nom est Marchin; il signe et il est toujours appelé ainsi au dix-septième siècle, et même dans le Père Anselme, édition de Fontette; mais le nom de Marsin est passé dans l'usage.

mouvement tout plein d'affection pour luy. Marchin, qui avoit la memoire fraifche du rude

(août 1644), en qualite de maréchal de camp. Il commandait l'infanterie françaife à Nordlingen (1645), & fut bleffe à l'attaque du village où périt le comte de Merci, général des impériaux. Il affiftait à la prife de Furnes, au mois de feptembre 1646, & au fiege de Dunkerque en octobre. Déjà il s'était attaché à la fortune du prince de Condé, qu'il fuivit en Catalogne, en 1647, avec le grade de lieutenant-général (a). Il affifta en 1648 (10 juillet) a la prife de Tortofe, fous les ordres du maréchal de Schomberg ; & lorfque celui-ci, malade, quitta la province, en 1649, Marchin en prit le commandement comme capitaine général. Mais en 1650, il fut arrêté dans Barcelone par les foins de l'intendant Bezons & de M. de Marca, evêque de Couferans, plus tard archevêque de Touloufe, « autant de temps, dit Lenet, après que les princes furent arrêtés, qu'il en fallut pour envoyer les ordres, » c'eft-à-dire vers le 25 janvier. On le garda dans la citadelle de Perpignan jufqu'au 20 fevrier 1651. Il reprit fon emploi en Catalogne, fous le marquis de Saint-Maigrin, grâce à l'appui du prince de Condé, qui lui fit époufer, au mois de mai fuivant, Marie de Balzac d'Entraigues. De retour en Efpagne en 1652, & chargé de la défenfe de Barcelone, on venait de lui conférer (18 fept.) le titre de vice-roi, lorfqu'il quitta tout à coup cette ville (28 fept.), pour aller fe mettre à la difpofition de Condé en Guyenne. Il fut le dernier à lutter pour la caufe de ce prince, qui avait en lui la plus grande confiance, comme on le voit dans les Mémoires du marquis de Chouppes, & il ne quitta le Midi qu'à la fin de décembre 1653, pour aller le rejoindre aux Pays-Bas, en paffant par l'Angleterre. Rentré alors dans l'armée efpagnole, Marchin effaya de rentrer en grâce, comme Condé, à la paix de 1659, & fuivit même ce prince à fon retour en France, fi l'on peut s'en rapporter aux *Mémoires de Mme de La Guette,* auxquels

(a) Voy. Sarazin, *Histoire du siège de Dunkerque*, édit. des *Œuvres*, Paris, 1683, p. 92, et les *Mémoires de Chavagnac*, édit. de 1699, t. I, p. 85.

traictement de sa prison de treize mois, sans qu'on luy peut reprocher autre chose que la fidelité de ses services envers sa Majesté, aprehenda que s'il ne pourvoyoit de bonne heure à sa liberté, il verroit fondre sur sa personne un nouveau malheur qui seroit plus funeste que le premier; sa crainte estoit fondée sur ce que le cardinal Mazarin le croyoit plus attaché au Prince qu'à luy. Il estoit encores dans Barcellonne le 22 septembre 1651, où il estoit absolument le maistre, ayant les clefs des portes qu'il faisoit garder par son regiment d'infanterie, ou celui de Montpoüillan (1); & alors

M. Moreau, leur dernier éditeur (1856), a cru pouvoir reconnaître une valeur historique incontestable. Marchin prétendait revenir au service du Roi avec le bâton de maréchal de France, ce qui sans doute ne lui fut pas accordé. On le retrouve, en effet, en 1667, commandant en chef dans l'armée espagnole, aux Pays-Bas. Il fut battu sur le canal de Bruges par le marquis de Créqui. En 1672, il se brouilla avec le comte de Monterey, gouverneur des Pays-Bas espagnols, à l'occasion du siége de Charleroy. On l'accusait d'avoir causé la levée de ce siége, afin de se ménager la faveur de Louis XIV & rendre plus facile l'accommodement que négociait sa femme. Il quitta le service de l'Espagne, & se retira, dit Basnage, sur une de ses terres dans le pays de Liége. Mme de La Guette nous apprend que cette terre s'appelait Modane. Une note des *Mémoires de Daniel de Cosnac* (t. I, p. 27) ajoute que Marchin rentra, en effet, en France en 1672, à condition que Louis XIV lui donnerait 40,000 écus & une compagnie de gendarmes pour son fils. Il mourut peu après, en 1673.

(1) Armand de Caumont, marquis de Montpouillan, quatrième fils

deux armées d'Efpagne avoient affiegé la ville, l'une par terre, commandée par le marquis de Mortaro & le baron de Séebach; l'autre par mer, commandée par Don Juan d'Auftriche. Ces deux armées pretendoient qu'un long fiege les rendroit maiftres de la place, fans l'attaquer par force. Marchin, penfant à fa retraitte, n'abandonna pas entierement les affaires du Roy en cette province; il la voulut conferver auffi bien que fa liberté; il tefmoigna à Don Jofeph Marguerith, & à quelques uns des principaux officiers de l'armée qui eftoient

d'Henri Nompar de Caumont, duc de La Force, & petit-fils de Jacques Nompar de Caumont, duc de La Force, maréchal de France, naquit en 1615 & entra comme lieutenant, à l'âge de quinze ans, dans le régiment du marquis de Tonneins, fon oncle. Après maintes campagnes, on le retrouve, en 1641, à l'armée de Catalogne; il y fervait encore, en qualité de maréchal de camp, en 1651, lorfqu'il paffa en Guyenne dans le parti de Condé. Arrêté au mois d'avril 1653, il fut enfermé dans la citadelle de Blaye, mais ne tarda pas à faire fon accommodement avec la Cour. Créé lieutenant-général en 1655, il fervit encore pendant quelques années sous les ordres de Turenne. A la révocation de l'Édit de Nantes, il fe retira en Hollande & fut fait gentilhomme de la chambre du prince d'Orange, lieutenant-général des armées de la République & gouverneur de Naarden. Il mourut à La Haye le 16 mai 1701. Lorfqu'il arriva en Guyenne avec Marfin, le vieux duc de La Force, fon grand-père, s'était déjà prononcé pour Condé avec fes deux fils, les marquis de Caftelnaut & de Caftelmoron, fon autre petit-fils, le marquis de Cugnac, frère de Montpouillan, & fon arrière-petit-fils, le marquis de Boiffe, neveu des deux précédents; mais tous ceux-là ne prirent qu'une faible part à la lutte.

dans Barcellonne, qu'il eſtoit tres neceſſaire qu'il en ſortit avec quelques troupes, pour aller donner ordre à celles qui eſtoient du coſté de Mattaro (1), & eſteindre les diviſions qui commençoient à s'allumer dans la plaine d'Urgel. Il pourveut cependant aux moyens neceſſaires à la ſubſiſtance des troupes qui eſtoient dans Barcellonne, & marqua certains endroits, où il falloit fortifier la ville (2). La nuit ſuivante, il partit ſur les onze heures, & emmena pluſieurs regimens qui ignoroient ſon deſſein, & qui le ſuivirent, ſur l'eſperance qu'ils avoient d'aller en Aragon piller le pays, & faire une diverſion conſiderable pour obliger Mortaro à

(1) Mataro, ville & port de Catalogne, à 27 kil. N. de Barcelone.

(2) La conduite de Marſin, à ſa ſortie de Barcelone, — à part l'acte de rébellion par lequel il prenait les armes contre le Roi, — fut des plus louables. Lenet rapporte, dans ſes *Mémoires,* qu'il avait reçu de Condé l'ordre de livrer la ville aux Eſpagnols. On voit ici qu'il n'en fit rien & qu'il voulut conſerver cette place à la France. Voici le paſſage de Lenet : « Don Juan d'Autriche aſſiégeoit Barcelone; Marchin y commandoit & avoit l'ordre du prince de Condé d'en ſortir; mais Don Louis (de Haro), de qui je l'appris peu de temps après, fit faire & réitérer en vain des propoſitions à Marchin pour qu'il rendît la place. » (*Mémoires de Lenet,* édit. de Michaud & Poujoulat, p. 528.) La Rochefoucauld apprécie, dans une page éloquente de ses *Mémoires,* la défection de Marſin; il incline naturellement à l'excuſer, tout en prétendant qu'*il n'entreprend point de le condamner ni de le défendre.* (*Mémoires de La Rochefoucault,* édit. Michaud & Poujoulat, p. 464.)

ſortir du cœur de la Catalongne. Mais lors que ces regimens virent qu'on leur faiſoit tenir une route toute contraire, ils entrerent dans quelque ſoupçon. Toutesfois, conſiderant que leur general eſtoit à leur teſte, accompagné de Montpoüillan & de ſon regiment, ils ne voulurent pas s'informer plus avant de ce deſſein; ils paſſerent donc les monts Pyrénées (1) avec des peines & travaux preſque incroyables, & en ſuitte la riviere de Garonne du coſté de Muret & ſe ſaiſirent de Moiſſac (2), qu'ils ravagerent entierement.

Marchin, ſe trouvant par ce moyen hors de danger, à cauſe que le Roy n'avoit pour lors en Guyenne que le regiment de Champagne, com-

(1) « ..... Traverſant toute la Catalogne, il paſſa par la vallée d'Andorre..... » (*Mémoires de Montglat,* XVIIe campagne.) Les régiments que Marchin emmenait avec lui pouvaient former un effectif de douze à quinze cents hommes. (V. H. Martin, *Hiſt. de France.*)

(2) Petite ville fort ancienne, à peu de diſtance du confluent du Tarn dans la Garonne, entre Montauban & Agen. Ce fut au commencement du mois d'octobre 1651 qu'elle fut occupée & dévaſtée par les troupes de Marſin. Deux mois plus tard, elle était repriſe par Saint-Luc, lieutenant-général pour le Roi en Guyenne & gouverneur de Montauban

Saint-Luc, ayant forcé Moissac,
A mis la garnison à sac,
L'ayant fait sans miséricorde
Passer par l'épée ou la corde.

(Loret, la *Muze historique*, lettre du 24 déc. 1651.)

mandé par Sainct-Luc (1), qui estoit dans Montauban, alla voir le prince de Condé vers Bourdeaux, qui donna des ordres pour la levée de ses trouppes & de l'argent pour faire la recreüe aux trouppes venues avec Marchin de Catalongne, qui, à son retour, prit l'Augerte (2), & fist contribuer tous les lieux qui sont deça & de là la Garonne. Guyonnet (3), intendant, n'oublia rien de son costé; le

(1) François d'Espinay, marquis de Saint-Luc, lieutenant-général pour le Roi en Guyenne; il était fils du maréchal de Saint-Luc, mort en 1644, & petit-fils du brave Saint-Luc, l'un des amis de Henri IV, tué au siége d'Amiens en 1597. Le marquis de Saint-Luc mourut au mois d'avril 1670.

(2) Lauzerte; petite ville de l'ancien Quercy, comprise aujourd'hui dans l'arrondissement de Moissac (Tarn-et-Garonne) & au nord de cette ville.

(3) « Il était conseiller au Parlement de Bordeaux & l'un des chefs de la petite Fronde dans cette ville. Il avait été nommé commissaire pour la levée des tailles dans le Haut-Pays. L'auteur de l'*Évangéliste de la Guyenne, ou la découverte des intrigues de la petite Fronde dans les négociations & les mouvemens de cette province depuis la détention de Messieurs les Princes jusqu'à présent* (Paris, veuve J. Guillemot, 1652, in-4°), dit « qu'il pilla & désespéra toute la campagne. » Il raconte que La Jaunie, bourgeois de Caudecôte, déclara au prince de Conti, après la prise de cette ville, « que les communautés du » Haut-Pays avoient une entière inclination à rendre leurs obéissances » à Leurs Altesses, s'ils n'en eussent pas été rebutés par les brigan- » dages du sieur Guyonnet; qu'il avoit pillé avec bravade toutes les » communautés; qu'il avoit donné par dérision des quittances aux » asseseurs signées : Bien pris. » Ailleurs, il attribue à Guyonnet

Prince, qui avoit jetté la terreur par tout, se saisit de Xainctes, & y laissa Chambon pour gouverneur (1).

l'échec du prince de Condé devant Miradoux, « plus de la moitié » des munitions nécessaires pour l'attaque manquant par sa malice ou » par sa faute. «

« On a un *Arrest de la Cour de Parlement de Toulouse, donné, toutes les chambres assemblées, le 25 novembre 1651, déclarant le sieur Guyonnet, conseiller au Parlement de Bordeaux, criminel de lèse-majesté; défense à tous sujets de le reconnoître, ni de payer les tailles ni arrérages en conséquence de ses ordonnances; & que le présent sera remis ès mains de M. de Saint-Luc, lieutenant du Roi en la province de Guyenne, pour exécuter tant le présent arrest que celuy du 23 octobre dernier;* Tolose, par les imprimeurs & libraires ordinaires du Roy, s. d., in-4°. — Après la paix conclue en 1653, Guyonnet fut obligé de quitter Bordeaux. » (C. Moreau.)

On lit dans les *Mémoires de Montglat,* sous la date de 1650 : « Le Parlement de Bordeaux avoit un député à la Cour nommé Guionnet, homme fort séditieux, lequel s'unissoit avec tous les factieux contre les serviteurs du Roy; il ne put s'empêcher de témoigner sa mauvaise volonté un jour que Sa Majesté passoit dans la rue, car sachant la prise du Catelet, il dit que les Espagnols de longtemps ne lui feroient tant perdre par leurs armes, que les Gascons feroient dans un moment, entendant par là la Guienne. »

(1) « Chambon avait fait, pendant les campagnes de 1646 & 1647, en Catalogne, les fonctions de maréchal de bataille. Il s'était distingué au siége de Lérida « par sa vigilance & par sa conduite », & la *Gazette* l'avait encore nommé parmi ceux qui s'étaient comportés vaillamment à la prise d'Ager. En 1650, il avait été « *blessé périlleusement* », le 22 juin, au combat de Blanquefort, dans les rangs de l'armée bordelaise, où il servait en qualité de maréchal de camp. On voit sa signature au bas de la déclaration de fidélité que la princesse de Condé souscrivit le 2 octobre de la même année. » (C. Moreau.)

Le colonnel Baltazar, dont la valeur eſt univerſellement eſtimée, eſtant tout fraiſchement revenu de la Cour à Montpellier, ſe plaignoit du peu de ſatisfaction qu'il y avoit receu : non ſeulement on ne luy paya pas la levée de ſon regiment de cavallerie, & ſes penſions de mareſchal de camp, avec les appointemens de colonnel qu'il pretendoit de tirer, mais meſme il ne peut eſtre remboursé de quelque argent qu'il avoit advancé pour le Roy, en fourniſſant la rançon de pluſieurs officiers & de quatre ou cinq cens ſoldats, que les Eſpagnols avoient eus de plus, pendant cette campagne en Catalongne, bien que l'eſchange des priſonniers

Le prince de Condé n'était pas auſſi triomphant qu'on veut bien le dire ici. Le Périgord, l'Angoumois & la Saintonge s'étaient, il eſt vrai, prononcés pour lui, comme la Guyenne, grâce à l'appui des maiſons proteſtantes de La Force & de La Trémoille; l'Eſpagne lui avait envoyé de l'argent & huit vaiſſeaux, auxquels il livra Talmont, ſur la Gironde, pour place de ſûreté (11 nov.); le comte du Doignon lui aſſurait l'Aunis; mais dès que l'armée royale, commandée par le duc d'Harcourt, arriva en ligne, ſon étoile pâlit. Il aſſiégeait Cognac, qui tenait pour le Roi; le comte d'Harcourt le força à lever le ſiége (17 nov.), puis alla s'emparer des tours de La Rochelle (27 nov.). Condé ne put même garder le poſte qu'il avait pris à Tonnay-Charente; il dut repaſſer la rivière, puis ſe rabattre de cette ligne de défenſe ſur celles de la Gironde & de la Dordogne, comme nous le verrons bientôt. Saintes avait été occupée dès le début de la campagne par le prince de Tarente.

qui se fist de part & d'autre eust esté stipulé par le general, qui y commandoit les armes du Roy (1), & par l'intendant mesme. Ce colonnel fust pris prisonnier & obligé de payer sa rançon du sien, sans qu'on eut esgard à un grand nombre de prisonniers qu'il avoit faict sur les Espagnols pendant plusieurs années, au profit & à l'avantage du Roy; neantmoins il demeura plus de deux mois à Montpellier après la sortie de Marchin de Catalongne, sans penser d'aller joindre son regiment en Guyenne. Il escrivit à la Cour ce qui se passoit, esperant qu'on luy donneroit les moyens de continuer ses employs avec honneur dans les armées du Roy, & qu'il serviroit sous le comte d'Harcourt (2), qui

(1) M. Moreau dit à tort que c'était Louis de Vendôme, duc de Mercœur. Ce prince, fils aîné de César de Vendôme & frère du duc de Beaufort, avait été, il est vrai, nommé vice-roi de Catalogne, en 1650, après l'arrestation de Marsin; mais il avait quitté l'Espagne après la prise de Tortose, au commencement de l'année 1651, en laissant le marquis de Saint-Maigrin pour commander en qualité de lieutenant-général. C'est évidemment ce dernier que Baltazar désigne ici.

(2) Henri de Lorraine, comte d'Harcourt, né en 1601, mort en 1666, fut l'un des plus grands généraux de Louis XIII. Après la mort du Roi, il s'attacha au parti du cardinal Mazarin, qui le nomma grand-écuyer en 1643, & lui donna, en 1645, la vice-royauté de Catalogne. Pendant la Fronde, il accepta le commandement de l'escorte qui conduisit les princes à la citadelle du Havre (nov. 1650), & il fut mis, l'année suivante, à la tête de l'armée royale, chargée

escrivit à ce colonnel que la Reyne le luy avoit refusé, pour le présent; ce qui luy fust si sensible qu'il se résolut de suivre son régiment, & de se jetter dans le parti du prince de Condé, une ame noble ne pouvant digerer le mespris; il fist ce qui estoit du tout contraire à son humeur & à son intention; il luy estoit fort fascheux qu'on l'abbreuvât de tant de vaines esperances; il ne pouvoit plus faire la guerre à ses despens, ny payer de sa personne & de sa bourse (1).

de combattre Condé dans le Midi. Il y déploya beaucoup de vigueur & d'habileté; mais il n'eut pas l'honneur de terminer la guerre, ayant lui-même, par un coup de tête fort inattendu, rompu tout à coup avec Mazarin & quitté la Guyenne en fugitif pour aller se saisir du gouvernement de Brisach, en Alsace (août 1652). Dès le 8 novembre 1651, le comte d'Harcourt, qui avait fait le rassemblement de ses troupes à Niort, se mit en marche vers Surgères. Là, il apprit que le duc de La Rochefoucauld & le prince de Tarente, déjà maîtres de Saintes, pressaient Cognac; il se porta au secours de cette ville, battit, en présence de Condé, accouru de Bordeaux, un régiment de son armée (Nort), séparé du reste par la rivière (17 novembre), & commença ainsi par la délivrance de Cognac les succès de l'armée royale.

(1) Ce récit dément formellement l'assertion du marquis de Montglat, d'après lequel Baltazar n'aurait pas hésité le moins du monde à accomplir sa défection, ni pensé à la marchander. « Dès que Marchin, dit-il, eut nouvelles que le prince s'étoit retiré en Guyenne & qu'il prenoit les armes, il débaucha le colonel Baltazard, suisse, & sortit de ses retranchemens la nuit avec son régiment de cavalerie & celui

Il partit doncques de Montpellier le 18 novembre 1651, avec ſon train ſeulement, & joignit ſon regiment à Montpeſat en Quercy (1); le lendemain de ſon arrivée, il euſt ordre de marcher avec les autres trouppes qui eſtoient venuës de Catalongne vers Cognac (2), devant lequel les trouppes du Prince avoient eſté contraintes de lever le ſiege (3) où Nort (4) fuſt fait priſonnier avec plus de 800. hommes par le comte d'Harcourt, qui obligea le prince de Condé d'aller luy meſme ſe mettre à la teſte de ſes nouvelles

de ce colonel, ſous prétexte d'exécuter une entrepriſe, & paſſa au travers de l'armée des Eſpagnols, d'intelligence avec eux; puis, traverſant toute la Catalogne, il paſſa par la vallée d'Andorre, & ſe rendit en Guyenne, près du prince de Condé. » (*Mémoires de Montglat*, XVIIe campagne, 1651.)

(1) Montpezat, aujourd'hui chef-lieu de canton dans le département du Tarn-et-Garonne, ſe trouve à 34 kil. N.-E. de Montauban, en remontant vers Cahors.

(2) Sur la Charente, entre Angoulême à l'eſt & Saintes à l'oueſt.

(3) 17 novembre 1651.

(4) Il était maréchal de camp dans l'armée du prince de Condé, après avoir été colonel au régiment d'Enghien. La *Gazette* dit qu'il fut tué, mais c'eſt inconteſtablement une erreur, puiſqu'elle le cite parmi ceux *qui montrèrent à l'envi leur zèle & leur valeur*, en 1655, au ſiége de Berga, où il rempliſſait encore les fonctions de maréchal de camp. La Rochefoucauld raconte qu'il fut forcé dans le faubourg de Cognac, où il ſe trouvait iſolé, mais n'ajoute pas qu'il ait été bleſſé.

trouppes (1). Il ſe porta à Thonay-Charante (2), où il y euſt pluſieurs rencontres. Le regiment du comte du Doignon (3), venant devers Broüage pour le

(1) Le concours des puiſſantes maiſons de La Trémoille & de La Rochefoucauld aurait valu au prince de Condé la pleine poſſeſſion de la Saintonge, comme celui des La Force lui aſſurait le Perigord, ſi le prince de Tarente avait eu à ſa diſpoſition des troupes ſolides & aſſez nombreuſes. Il avait pu d'abord entraîner toutes les places de la Saintonge, moins Cognac, & pouſſer juſqu'aux portes d'Angoulême, que gardait le brave & fidèle Montauſier; mais dès que l'armée royale parut, les recrues qu'on lui oppoſait ne purent tenir : Cognac vit commencer leurs défaites. Cette ville, aſſiégée par le prince de Tarente & par La Rochefoucauld, fut délivrée preſque ſans coup férir par le comte d'Harcourt, le 15 novembre 1652, malgré la préſence du prince de Condé, qui parut n'être accouru devant la place que pour ordonner la retraite. Baltazar ſe trompe quand il dit que ce fut après l'échec de Cognac que Condé vint prendre, à Tonnay-Charente, le commandement de ſes troupes. (Voir les *Mémoires de La Rochefoucauld.*)

(2) Au nord-oueſt de Cognac, en paſſant par Saintes, près de l'embouchure de la Charente, entre Brouage au S. & La Rochelle au N.

(3) Louis de Foucauld, comte de Doignon, gouverneur de Brouage, de La Rochelle, des îles de Ré & d'Oléron, fut une des exiſtences les plus ſingulières de ce temps. D'abord page du cardinal de Richelieu, puis gouverneur, confident & lieutenant du jeune & illuſtre amiral Armand de Maillé-Brézé, beau-frère de Condé, il quitta précipitamment la flotte après la bataille d'Orbitello, où ſon chef avait été tué (14 juillet 1646), pour revenir en France ſe ſaiſir de Brouage avant qu'on y connût la mort de Brézé, qui en avait le gouvernement. Tandis que le prince de Condé réclamait & que la Reine s'attribuait l'héritage des charges de Brézé, du Doignon s'appropriait une notable portion de cet héritage, &, grâce à la faibleſſe du pouvoir royal, ſe

joindre, fuſt deſfait; le Prince fuſt obligé de repaſſer la Charante (1), & de ſe poſter à la Bergerie, où Marchin le joignit, luy aidant à raſſeurer ſes trouppes. Le comte d'Harcourt ſe ſaiſit dudit Thonay-Charante où il fiſt refaire le pont, donnant de continuelles allarmes aux ennemis juſques à l'arrivée de Baltazar avec ſon regiment, celuy de Montpouillan, Gaudiez, et La Marcouſſe (2). Le

maintenait dans le gouvernement uſurpé de Brouage, de La Rochelle & des îles, ſe donnait une petite armée & une eſcadre avec le produit des impôts & des ſalines, & ſe comportait quaſi en roi de l'Aunis, comme l'avait fait, trente ans auparavant, Agrippa d'Aubigné. Mais la fortereſſe du Doignon, élevée par ce dernier au confluent de la Sèvre & de l'Antiſe, & d'où il commandait la plaine & le marais, avait été démolie après ſa fuite, en 1620, par les payſans, heureux de ſe défaire de ce nid à tyrans. Du Doignon vint lui-même a Bordeaux offrir ſes ſervices au prince de Condé, ſous l'expreſſe condition du bâton de maréchal de France, que juſque-là il avait en vain ſollicité. Mais ſon concours ne fut guère utile au prince. Il refuſa de lui livrer ſon gouvernement comme baſe d'opération, afin de ne pas ſe deſſaiſir d'un gage qui pouvait lui ſervir en cas de malheur. Déteſté à La Rochelle, il en fut bientôt chaſſé par le comte d'Harcourt, & il dut ſe réfugier à Brouage, où il attendit les événements (24 novembre 1651).

(1) 30 novembre 1651.

(2) « Alexandre de Levis, marquis de Gaudiez. Il avait fait, comme volontaire, la campagne de 1647 en Catalogne; il s'était diſtingué au ſiège d'Ager & à la priſe du fort de Conſtantin. En 1648, il fut bleſſé à la bataille de Lens. » (C. Moreau.) — Le chevalier de La Marcouſſe commandait, en 1645, à la bataille de Llorens, le régi-

mesme jour (1), le Prince décampa, ce qu'il ne pouvoit faire sans beaucoup de difficulté, s'il n'eust esté fortifié desdits quatre regimens. Baltazar ne laissant passer aucune occasion où il se peut signaler, demeura à l'arriere garde avec 200. chevaux, & attendit en embuscade quelques 200. que le comte d'Harcourt avoit destaché de son regiment, pour les suivre; ce colonnel les deffit & en prit envirō 60. avec celuy qui les commandoit (2). Le Prince demeura quelques

ment de Saint-Aunais. Celui qu'il avait levé pour la Fronde de M. le Prince faisait partie de la brigade de Baltazar. Il fut licencié par une clause spéciale du traité de Bordeaux (juillet 1653), rapportée par le P. Berthod dans ses *Mémoires.* (Paris, Foucault, 1826, in-8°, p. 434.) — Mme de La Guette nomme ce régiment dans un curieux épisode de ses *Mémoires,* à la date d'avril 1653. (*Mémoires de Mme de La Guette,* Paris, Jannet, 1856, p. 148.)

(1) 18 décembre 1651.

(2) Parti de Montpellier, le 18 novembre 1651, pour rejoindre son régiment & le corps de Marchin vers la Charente, Baltazar n'arriva à l'armée qu'au moment où le prince de Condé, après un repos de trois semaines, se disposait à quitter son camp de la Bergerie pour reprendre l'offensive vers Taillebourg. Son récit manque donc de précision touchant les premiers événements de la guerre, auxquels il ne prit point de part. Il oublie de rappeler qu'après la délivrance de Cognac (15 novembre), le comte d'Harcourt s'était porté sur La Rochelle; la ville s'était rendue à lui avec empressement, en haine du comte du Doignon, qui ne put garder même les tours du port, & qui se retira à Brouage, d'où il envoya au Prince un régiment qui se laissa battre à son arrivée à Tonnay-Charente. Le Prince, de son côté, s'était porté de Cognac à Barbezieux & le lendemain à Saintes, menant

jours à Sainct-Sauveur, & ſes trouppes autour de

avec lui, dit Chouppes, les ducs de Nemours & de La Rocheſoucauld, le prince de Tarente & tous les volontaires. Chouppes ſuivait en qualité de commandant de la cavalerie. De Saintes, on marcha à Tonnay-Charente pour arrêter le comte d'Harcourt. Mais celui-ci défit le marquis de Chouppes, envoyé en reconnaiſſance avec les régiments de Richelieu & du Doignon. Alors le Prince, ſe ſentant trop faible, donna l'ordre d'évacuer Tonnay-Charente (a), en établiſſant toutefois ſes troupes le long de la rivière, pour arrêter l'ennemi, & lui-même ſe logea à la Bergerie, dans une maiſon appartenant aux La Rochefoucauld, ſituée à une demi-lieue au ſud de Tonnay-Charente. Cette localité, diſparue aujourd'hui, figure dans la carte de la Saintonge, publiée en 1626 dans le *Théâtre géographique du royaume de France*. (Paris, veuve Jean Le Clerc, in-fol.) Les Mémoires de La Rochefoucauld, de Lenet, de Chouppes & de La Trémoille, n'oublient pas ce ſéjour de Condé à la Bergerie; il y reſta juſqu'au 18 décembre. « Marchin y arriva bientôt, dit Lenet, avec le régiment de la Reine, ſuivi de Montpouillan avec le ſien, & du colonel Baltazar. » C'eſt du *camp de la Bergerie, le 12e jour de décembre* 1651, que Condé a daté ſon *Mémoire pour le ſieur de Saint-Agoulin, allant en Eſpagne par ordre de Son Alteſſe*. (*Mémoires* de Lenet, éd. Michaud & Poujoulat, p. 532.) Le comte d'Harcourt ne tenta rien contre les troupes du Prince pendant ce long repos; mais, comme on croyait qu'il voulait ſurprendre Taillebourg, le Prince reprit l'offenſive, en ſe dirigeant vers cette ville par La Roche-Courbon & Saint-Sauveur, au N.-O. de Saintes. En ce moment même arrivait Baltazar, dont la préſence fut des plus utiles pour aſſurer la levée du camp. « M. de Baltazar, dit Chouppes, reſta avec cent chevaux ſur le bord de la rivière pour examiner la contenance du comte d'Harcourt. Celui-ci ne paſſa pas la rivière, il ſe contenta d'envoyer un parti de cent chevaux harceler M. le Prince; M. Baltazar rencontra ce parti, le battit & fit le commandant priſonnier. » (*Mémoires de M. le marquis*

(a) 30 novembre 1651.

là [1], puis apres prenant ſa route vers Taillebourg, où il fiſt paſſer la Charante à ſon armée, priſt ſon principal quartier à Sainct-Savigny [2], & fiſt ſouvent des courſes ſur les trouppes du comte d'Harcourt, qui attendoit les vieux regimens que le Roy luy envoya; cette nouvelle fuſt donnée au Prince par Baltazar, [qui] luy repreſanta que s'il vouloit empeſcher la jonction deſdites trouppes, qu'il

de Chouppes; Paris, Duquesne, 1753, in-12, p. 281 du t. I.) « Baltazar commandoit ſous moi la cavalerie. » *(Id., ibid.)*

(1) Les localités de Saint-Sauveur & de La Roche-Courbon, que traverſa Condé en ſe dirigeant de la Bergerie ſur Taillebourg, ſont reſtées inconnues à M. Moreau, comme la Bergerie elle-même. « Nous n'avons rien trouvé qui reſſemblât à la Roche-Courbon, » dit-il à la page 141 de ſon édition des *Mémoires du marquis de Chouppes* (Paris, Téchener, 1861, in-8°); puis il ſe demande ſi, au lieu de Saint-Sauveur, il ne faut pas lire *Saint-Sauvant*, ſur le Corau. La Roche-Courbon eſt un château ſitué dans la commune de Saint-Porchaires, au N.-O. de Saintes; Saint-Sauveur en eſt un autre, que je crois être le même que Ramet, dans la commune des Gonds, tout près de Saintes, au sud. — « Le Prince, dit Lenet, après avoir levé ſon camp de Tonne-la-Charente, logea à *Ramer*, chez *Saint-Sauveur*. » — « Il alla à *Romette*, dit de ſon côté La Rochefoucauld, éloigné de trois lieues des troupes du Roi. » Une lettre du Prince, adreſſée à Lenet, eſt datée du *camp de Saint-Porchaires, le 23 décembre* 1651, & porte en poſt-ſcriptum : « Je paſſe demain la Charente... »

(2) Saint-Savinien, ſur la Charente, au N. de Taillebourg & au S.-O. de Saint-Jean-d'Angély. « ... De là (de Ramer) à Saint-Savinien, où Vatteville vint le viſiter & fut traité par le Prince. » (Lenet, *Mémoires*, édit. citée, p. 532.)

n'avoit qu'à prendre le chemin de Chefboutone (1), d'où il pourroit fuivre fa marche vers le comte d'Harcourt, s'il ne rencontroit fon fecours, qui n'ayant pas affez de forces pour l'attendre, feroit obligé de combattre, ou de quitter fon pofte de Thonay-Charante, avec le pays; le Prince goufta cette propofition, fans pourtant l'executer, & apres avoir demeuré quinze jours à Sainct-Sauvigny, il s'alla pofter à Brifembourg & à Coyeux (2).

Le comte d'Harcourt, quelques jours apres, receuft ce renfort, paffa à Sainct-Jean-d'Angely, & le Prince décampa (3) avec intention de conduire fon armée en Perigord, avant que celle du Roy y peut eftre, croyant bien qu'elle ne pouvoit prendre que cette route. Il paffa donc à Xainctes (4), & mift l'avantgarde de fa cavallerie

(1) Chef-Boutonne eft une petite ville au N.-E. de Saint-Jean-d'Angély, près des fources de la Boutonne; elle faifait partie de l'ancien Poitou & de l'intendance de Niort.

(2) Entre Saint-Jean-d'Angély & Saintes. Au lieu de Coyeux, on dit auj. Écoyeux. Cette marche eut lieu dans les premiers jours de janvier.

(3) Le 9 janviér 1652.

(4) Saintes, fur Charente; au cœur de l'ancienne Saintonge (aujourd'hui département de la Charente-Inférieure), eft comme le nœud des routes qui conduifent à Cognac, à l'E.; Saint-Jean-d'Angély, au N.; les deux Tonnay, au N.-O.; Marennes, à l'O.; Pons, au S., & Jonzac fur la Seugne, au S. de Pons & au N.-E. de Blaye. Royan

entre la riviere de Seugre & le Nay, (1) où Bougy (2) luy enleva le regiment de Duras. Baltazar, qui eſtoit demeuré à l'arrieregarde, entre Cognac & Xainctes, fiſt grand nombre de priſonniers avec le comte d'Allegre (3); le major Bock y fuſt tué; de là il vint joindre le Prince à Pons, qui l'envoya avec ſes quatre regimens à Jonzac, pour obſerver la marche du comte d'Harcourt, qui fiſt attaquer Barbeſieux; le Prince envoya toute ſon infanterie vers Royan & Tallemont (où eſtoit Vatteville (4))

& Talmont ſont au N. de cette dernière ville & ſituées, comme elle, ſur la rive droite de la Gironde, l'une en amont, l'autre en aval de la pointe de Graves, qui leur fait face. Quant à Barbezieux, elle eſt à l'E. de Jonzac, mais dans le département de la Charente Enfin, Libourne eſt dans la Gironde, ſur la Dordogne, à l'E. de Bordeaux.

(1) Il faut lire la Seugne & le Né, deux petits affluents de la Charente (rive gauche), à l'E. de Saintes, en tirant vers Cognac.

(2) Jean Révérend, marquis de Bougy, était, en 1644, lieutenant des gens d'armes de Gaſſion. En 1647, au ſiége de Sens, il eut la douleur de voir ce général tomber devant lui, mortellement bleſſé. Bougy était alors maréchal de bataille. Il s'attacha enſuite au cardinal Mazarin, & fut envoyé en Guyenne ſous le comte d'Harcourt, en 1652. Après la paix de Bordeaux, il alla ſervir en Catalogne dans l'armée du prince de Conti, avec le grade de lieutenant-général; il mourut en 1658 dans ſa quarante-unième année.

(3) Claude Yves, marquis — & non pas comte — d'Alègre, maréchal de camp, gouverneur d'Évreux, mort le 14 novembre 1664.

(4) Le baron de Vatteville, officier franc-comtois au ſervice du roi d'Eſpagne, qu'il repréſentait en Guyenne, était entré dans la Gironde

à la reſerve de ceux qu'il avoit laiſſez dans Pons, Xainctes & autres places; Vatteville devoit (comme il fiſt) mener cette infanterie à Libourne dans ſes vaiſſeaux, à cauſe du mauvais temps. Après cet ordre donné, il fiſt marcher ſa cavallerie & ſe rendit avec Marchin à Jonzac, d'où il partit à minuit avec Baltazar, faiſant l'arrieregarde, lequel il laiſſa dans les villages, & s'en alla à Bourg, où il donna les ordres neceſſaires avec une merveilleuſe preſence d'eſprit, digne d'un prince de ce ſang & de ce nom (1).

Le comte d'Harcourt n'oublia rien apres la priſe de Barbeſieux (2); il fiſt une marche incroyable, à

avec une flotte compoſée de huit vaiſſeaux de guerre, ſur l'appel du prince de Condé, qui l'établit d'abord à Talmont, petite place dépendante de la Saintonge, ſituée à l'entrée du fleuve, & principauté appartenant à la maison de La Trémoille; mais un peu plus tard, lorſque Condé ſe replia de la Charente ſur la Gironde (janvier 1652), il plaça Vatteville & ſes Eſpagnols à Bourg, poſte plus rapproché de Bordeaux, auquel il ſervit de rempart avancé, & d'où l'on pouvait contenir le marquis de Saint-Simon, qui commandait pour le Roi à Blaye, au nord de Bordeaux. Bourg tient le milieu du fleuve entre ces deux villes, vis-à-vis le Bec-d'Ambès.

(1) L'accord qui livrait la ville de Bourg au baron de Vatteville & aux Eſpagnols fut ſigné à Talmont, entre le baron & Lenet, le 13 janvier 1652. (*Mémoires de Lenet*, p. 536.) — Bourg-ſur-Gironde eſt ſitué à 13 kil. S.-E. de Blaye, vis-à-vis le Bec-d'Ambès.

(2) Cette ville ſe rendit le 15 janvier 1652.

deſſein de le ſurprendre, comme il fiſt; toutesfois le mauvais temps & le peu de conduite du chevallier d'Aubeterre (1) l'empeſcherent de le ruiner entierement. Le Prince, ayant pris ſon quartier à Sainct-Andreas (2) pour faire paſſer ſes trouppes à Guittre & à Libourne, Baltazar arriva avec l'arrieregarde, rencontra le Prince & Marchin qui venoient de recõnoiſtre le chemin, par où l'ẽnemy pouvoit venir, méme dit à Baltazar de demeurer à Sainct-Antoine (3) pour couvrir ſon quartier avec les quatre regimens, luy diſant qu'il avoit deſtaché un party de ſes gardes vers Montandré ſur le grand chemin de Barbeſieux, ce qui obligea ce colonnel de faire ſon logement pluſtoſt que d'envoyer des partis : & voyant que Sainct-Antoine n'eſtoit qu'un petit village, incapable de loger ſes quatre regimens, envoya le ſien à un quart de lieüe de là;

(1) Léon d'Eſparbez de Luſſan, dit le chevalier d'Aubeterre, gouverneur de Collioure, mort ſans alliance le 27 avril 1707, âgé de quatre-vingt-huit ans, étant le plus ancien lieutenant-général des armées du Roi. (Moréri.)

(2) Aujourd'hui Saint-André-de-Cubzac, chef-lieu de canton, ſur la Dordogne, au S.-E. de Bourg. Les cartes du dix-ſeptième ſiècle écrivent, comme ici, S. Andreas. — Guîtres eſt au S. de Barbezieux & à l'E. de Blaye; Libourne, au S. de Guîtres (Gironde).

(3) Saint-Antoine-d'Artigue-Longue, village à peu de diſtance au N. de Saint-Andreas. Montandré eſt plus haut, ſur la route de Jonzac.

mais il y demeura avec les trois regimens de Gaudiez, Montpoüillan & La Marcouſſe. Auſſi-toſt qu'il euſt mis pied à terre pour ſouper pendant que la garde s'aſſembleroit devant ſon logis, pour les y poſter puis après, & comme il eſtoit à table, un ayde-major luy vint dire que les genſd'armes venoiēt pour loger là, ce qui étoit impoſſible. Baltazat, sçachāt que les genſd'armes & la cavallerie legere avoient leurs quartiers vers Fronſac (1) & Guittres, luy dit qu'il ſe trompoit, que ce n'eſtoit pas là leur lieu, ſe doutant d'abord de la meſpriſe, dit au mareſchal des logis qui devoit eſtre de garde, de luy bailler ſon cheval, d'en prendre quelqu'autre, & d'aller voir promptement ce que c'eſtoit, où il deſcouvrit que c'eſtoit les mareſchaux des logis de l'armée du comte d'Harcourt & 400. chevaux, avec les chevaux legers du Roy. commandés par le chevallier d'Aubeterre, qui euſt ordre de ſon general de faire le logement à Sainćt-Andreas, ne croyant pas que le Prince y fuſt avec ſes trouppes. Ce chevallier, ſans en donner advis au comte d'Harcourt, creut enlever le quartier de Baltazar, ſans attendre les autres brigades, en quoy

(1) Chef-lieu de canton, a peu de diſtance au N.-E. de Libourne.

il fuſt tres-imprudent; car les ennemis ne ſçavoient rien de leur marche, & s'il euſt attendu, tout le quartier avec Baltazar eſtoit enlevé, comme auſſi le Prince, qui eſtoit au liċt, & qui n'avoit pas ſeulement ſa compagnie des gardes aupres de luy. Ce chevalier donna dans le quartier, où il courut grand riſque d'eſtre pris priſonnier, de meſme que La Vallée (1), un de ſes cappitaines, & pluſieurs autres officiers; par bonheur il ſe ſauva par un jardin; ce fuſt alors que Baltazar fiſt voir ce que peut la vraye generoſité; il n'euſt autre loiſir que de monter le cheval de ſon mareſchal des logis, & n'ayant encores ramaſſé que vingt cavalliers, il alla au devant de l'ennemy, qui le pouſſa neantmoins hors du quartier; apres cela, il groſſit ſa trouppe, revint dans le village où ayant trouvé les trouppes du Roy il les chargea ſi rudement, qu'il les contraignit d'abãdonner la place. Bougy arriva avec une autre brigade, qui obligea Baltazar à le ceder au nombre, pour un peu de temps; mais ſon régiment eſtant arrivé à meſure que les trouppes du comte

(1) « On le voit en 1642 volontaire à la bataille de Villefranche, & en 1644, gentilhomme du maréchal de La Mothe, il eſt chargé, le 15 juin, de porter à Barcelone deux cornettes priſes pendant le ſiége de Lérida par les Eſpagnols. » (C. Moreau.)

d'Harcourt s'amusoient au pillage, il regaigna son quartier, ayant desja adverti le Prince de ce qui se passoit, qui envoya Angerville (1), lequel, pendant que ce colonnel estoit aux mains avec ceux de son parti contraire, luy demandoit ce qu'il diroit au Prince, il luy repondit : Ce que tu vois. Bougy & le chevalier d'Aubeterre firent ferme derriere l'église; mais ils furent rellancez avec honte & obligez de regaigner le chemin par où le comte d'Harcourt venoit. Le Prince arriva là-dessus avec Marchin, admira l'action de Baltazar, qui repoussa avec si peu de monde, des ennemis qui estoient si puissans, & qui par ce moyen le garantit de leurs mains; le Prince desiroit d'attaquer les trouppes du Roy avant qu'elles fussent toutes arrivées; mais il n'avoit personne avec luy que Baltazar & ses gens; ce dernier, voyant que c'estoit en vain d'esperer que le Prince peut avoir ses gensd'armes,

(1) « Claude Létendart, seigneur d'Angerville-la-Martel. Il était enseigne des gardes du prince de Conti. Après la paix, il suivit son maître en Catalogne & servit avec distinction au siége du cap de Quiers & à celui de Castillon, où il fut blessé en 1655. La faveur du Prince fit ériger la terre d'Angerville en baronnie au mois d'avril de la même année. On a de ce spirituel gentilhomme une mazarinade intitulée : *Harangue burlesque faite à Mademoiselle au nom des bateliers d'Orléans, contenant le narré de son entrée dans la ville.* Orléans, Gilles Hottot, 1652, in-4°. » (C. Moreau.)

gardes & cavallerie legere, fist charger son bagage, & les envoya à Bourg, pendant qu'il faisoit teste à l'ennemy. Apres minuict le comte d'Harcourt arriva & fist marcher en bataille entre Sainct-Antoine & Sainct-Andreas, le Prince attendant tousjours sa cavallerie pour les mener à la charge jusques à ce que le comte d'Harcourt fust dans Sainct-Andreas. Lors le Prince envoya de Rumigny, volontaire, au marquis de Garcée, qui estoit avec sa cavallerie, de marcher promptement vers Libourne & de passer là l'Isle (1), & luy se retiroit à Bourg en fort bon ordre, laissant Baltazar faire l'arriere-garde, qui perdit quelques 160. cavaliers en ce rencontre, sans toutesfois, qu'aucun de ses officiers y fust pris ny tué; Gaudiers y fust blessé, dont il mourut quelques jours apres (2).

(1) Au lieu de ces mots, les éditions de 1694, 1759 & 1858 portent : *passer à l'Isle*, & M. Moreau fait une note visant le village de Lisle, situé au N.-E. de Périgueux, sur la Dronne (& non la Drôme). Il a donc cru que le prince de Condé, opérant contre le comte d'Harcourt aux abords de Saint-André & de Bourg-sur-Gironde, & appelant à lui la cavalerie du marquis de Garcée, lui ordonnait d'aller passer, pour se rendre à Libourne, par un point éloigné de trente lieues. Un coup d'œil sur la carte lui aurait évité cette méprise, en lui apprenant qu'il ne pouvait être question ici que de la rivière d'Isle, qui se jette dans la Dordogne, précisément à Libourne.

(2) Le marquis d'Aubais fait observer avec raison que le peu de

En fuitte de cela le Prince fift paffer la cavalerie de Baltazar à Bourg, & envoya Marchin à Libourne

foin apporté par l'hiftorien de la *Guerre de Guyenne* à précifer les dates des faits qu'il raconte, & le filence que gardent généralement les autres fur ces faits eux-mêmes, obligent de recourir, pour le détail, à la *Gazette de France*, qui, dit-il, rapporte prefque tous les événements de cette guerre, qu'on laiffe là dans l'oubli. Le récit qu'elle donne du combat de Saint-Antoine-d'Artigue-Longue, qui eut lieu le 16 janvier 1652, différant notablement de celui qu'on vient de lire, nous croyons utile de le rapporter en fubftance : « Pendant que Bellefonds continuoit le fiége de Barbezieux, le comte d'Harcourt, qui étoit parti dès le 13, fit marcher toutes fes troupes du 15 au 16, & les ayant fait reparoître à Monguyon, il décampa ce jour-là, 16, dès le matin, pour loger à Saint-André sur la Dordogne, qui étoit le feul paffage qu'euffent ceux du parti contraire pour aller à Libourne; mais le chevalier d'Aubeterre étant parti avec quelques volontaires, le régiment de Mercœur & les maréchaux des logis, à peine fut-il arrivé à une lieue près des logemens, qu'il apprit que ceux du parti contraire entroient dans les quartiers deftinés pour l'armée du Roi; de quoi il envoya auffitôt avertir le comte d'Harcourt, qui fit donner fi à propos dans le village de Saint-Antoine, où étoient les régimens de Baltazar, de Marcouffe, de Gaudiez & de Montpouillan, & un autre, qu'ils furent défaits par le fieur de Bougy & le chevalier d'Aubeterre, qui avoient reçu l'ordre de cette attaque, foutenus du refte de la cavalerie royale; le colonel Gaudiez ayant reçu en cette occafion deux coups de feu qui le mirent en danger de la vie. » (*Gazette* du 27 janvier 1652.)

Le prince de Tarente confirme, dans fes *Mémoires*, la verfion de la *Gazette*. « M. le Prince, dit-il, comptoit fe retirer fans aucun péril, parce qu'il s'imaginoit que le comte d'Harcourt étoit encore occupé au fiége de Barbefieux, que le marquis de Levy defendoit; mais il eourut rifque d'être entierement défait : car, ayant logé fa cavalerie fort au large, à quatre lieues de Libourne, le chevalier d'Aubeterre

pour y loger ceux qui eſtoient conduits par Garcée, qui le meſme jour donna advis au Prince que les pertes eſtoient très petites. Si toſt qu'il eut receu cette nouvelle, il partit de Bourg, & ſe rendit auſſi à Libourne; de là il alla à Montpont (1) & à Périgueux le long de l'Iſle, qui n'eſtoit pas gayable, logeant toutes ſes troupes entre Bergerac & Périgueux, dans laquelle dernière place il laiſſa pour gouverneur le marquis de Chanlot & en oſta le marquis de Bourdeilles (2). Baltazar, après le retour

tomba ſur le quartier de Balthazar, qui étoit le plus reculé; & ſi le comte d'Harcourt, qui avoit pris Barbeſieux, en paſſant, eût fait soutenir ſeulement par trois cens chevaux le chevalier d'Aubeterre, il auroit été en état de tailler en pièces toute la cavalerie de M. le Prince : mais il échappa heureuſement d'un ſi grand danger, & malgré la déroute de Balthazar, M. le Prince ne laiſſa pas d'arriver à Bordeaux avec peu de perte. » (*Mémoires de Henri-Charles de La Trémoille, prince de Tarente*. A Liége, chez Baſſompierre, 1767, p. 82.)

(1) Petite ville au N.-E. de Libourne, ſur la route de Périgueux; plus au N.-E., Bergerac eſt au S. de Montpont (Dordogne).

(2) Lenet raconte qu'après l'affaire de Saint-Andreas le Prince ſe rendit de ſa perſonne à Bourg, puis à Libourne, où tous les ſerviteurs de Bordeaux vinrent auprès de lui. Il fit tracer les fortifications de la ville. « C'eſt de là, ajoute-t-il, qu'il entra en négociation & qu'il traita avec le vieux maréchal de La Force. Il ſe dirigea enſuite ſur Bergerac, en paſſant par Périgueux, qu'il aſſura à ſon ſervice contre les irrégularités d'eſprit de Bourdeilles. Bergerac fut auſſitôt fortifié par les ſoins & aux dépens du Prince par le maréchal de La Force, qui s'y étoit rendu avec ſon fils, le marquis de Caſtelnau, qui commandoit dans la place. » (*Mémoires de Lenet*, édit. Michaud, p. 536.) Lenet rapporte

du Prince, partit de Benavent (1) avec 200. chevaux, à deſſein d'attaquer Sauvebeuf dans ſon quartier près de Perigueux & de le ſurprendre; où eſtant arrivé, il fiſt paſſer ſa cavallerie pendant qu'il diſnoit avec le marquis de Chanlot; comme ils eſtoient à table, on leur vint dire que les troupes

enſuite des lettres à lui adreſſées de Bergerac par le Prince, ſous les dates des 5, 7 & 10 février 1652. Le prince de Tarente en reçut une de ſon côté, ſous cette dernière date. (Voir ses *Mémoires*.)

François-Sicaire, marquis de Bourdeilles & d'Archiac, sénéchal & gouverneur de Périgord, deſcendait d'une des plus illuſtres maiſons de ce pays. Il était frère de Claude de Bourdeilles, comte de Montréſor, l'auteur des *Mémoires*, & petit-neveu de Pierre de Bourdeilles, le fameux Brantôme, mort en 1614. Le marquis de Bourdeilles jouait au plus fin, comme le comte du Doignon. En 1650, il avait été nommé lieutenant général pour ſervir ſous le maréchal de La Meilleraye, envoyé contre Bordeaux; il était déſigné pour le même emploi dans l'armée du comte d'Harcourt; mais il négociait avec Condé, qui ſe décida à mettre un terme à ſes indéciſions, en le renvoyant dans ſes terres. Il mourut au mois de mai 1672. — Le marquis de Chanlot ſe montra plus dévoué au parti des princes. Il ſiégeait, en 1651, parmi les ſecrétaires de l'aſſemblée de la Nobleſſe, tenue dans le couvent des Cordeliers, à Paris, du 6 février au 25 mars. Ce fut ſur les ſollicitations de Buſſy-Rabutin, qui le nomme *Pied de Fer, ſieur de Chanloſt,* qu'il embraſſa la cauſe de Condé, en 1650; « enſuite il s'engagea ſi avant dans ce parti qu'il lui en coûta la vie. » (*Mémoires de Buſſy-Rabutin*, édit. Lud. Lalanne, 1857, t. I, p. 204.) Nous verrons que Chanlot fut tué dans Périgueux, par les bourgeois, après la paix de Bordeaux. Loret le nomme *Canlo*.

(1) Il n'y a pas de localité de ce nom dans la Gironde ni dans la Dordogne. Il faudrait peut-être lire Bourg.

de Sauvebeuf (1) marchoient, & que les coureurs eſtoient tout contre la ville, car ils ne craignoient point du tout la garniſon, laquelle juſques alors n'avoit pas ozé ſortir ſur eux : Baltazar chargea ces coureurs, & l'infanterie d'abord laſcha le pied; ils furent tous pris priſonniers avec leur bagage. Liſac, commandant du regiment de Sauvebeuf, qui fuſt auſſi en marche pour changer de quartier avec 200. cheuaux, n'en fuſt pas quitte à meilleur marché que les autres; il fuſt fait priſonnier avec la pluſpart de ſes officiers & cavalliers. Baltazar amena tous ſes priſonniers à Perigueux, d'où il partit à minuit avec 400. hommes de pied de la garniſon, pour enlever Sauvebeuf, lequel s'eſtoit retiré le ſoir meſmes vers Bourdeilles (2), auſſi-toſt qu'il appriſt la desfaite des ſiens. Si cette nouvelle fuſt agreable au prince de Condé, elle ne le fuſt pas moins aux habitans de Perigueux, qui furent par ce moyen delivrés d'un ennemi qui avoit juré leur ruine (3).

(1) Charles-Antoine de Ferrières, marquis de Sauvebœuf, d'après M. Moreau, qui le donne comme un officier au ſervice des princes, tandis qu'il reſſort aſſez clairement de ce paſſage, qu'il avait un commandement dans l'armée du comte d'Harcourt.

(2) Gros bourg ſur la Dronne, avec un vieux château, à 25 kil. au N.-O. de Périgueux.

(3) Cette affaire a dû ſe paſſer vers le 12 février 1652.

Au mefme temps le comte d'Harcourt deftacha fon infanterie, à la referve de fon régiment, & quelque cavallerie, fous la conduitte du Pleffis-Belliere & Folleville (1), pour aller affieger Xainctes; ils trouverent le prince de Tarente (2) avec trois ou quatre cens chevaux près de Pons, qu'ils desfirent (3), & les pourfuivirent jufques audit Xainctes,

(1) Jacques de Rougé, marquis de Pleffis-Bellière, était en 1647 premier capitaine au régiment de Brézé & gouverneur d'Armentières, qu'il fut forcé de rendre aux Efpagnols après trois femaines de la plus vigoureufe défenfe. L'année fuivante, il fe diftingua à la bataille de Lens, & fuivit, en 1651, le comte d'Harcourt en Guyenne. Il affifta à la levée du fiége de Cognac & à la prife de La Rochelle. Après la prife de Taillebourg, en mars 1652, il conduifit ses troupes au Roi & prit part au combat de Bleneau (7 avril 1652). Après la Fronde, il paffa en Catalogne (1653), puis reçut, en 1654, le commandement de l'armée envoyée fur les côtes de Naples; il y fut tué près de Caftellamare. — Le chevalier de Folleville était maréchal de camp & commandait, en 1652, les troupes du prince de Condé au camp de Marle. Comme il était attaché à la caufe royale, Condé le remplaça par le comte de Tavannes, le 9 juillet, & Folleville fut employé avantageufement contre les princes en Guyenne.

(2) Henri-Charles de La Trémoille, prince de Tarente, né en 1620, mort en 1672. On a de lui des *Mémoires* qu'a publiés le Père Griffet en 1767. (Liége, chez Baffompierre, 1 vol. in-12.) « Mémoires trop peu connus & trop peu appréciés, dit M. Coufin. » (*Madame de Longueville pendant la Fronde,* p. 94, note.)

(3) « Je fus averti que les ennemis marchoient pour faire le fiége de Xaintes. Je voulus leur couper le chemin, & il y eut un combat dans lequel j'effuyai plufieurs coups de carabine par une troupe qui m'avoit enveloppé. La vigueur de mon cheval me fauva. Plufieurs de

devant laquelle place ils mirent le ſiege. Chambon, qui en eſtoit gouverneur, la rendit au bout de cinq ou ſix jours, ne faiſant pas grande reſiſtance, quoy qu'il euſt une forte garniſon : Neantmoins la capitulation qu'on luy avoit faite ne luy fuſt pas tenuë, car on luy priſt tous ſes ſoldats; il fuſt tres mal receu du Prince, qui jugea bien que ſon action eſtoit ſans excuſe, de quelque pretexte qu'il la voulut couvrir. Ce Chambon avoit auparavant changé ſa religion & quitté en meſme temps le ſervice de Dieu & du Roy (1).

mes régiments avoient lâché pied, & je fus obligé de me retirer avec quelque perte, qui ne fut pas à beaucoup près auſſi grande que la Cour affecta de le publier. » (*Mémoires de La Trémoille*, p. 93.) Cette affaire dut avoir lieu le 4 ou le 5 mars 1652.

(1) Le ſiége de Saintes commença le 6 mars & la ville ſe rendit le 11. *L'Evangéliſte de la Guyenne*, que nous avons déjà cité, parle de la défenſe de Saintes abſolument comme Balthazar. « Le ſieur de Chambon eſt celui-là même qui vient de remettre Saintes entre les mains du marquis de Montauſier (*a*). Quoiqu'il fût que Miradoux, qui n'eſt qu'une bourgade dénuée de toutes commodités, ſans eau & preſque ſans murailles, avoit tenu dix-ſept jours contre les attaques de M. le Prince, ce vertueux exemple n'a fait aucune impreſſion ſur cet eſprit accoutumé au pillage & à la trahiſon. L'honneur que lui avoit fait M. le Prince de lui confier la garde de la ville capitale d'une province n'a nullement flatté la baſſeſſe de ſon cœur. Il croit avoir bien mérité de Son Alteſſe quand il a tenu trois jours par grimace,

(*a*) Les historiens du temps ne mentionnent que du Plessis-Bellière et Montausier, à l'occasion de la prise de Saintes ; ils ne parlent pas de Folleville.

Apres la reddition de Xainctes, Taillebourg se rendit aussi (1); le Prince, estant à Bergerac (2), sçeut

& qu'après avoir fait abattre les faubourgs des Dames & de Saint-Eutrope, deux des plus beaux qui fussent dans le royaume, il a capitulé lâchement, nonobstant la résistance des sieurs Duplessis & de Chambelay, l'un commandant l'artillerie & l'autre le régiment d'Enghien. » Après la capitulation, Chambon se retira à Bordeaux. L'opinion s'était prononcée contre lui; il y fut mal reçu. « Les Ormistes, dit la *Gazette,* sous la date de Bordeaux, le 24 avril 1652, arrêtèrent, ces jours passés, le sieur de Chambon, maréchal de camp, qui avoit commandé dans Saintes pour le prince de Condé; & avec quelques gens attroupés qui le tirèrent d'un carosse dans lequel ils l'avoient conduit à l'entrée de la rue de Saint-Jammes, après l'avoir blessé d'un coup d'épée & de quelques autres d'un marteau, le menèrent à une potence dressée sur les fossés de l'Hôtel de Ville, où ils lui mirent la corde au cou en resolution de le pendre, comme ils l'eussent fait si dans le temps qui lui avoit été donné pour se confesser, il ne fût venu ordre du prince de Conty de le conduire à l'Hôtel de Ville, où il est très malade de ses blessures. »

Le prince de Tarente dit de son côté : « Quoique la garnison fût de mille quatre cens hommes, ils capitulèrent le quatrième jour, sans attendre qu'il y eût brêche, les ennemis n'ayant encore poussé leurs travaux qu'à cent pas de la muraille. Chambon, qui commandoit dans la ville, voulut excuser cette lâcheté, sur ce qu'il avoit appris que M. le Prince n'étoit pas en état de le secourir, & qu'il avoit cru lui rendre un grand service de lui conserver ses troupes, & particulièrement son infanterie. Ses excuses furent si mal reçues, que lorsqu'il parut à Bordeaux, le peuple vouloit le mettre en pièces. » (*Mémoires* cités, p. 94.)

(1) Taillebourg capitula le 23 mars. « Je ne jugeai pas à propos, dit le prince de Tarente, de m'enfermer dans le château, & je pris la résolution d'aller droit à Paris. »

(2) Condé s'était rendu à Bergerac vers le 1er février 1652; il y

que Biron [1] avoit fait quelque levée; il envoya Marchin avec ſes gens-d'armes & ſes gardes pour deſtruire ce parti, & s'eſtãt avancé du coſté de Villereal, Birõ ſortit de ſon chaſteau avec quelque cavalerie, ayant laiſſé ſon infanterie à un pont pour favoriſer ſa retraite; il rencontra à la pointe du jour Marchin, qui s'eſtoit logé dans un petit village avec les gardes, & les gens-d'armes eſtoient dans un autre, ne s'attendant pas d'eſtre ſurpris. Bauvais, ſon capitaine des gardes, ſe ſacrifia pour ſauver ſon maiſtre, & luy donna moyen de monter à cheval & de ſe retirer, car il fuſt fort bleſſé

paſſa une quinzaine de jours. Le maréchal de La Force y arriva en même temps que lui, avec ſon fils le marquis de Caſtelnau, qui commandait dans la place; le duc de La Rochefoucault, qui nous fournit ces indications dans ſes *Mémoires* (édit. Michaud, p. 466), s'y rendit auſſi avec le prince de Conti, qu'il amenait de la haute Guyenne. D'après le récit de Baltazar, Condé ſe trouvait à Bergerac le jour de la défaite de Biron, c'eſt-à-dire le 4 février. Son principal ſoin était de réparer promptement les places de Guyenne; mais il s'attachait particulièrement à mettre Bergerac en état de ſe défendre. *(Id., ibid.)*

(1) François de Gontaud, marquis de Biron, meſtre de camp du régiment de Périgord & lieutenant général, mort le 22 mars 1700. Il était neveu du maréchal de Biron, décapité en 1602. La maiſon de Gontaut, antique famille de l'Agenais, poſſédait en Périgord la ſeigneurie de Biron, dont le remarquable château, fondé au onzième ſiècle & formé de conſtructions d'époques très diverſes, ſubſiſte encore près du village de ce nom, à 50 kil. S.-E. de Bergerac & à 15 kil. à l'E. de Villeréal, gros bourg au N. d'Agen, dans le département de Lot-et-Garonne.

& euſt la cuiſſe rompuë, qu'il luy fallut coupper pour tout remède; Bernardon fut faict priſonnier. Neantmoins Biron ſe retira avec quelque deſordre, car 50. gens-d'armes du Prince, croyant que leur general eſtoit ou mort ou priſonnier, ſuivirent Biron qu'ils trouvèrent au deçà du pont; ſon infanterie le voyant venir en deſordre, quitta le pont, dont la pluſpart furent tués. Biron receuſt quelque coup d'eſpée, & apres avoir eſté deſpouillé, fuſt laiſſé comme mort ſur la place; mais apres que les ennemis s'en furent retournez, il euſt moyen de ſe retirer en cet eſtat, aupres de ſa femme qui le croyoit mort, en effect, d'autant que quelques fuyards luy avoient donné cette mauvaiſe nouvelle (1).

(1) Un pamphlet, intitulé *Défaite des troupes du Sr de Biron par celles de Monſieur le Prince, ſous la conduite du comte de Marchin* (Paris, Nic. Vivenay, 1652, in-4), place cette affaire ſous la date du 4 février, c'eſt-à-dire pendant le ſéjour du prince de Condé à Bergerac, comme on le dit ici. Le récit du pamphlet confirme celui de notre hiſtorien : « M. de Biron ayant eſté piqué de ce que M. le Prince avoit envoyé M. de Marchin avec ſon régiment pour ravager ſes terres, il auroit fait effort de ſurprendre les troupes dudit Sr de Marchin avec la levée de trois ou quatre cens fantaſſins que ledit Sr de Biron avoit pratiquée dans ſes mêmes terres, & le régiment de cavalerie qu'il avoit fait longtemps auparavant, compoſé de 400 maiſtres..... Les uns diſent que M. de Biron y a eſté tué; les autres qu'il eſt bleſſé de trois coups de piſtolet; & qu'il eſt reſté parmi les morts, où il fut dépouillé, ayant fait le mort, ſans eſtre recogneu. Après cet orage, il ſe ſauva chez quelqu'un de ſes amis. »

Peu de jours apres (1), le prince de Condé se rendit à Libourne, où estoit la Princesse, sa femme, qui neuf mois apres, à Bourdeaux, s'accoucha d'un fils. Il fust baptisé dans S. André; le chevalier de Thodias, premier jurat de la ville, fust son parrain, & la duchesse de Longueville, sa marraine; il s'appeloit Louis de Bourdeaux, duc de Bourbon. La joye de cette naissance fust bien tost rabattuë, puis que quelques mois apres, la mort ravit cet illustre enfant, & ne laissa à la terre que ses fragilles depoüilles (2).

(1) Le 16 février.

(2) Claire-Clémence de Maillé-Brézé, nièce de Richelieu, que le grand Condé, alors duc d'Enghien, avait épousée malgré lui en 1641, avait eu, en 1643, un premier fils, Henri-Jules de Bourbon, qui devint prince de Condé après son père & mourut en 1709. L'entrevue de Libourne, qui lui en donna un second, eut lieu le 16 févr. 1652. La Rochefoucauld dit qu'elle ne dura qu'un jour; mais deux lettres du prince, rapportées dans les *Mémoires de La Trémoille,* & datées, l'une du 16, l'autre du 18 février 1652, *à Liborne,* prouvent qu'il y passa trois jours au moins. Or, son second fils naquit le 20 septembre suivant (Bazin, *Histoire de France sous Louis XIII & Mazarin,* 2e édit., Paris, Chamerot, 1846, in-12, t. IV, p. 297); la Princesse serait donc accouchée à huit mois & non à neuf. C'est ce qui ressort encore d'une lettre adressée par Condé à Lenet, le 23 septembre 1652, avant qu'il eût appris la délivrance de sa femme : « Je vous diray que j'estois en peine de votre santé...; celle de ma femme me fâche, & sa rechute dans *son huictiesme* me fait apréander pour elle. » (*Mém. de Lenet,* édit. Michaud, p. 574.) Parlant de la seconde réunion de Libourne, Lenet dit qu'*une nouvelle grossesse de la Princesse fut déclarée*

Le prince de Conty, qui efgale fa vertu à fa naiffance, eftoit avec peu de troupes du cofté

dans ce temps-là. (*Mémoires*, p. 538.) Loret l'annonça aux lecteurs de la *Muze hiftorique* dans fa lettre du 14 avril 1652 :

Madame la Princesse est grosse :
A la fin du terme on verra
Quel beau fruit elle enfantera,
Et si ce fruit aura la mine
D'un héros ou d'une héroïne.

Il apprit & annonça la naiffance du *héros* le 5 octobre fuivant :

De Bordeaux quelqu'un m'a mandé
Que l'épouse du grand Condé,
Après quelque douleur amère,
Pour la seconde fois est mère ;
Et ce qu'on y trouve de bon,
C'est encor d'un petit Bourbon.
Cette princesse, avant ses couches,
Avoit reçeu de rudes touches
D'une assez longue infirmité
Qui troubloit sa chère santé ;
Maintenant sa convalescence
Cause de la réjouissance.

L'enfant ne fut baptifé que le 8 février 1653 (*Mémoires de Cofnac*, t. I, p. 17, note) avec tout l'appareil indiqué par Baltazar. Il mourut le 11 avril fuivant :

Le petit Monsieur de Bourbon,
Qui n'étoit encor qu'au teton,
Est défunt, et sa triste mère,
Si sa langueur ne se modère,
Est si près, dit-on, du trépas,
Qu'elle n'en réchappera pas.
(Loret, *Muze historique*, lettre du 3 may 1653.)

Le dévouement que la princeffe de Condé avait montré pour fon mari depuis fon arreftation, lui avait complètement ramené ce cœur réfractaire. On en trouve la preuve dans les fragments de lettres cités par Lenet, notamment dans celle du 29 août 1652, où le Prince témoigne la plus vive follicitude pour la fanté de fa femme & fon heureufe délivrance. (*Mémoires de Lenet*, p. 567.)

d'Agen [1], prift Caude-Cofte & d'autres lieux, tandis que Sainct-Luc fe fortifioit; apres fe retira

(1) Lorfque le prince de Condé fe décida à abandonner la ligne de la Charente, pour fe rabattre fur la Gironde, vers la fin de décembre 1651, il envoya le marquis de Chouppes remplacer dans la haute Guyenne le duc de Bellegarde, qui venait d'être battu par le marquis de Saint-Luc devant Caudecofte qu'il affiégeait. Le prince de Conti, chargé de veiller particulièrement fur cette partie de la province, réfidait à Agen. Chouppes alla le vifiter dans cette ville, puis fe porta contre Saint-Luc, qui bloquait Lauzerte (dans le Quercy, à l'E. d'Agen); il le força de décamper & alla affiéger Caudecofte, au S.-E. d'Agen, dont il s'empara. De là il étendait fes quartiers jufqu'au Gers, au nord d'Aftaffort, lorfqu'il apprit que Saint-Luc marchait à lui. Il appela à fon aide le prince de Conti, qui fe rendit à Aftaffort; mais, au bout de trois jours, Saint-Luc, renonçant à attaquer, fe retira fur Miradoux, au S.-E. d'Aftaffort. On envoya auffitôt Guyonnet au prince de Condé, pour lui demander des fecours. Le prince vint lui-même conférer avec Chouppes, puis fe rendit à Clairac, au N.-O. d'Agen, pour y prendre fes difpofitions. Il devait fe trouver devant Miradoux à la même heure que le prince de Conti. Saint-Luc, furpris, tint bon cependant dans fes lignes. On envoya prendre du canon à Agen, & le fecond jour l'attaque eut lieu. Le cheval de M. le Prince fut tué fous lui; l'ennemi fut mis en déroute, & Saint-Luc fe retira dans Lectoure (au S.-O. fur le Gers). Le combat de Miradoux eut lieu le 22 février. Mais une partie de l'armée royalifte s'était jetée dans cette place; il fallut l'affiéger, & on envoya l'ordre à Marchin, qui était à Bergerac, d'arrêter le comte d'Harcourt derrière la Dordogne. Celui-ci alla paffer la rivière vers fa fource, tandis que Marchin, au lieu de fuivre fes inftructions, fe tranfportait à Agen avec Baltazar & fa cavalerie légère. Chouppes, à qui nous empruntons le réfumé de tous ces faits, auxquels il prit une part des plus honorables, fe dirigea auffitôt vers Auvillars, fur la Garonne, pour arrêter le comte d'Harcourt, qui, defcendu par Cahors & Montauban, franchit

au deça de Stahort (1) & se couvrit de la riviere; il fist sçavoir au prince de Condé, son frère, qu'il avoit besoin de nouvelles forces pour l'attaquer; ce genereux Prince y alla luy mesme avec ses gensdarmes & ses gardes; S. Luc, qui ne s'y attendoit pas, fust desfait, il se sauva avec une partie de sa cavallerie à Leytoure, & le regiment de Champagne, dans Miradoux (2); le Prince le poussa jusques dans la porte, où il eust son cheval tué;

le fleuve à l'O. de cette ville, & le remontait par la rive gauche. Mais le prince de Condé, ne se sentant pas assez fort, par la faute de Marchin, qui n'avait amené que sa cavalerie, battit en retraite sur Astaffort, pour y attendre ses troupes. Il donna l'ordre à Chouppes de l'y suivre, & ainsi fut levé le siége de Miradoux, le 27 février 1652. Ce détail nous a paru utile pour éclaircir le récit un peu confus de Baltazar. — Caudecoste, bourg au S.-E. d'Agen, fut pris le 2 février 1652.

(1) Aujourd'hui Astaffort, gros bourg sur le Gers, au S. d'Agen (Lot-et-Garonne), sur la route de Lectoure (Gers). Miradoux est au S.-E.

(2) Cette affaire eut lieu le 25 février. « Miradoux, gros bourg à 18 kil. N.-E. de Lectoure (Gers), est situé, dit une relation du temps (*a*), sur une montagne roide & presque inaccessible de tous les côtés, excepté de celui de Flammarin (village qui se trouve un peu au N.-E. de Miradoux), où la hauteur continuant rend l'accès égal, d'où pourtant l'abord est défendu par une vigne entourée de fossés & de haies, & n'ayant qu'un chemin fangeux par lequel il faut défiler pour aller à l'attaque. »

(*a*) *Relation de la défaite du marquis de Saint-Luc....* Jouxte la copie à Bordeaux. Paris, Jean Brunet, 1652, in-4°.

il advertit Marchin & Baltazar de cette desfaite, & leur envoya d'obſerver les troupes du comte d'Harcourt; il creuſt qu'avec le canon qu'il fiſt venir d'Agen il pourroit forcer le debris des troupes de S. Luc, qui eſtoient dans Miradoux; mais la ſaiſon qui eſtoit tres-faſcheuſe, & l'affaibliſſement de ſes gens, qui ſe faiſoit tous les jours remarquer, ſervoient d'obſtacle à ſon deſſein. Neantmoins il s'y opiniaſtra, ne les voulant pas prendre à compoſition (1). Le comte d'Harcourt, ayant appris cette nouvelle, ſe mit en chemin avec 400. chevaux, en paſſant au deſſus de Perigueux. Baltazar en desfit 150. de ſon arrieregarde; il priſt ſa marche vers Dome (2); ce colonel paſſa à Bergerac & alla joindre Marchin du coſté de Montpaſier (3), où il eſtoit, avec la cavallerie legere du Prince, pour

(1) Cette phraſe a été ſupprimée dans l'édition du marquis d'Aubaïs. — Condé fit de vaines tentatives pour gagner ou intimider les deux régiments de Champagne & de Lorraine, qui s'étaient enfermés dans Miradoux. On dit que Lamothe-Vedel, lieutenant-colonel de Champagne, ſommé de ſe rendre, ne fit que cette réponſe : « Je ſuis du régiment de Champagne. »

(2) Aujourd'hui Domme, gros bourg ſur un rocher, à 25 kil. au sud de Sarlat (Dordogne).

(3) Montpaſier, — que les éditeurs de 1694, 1759 & 1858 écrivent Montpenſier, — ſe trouve au S.-O. de Sarlat & au S.-E. de Bergerac (Dordogne).

obliger Biron à rendre ſon chaſteau, comme il l'avoit promis; mais ſçachant que le comte d'Harcourt eſtoit à Dome, il y alla, & Marchin ſe retira vers Lauſun (1). Baltazar, avec 200. chevaux choiſis, vint du coſté de Dome pour empeſcher le paſſage, s'il pouvoit, aux troupes du Roy; mais deſja plus de la moitié avoit paſſé, & ſe venoit camper près d'un ruiſſeau (2), où il y euſt grande eſcarmouche, quoy que ce colonnel n'euſt que 40. chevaux, ayant laiſſé les autres au delà du ruiſſeau; il ſe retira en un moulin, où Bellefondz (3) euſt la cuiſſe percée; Sauvebeuf, Bougy, & le chevalier de Crequy (4) y eſtoient auſſi; ils eurent beaucoup d'officiers bleſſez, neantmoins ils ne peurent jamais avec le grand nombre des leurs, luy faire quitter ſon poſte; enfin ils eurent quelque propos enſemble, où Baltazar leur annonça la desfaicte de S. Luc.

Le lendemain le comte d'Harcourt continua ſa

(1) Directement au S. de Bergerac & tout au N. du département de Lot-et-Garonne.

(2) Ce ruiſſeau eſt le Céou, qui ſe jette dans la Dordogne un peu à l'O. de Domme.

(3) Bernardin Gigault, marquis des Bellefonds, depuis maréchal de France.

(4) Le jeune chevalier de Créquy, encore à ſes débuts, était appelé à devenir un des premiers hommes de guerre de la fin du dix-ſeptième ſiècle. Maréchal de France le 8 juillet 1668, il mourut le 4 fév. 1687.

marche vers Cahors; Marchin paſſa avec ſes troupes à Ville-neuve d'Agenois (1) & la Garonne au deſſus d'Agen; Baltazar paſſa là meſme, & alla avec les ſiens à Caudecoſte. Ces deux chefs ſe rendirent aupres du Prince devant Miradoux pour y recevoir ſes commandemens; Marchin demeura aupres de luy; l'autre euſt ordre d'obſerver touſjours les troupes du Roy, qui commancerent à paſſer à Auvillar (2), à la faveur du chaſteau, où il y avoit garniſon de S. Luc; il donna cette nouvelle au Prince, qui luy envoya derechef de le venir trouver avec Marchin, qui eſtoit allé viſiter les quartiers de la cavallerie, pour conferer enſemble. Ce colonnel luy repreſenta que les troupes du comte d'Harcourt ne pouvoient pas toutes paſſer en quatre jours (comme il eſtoit vray), & qu'il eſtoit d'advis de les aller charger à Auvillar, avec toutes ſes forces, à la reſerve de quelque peu de monde, pour tenir ceux de Miradoux touſjours enfermez, sinon de ſe poſter à Flammarin (3), entre Auvillar & Miradoux,

(1) Aujourd'hui Villeneuve-ſur-Lot, au S.-E. de Lauzun.

(2) Sur la Garonne, entre Caſtel-Sarraſin & Agen, mais dans le département du Tarn-et-Garonne. — L'édition de 1694 & les ſuivantes écrivent *Accueillar*. Trois lignes plus bas, elles remplacent *envoya* par *ordonna*.

(3) Aujourd'hui Flamarens, petit village à 4 kil. au N.-E. de Miradoux, ſur la route d'Auvillars.

où le comte d'Harcourt par force devoit passer en defillât, s'il vouloit donner secours aux siens, mais son sentiment ne fust pas suivi, ce qui cousta cher au Prince. Baltazar s'en retourna apres cette conferance, vers ses gens; ce jour là mesme le Prince luy envoya par Rumigny volontaire, de s'en venir avec ses quatre regimens, par ce que Marchin repugnoit à ce que ce colonnel avoit dict, & fust d'advis de lever le siege, & de se poster à Stahort; ce qui fust executé; le Prince mit toute sa cavallerie dans cinq ou six lieux à l'entour, Baltazar avec les siens à la Romieu (1), à une lieüe pres de Leytoure, où il fist faire bonne garde afin que le comte d'Harcourt ne peut passer la rivière, sans qu'il en fust adverti; quelques jours apres Marchin l'alla voir, & luy dit qu'il estoit trop avancé & le prioit de se retirer vers la Plume (2), & de loger où il voudroit, ce qui causa une grande perte, car le lendemain de son delogement, le comte d'Harcourt passa la riviere, sans que les six compagnies des gardes, qui estoient logées au Bergam (3), en eussent advis, ne

(1) Aujourd'hui Larroumieu, au N. O. de Lectoure, dans le Gers, & sur le chemin d'Astaffort à Condom.

(2) A 40 kil. au N. de Larroumieu, dans le Lot-et-Garonne, & sur la route d'Agen, qui est à 30 kil. plus haut.

(3) Voilà un nom qui a fort embarrassé M. Moreau : il l'a traduit

faiſant ny garde ny parti; Marchin, ſous pretexte de ſoulager les habitans de la Romieu, avoit fait deſloger Baltazar avec ſes troupes, s'en repentit trop tard; Sauvebeuf qui euſt l'avantgarde ce jour-là avec une brigade, alla inveſtir les gardes au Bergam; le Prince en euſt la nouvelle, & donna les ordres pour aſſembler tous ſes quartiers, mais il n'eſtoit plus temps; il alla avec quelques-uns vers le Bergam, envoya le chevalier de Roquelaure (1) devant luy, qui rencontra le comte d'Harcourt, lequel s'en alla droit à Stahort, où le Prince fiſt garder le pont & la ville, & ſe retira vers Agen, avec quelques regimens, la riviere entre luy & le comte d'Harcourt; le Prince trouva des batteaux, dans leſquels il fiſt paſſer la Garonne aux ſiens; le chevalier de Roquelaure fuſt fait priſonnier; le comte d'Harcourt pouſſa juſques au port d'Agen, où le Prince avoit mis ſon infanterie qui le fiſt retirer, d'autant qu'il ne pouvoit paſſer pour aller à eux. Il priſt prés de 400. chevaux & force bagage,

par *Preignan,* petit village ſitué au N. d'Auch, où il n'y avait pas un ſoldat. S'il eût ouvert une carte détaillée du département du Gers, il aurait trouvé tout au N., à 25 kil. au N.-E. de Larroumieu, *Bergam-Taillac.* C'eſt le Bergam de Baltazar. La Rochefoucauld écrit *le Pergan.*

(1) Antoine de Roquelaure, reçu chevalier de Malte en 1626.

& s'en retourna vers le Bergam, où les gardes ſe rendirent laſchement, quoy qu'elles euſſent peû ſortir la nuir & ſe retirer [1]. Baltazar eſtant entre la Plume & le Port Ste-Marie, ayāt apris céte nouvelle, fit paſſer la Garōne audit Port Ste-Marie à tous les gēſd'armes, & luy s'ē alla avec 300. chevaux juſques aupres d'Agen, entendant inceſſamment tirer de ce coſté-là, où eſtant arrivé, il trouva beaucoup de cavalerie du Cōte d'Harcourt, qui s'eſtoit eſcartée ça & là, ne croyāt pas qu'il y euſt encor des ennemis au deçà de la Garōne; il en priſt bō nōbre, avec leſquels il ſe retira vers le Port Ste-Marie, où il paſſa auſſi [2].

(1) C'étaient les gardes de tous les généraux. Ils ſe rendirent à diſcrétion, après que le Prince de Condé, preſſé par le comte d'Harcourt, ſe fut retiré vers Agen.

(2) Chouppes a raconté avec plus de clarté cette affaire du Bergam, qui eut lieu le 14 mars 1652, & en indiquant la part de reſponſabilité qui incombe à Baltazar & à Marchin : « Je reçus ordre, dit-il, étant à Stafford, de faire les quartiers de manière que le comte d'Harcourt ne pût paſſer la rivière (a) ſans qu'on s'en aperçut. M. le Prince avec M. de La Rochefoucauld, Marſin & la moitié de ſon infanterie furent placés à Stafford, & je pris mon logement à Clairac (b) avec le reſte de l'infanterie. M. de Baltazar demeura à Rommis (Larroumieu) avec la cavalerie légère. On lui recommanda de faire bonne garde &

(a) Le Gers. — Dans l'édition des *Mémoires du marquis de Chouppes*, publiée par M. C. Moreau en 1861 (Paris, Téchener, 1 vol. in-8), on imprime constamment le VERT pour le *Gers*, comme dans l'édition originale.

(b) Au nord de Port-Sainte-Marie, au delà de la Garonne.

Le prince de Condé, apres avoir rallié & raſſeuré ſes troupes, demeura quelques jours à Agen, & de

d'envoyer jour & nuit des partis dans tous les endroits par où l'ennemi pourroit paſſer. Laplume fut le quartier des gendarmes que commandoit Valencé, & je logeai dans le Pergan, autre petite ville dans la plaine, le corps des gardes que commandoit de Roche, capitaine des gardes de M. le Prince. Trois jours après, Marſin étant allé voir Baltazar, celui-ci repréſenta qu'il étoit mal logé & qu'il y avoit un quartier à une lieue de là où il ſeroit très-bien. Marſin ne conſidérant pas que l'on avoit fait ces arrangemens pour notre conſervation plutôt que pour ſe procurer du plaiſir & des commodités, délogea Baltazar ſans en avertir ni M. le Prince ni qui que ce ſoit. Ainſi le paſſage de la rivière ſe trouva ſi libre que M. le comte d'Harcourt, qui étoit venu prendre ſon quartier à Florence (a) & qui croyait que Son Alteſſe étoit délogée, paſſa la rivière & marcha droit ſur Stafford pour ſuivre le Prince ; mais en arrivant au Pergan, il fut fort ſurpris d'y trouver les gardes de M. le Prince, qui étoient au nombre de 800 chevaux. Cela l'obligea de s'y arrêter, n'ayant avec lui que vingt eſcadrons, le reſte de ſon armée venant après. Son Alteſſe, ſachant ce qui ſe paſſoit, vint avec tous les officiers généraux pour reconnaître l'ennemi. Le Prince, ſurpris de voir M. d'Harcourt, ſe tourna vers moi, & comme je témoignois mon étonnement : « Ne ſavez-vous pas, me dit-il, que Marſin a fait déloger Baltazar, parce que celui-ci ne ſe trouvoit pas bien dans ſon quartier. » — « J'ignorois tout cela, répondis-je, & ſi j'en euſſe été inſtruit, j'aurois averti Son Alteſſe de prendre ſes précautions pour mettre ſa perſonne en ſûreté. » M. le Prince, voyant que ce diſcours attaquoit la conduite de Marſin, dit que c'étoit une choſe faite, que cela ne regardoit que lui & qu'il n'y avoit plus d'autre parti à prendre que de ſe bien battre... » Mais on ne ſe battit pas. M. d'Harcourt ayant porté ſon armée entre Laplume & Aſtafford, la réunion des divers corps du Prince devenoit impoſſible : il ordonna de faire retraite ſur Agen la nuit même. L'affaire du

(a) Fleurance, petite ville sur le Gers à 45 kil. S. de Lectoure, sur la route d'Auch.

là il alla à Thonins (1) avec les troupes de Baltazar; il obligea le Mas d'Agenois (2) de recevoir garnifon; il en fift de mefme à Marmande; de là il revint à Agen, où voulant faire entrer le regiment de Conty, les habitans s'y oppoferent. Enfin il pria le prince de Conty fon frere de venir prendre fa place, eftant appellé du cofté de Paris pour y moiffonner de nouvelles palmes; [il] recommanda à Marchin, à Baltazar, & aux autres officiers generaux, de luy obeyr comme à luy mefme. Il partit donc d'Agen luy fixiéme, & s'alla rendre à l'armée qui l'attendoit. A fon arrivée, il deffit une partie des troupes du Roy, commandées par le marefchal d'Hocquincourt (3).

Bergan, qui eut lieu le 14 mars, amena de fait la levée du fiége de Miradoux, qui avoit duré quinze jours. Ce fut un des échecs les plus éclatants du prince de Condé. On s'en occupa beaucoup à Paris; on en parla dans les deux partis avec paffion, & les pamphlétaires, dit M. Moreau, ne manquèrent pas cette occafion de débiter leurs cahiers. Voir auffi, fur tous ces événements, les *Mémoires de La Rochefoucauld* édition Michaud & Poujoulat).

(1) Tonneins, fur la Garonne, au N. du Port-Sainte-Marie (Lot-et-Garonne).

(2) Le Mas d'Agenais, fur la Garonne, à peu de diftance au N. de Tonneins. — Marmande, fur le même fleuve, au N. du Mas d'Agenais.

(3) On fait que Condé, rebuté par fes infuccès en Guyenne, &, d'ailleurs, rappelé vers le Nord par la fituation des partis, fe décida tout à coup à laiffer à fon frère & à fa fœur le gouvernement de la

Le prince de Conty ne trouvant pas ſa ſeurté dans Agen, qui avoit deſja traitté avec le comte d'Harcourt (1), revint au Port de Sainte-Marie, où Marchin eſtoit deſja, & pria Baltazar qui eſtoit à Thonins d'envoyer un parti vers l'armée du Roy du coſté de la Plume, pour en avoir langue, aſſeurant ce party de le faire ſouſtenir par 300. mousquetaires, en ſe retirant au Port de Sainćte-Marie. Ce colonnel donna ſon ordre par eſcrit à Don Lucas (2), qui partit avec 30. chevaux, & rencontra

province, avec Marſin pour général & Lenet pour conſeiller. Il partit d'Agen, le 24 mars 1652, déguiſé en ſimple cavalier, avec La Rochefoucauld, Chavagnac, l'auteur des *Mémoires,* & cinq autres; il franchit en ſept jours, après mille dangers, tout le pays compris entre la Garonne & la Loire, & prit le commandement de l'armée à Lorris, en Gâtinais. Il occupa Montargis ſans réſiſtance & de là courut aux quartiers des royaux, qui avaient paſſé la Loire à Gien & s'étaient campés, en deux diviſions, ſous Hocquincourt & Turenne, à Bléneau & à Briare. Le 7 avril, à la nuit tombante, Condé fondit ſur les quartiers d'Hocquincourt, les enleva & rejeta ce général dans Bléneau; mais Turenne ſauva la Cour, & le Prince ſe dirigea ſur Paris.

(1) « Trois jours après le départ de M. le Prince (27 mars), la ville d'Agen... envoya chercher le comte d'Harcourt..., de ſorte que M. le prince de Conti & Marſin furent obligés d'en ſortir à minuit... Le Prince prit ſon quartier avec Marſin & toute ſa cavalerie à Clairac; mais apprenant à Clairac que le comte étoit déjà à Agen, il ſe porta à Tonnins, où il fut réſolu qu'il rentreroit à Bordeaux & que Marſin iroit à Marmande avec toute l'armée. » (*Mém. du marquis de Chouppes,* édit. de 1861, p. 169.)

(2) Il était capitaine dans le régiment de Baltazar, & le ſuivit

lesdites troupes qui marchoient, en prist quelques-uns de l'avantgarde, mais estant veu par le gros, ils furent poussés jusques audit Port Sainčte-Marie, où il ne trouva pas le secours qu'on luy avoit promis, pour luy favoriser le passage; il fust contrainct de se retrancher dans une maison, où il se defendit tant qu'il eust de poudre & de bales; ils furent tous pris, à la réserve de D. Lucas & de trois ou quatre autres, qui se jetterent dans la riviere, où ils trouverent des batteaux & se mirent dedans, & leurs chevaux passerent à la nage.

Apres cette action qui se fist à la veuë du prince de Conty & de Marchin, ce Prince se retira à Clerac (1), qui avoit aussi ses deputés prés du comte d'Harcourt; comme le prince de Conty se reposoit, un des siens lui vint dire, qu'il ne faisoit pas là bon pour luy, ayant entendu le murmure du peuple, duquel Castelmoron (2), quoy que gouverneur,

encore en 1654 en Catalogne. Bussy-Rabutin l'appelle Don Luc. (*Mémoires*, édit. Lud. Lalanne, 1857, t. I, p. 385.)

(1) Clairac, petite ville sur le Lot, à 6 kil. S.-E. de Tonneins (Lot-et-Garonne).

(2) François de Caumont, marquis de Castelmoron, huitième fils de Jacques Nompar de Caumont, duc de La Force, maréchal de France, etc., servit en qualité de volontaire au siége de Miradoux (V. *la Relation de la défaite du marquis de Saint-Luc...*, jouxte la copie à Bordeaux; Paris, Jean Brunet, 1652, in-4°); il s'éleva au grade de

n'eftoit pas le maiftre; la deffus arriva Marchin, auquel on dit force paroles injurieufes, ne le voulant pas laiffer entrer; le prince de Conty fortit de Clerac & fift tres bien, car il courut refque d'eftre arrefté; ils vindrent tous deux à Thonins où ils demeurerent deux ou trois jours; les gens-d'armes tirerent du cofté de Bergerac, donnerent l'allarme par tout, quoy qu'il n'y euft point d'ennemis qui les pourfuiviffent; Baltazar voulut mettre garnifon dans Efguillon (1); mais il n'eftoit plus temps, l'on fe revoltoit contre eux, prefque par tout. Le prince de Conty donna les ordres à Thonins, & fe retira avec les quatre regimens de Baltazar à Levignac (2), & de là s'en retourna à Bourdeaux, où fa prefance eftoit plus neceffaire, laiffant la conduitte de fes troupes à Marchin & à

meftre de camp du régiment d'Aquitaine, & remplit pendant quelque temps les fonctions de commandant à Montbéliard & à Béfort.

(1) Aiguillon, bourg fur la rive gauche du Lot, près de fon confluent avec la Garonne, à 10 kil. au N. de Port-Sainte-Marie & 30 kil. au N.-N.-O. d'Agen (Lot-et-Garonne). — Érigé en duché-pairie, en 1600, pour la maifon de Lorraine-Mayenne, il paffa, en 1638, à Marie de Vignerot, nièce du cardinal de Richelieu; fupprimé à fa mort, il fut rétabli en 1731 pour fon petit-neveu.

(2) Les éditions antérieures à la nôtre impriment à tort *l'Evignac*. C'eft un bourg à 15 kil. de Marmande, fur la Garonne, & à 71 kil. N.-N.-O. d'Agen (Lot-et-Garonne).

Baltazar; ce dernier ſe tint ſur la riviere du Drot (1), & Marchin à Sainct-Macaire (2), & cependant les troupes des Princes ſe promenoient fort librement entre la Dordogne & la Garonne; quelques jours apres, le prince de Conty fiſt venir la pluſpart de ſes troupes à Libourne, où il reſolut d'aller attaquer Pleſſis-Belliere qui eſtoit à Marenne (3), du coſté de Brouage, mais ce deſſein fuſt ſans execution, il s'en retourna à Bourdeaux & Marchin à S. Macaire, à la fin du mois de mars 1652. Baltazar ayant mis ſes gens en quartier, vint à Bourdeaux où il reçeut de l'argent pour la recreuë de ſes troupes, qu'il renforça autant qu'il luy fuſt poſſible; le comte d'Harcourt eſtant avec ſes troupes à Nerac (4), vint du coſté de Bedos (5) ſe

(1) Le Dropt, petite rivière de 128 kil.; naît dans le département de la Dordogne, où elle arroſe Eymet, baigne la Sauvetat dans le Lot-et-Garonne & ſe jette dans la Garonne, à 7 kil. de La Réole (Gir.).

(2) Bourg ſitué ſur la rive droite de la Garonne, à 15 kil. à l'O. de La Réole (Gironde).

(3) Les éditions précédentes écrivent Mareuve (!), apparemment *Marennes,* haſarde M. Moreau. — Petite ville ſur la Seudre, à 2 kil. de l'Océan & à 41 kil. au S. de La Rochelle (Char.-Infér.).

(4) Chef-lieu du duché d'Albret, avec château, dans le Condomois, ſur la Baïſe, au S.-O. du département de Lot-et-Garonne.

(5) L'édition du marquis d'Aubaïs écrit correctement Budos, château non loin de Langon, à l'O. de La Réole & à 38 kil. au S. de Bordeaux (Gironde).

mettre en bataille prez de Bourdeaux, d'où il escrivit une grande lettre aux jurats, par laquelle il les portoit à quitter les armes qu'ils avoient injustement prises, & à se remettre dans l'obeissance du Roy (1). Mais apres une longue escarmouche, où Baltazar luy prist plusieurs des siens, voyant que les jurats de Bourdeaux ne luy faisoient aucune responce, il s'en retourna & alla du costé de Condom (2), où il mit ses troupes en quartier qui y demeurerent jusques au temps qu'il forma le siege de Ville-Neuve (3), où elles furent par luy

(1) Cette Lettre, datée du camp de Podensac (au N. de Budos), le 27 avril 1652, & publiée sous le titre de *Lettre de M. le comte d'Harcourt à M. M. de Bordeaux, tant du Parlement que de l'Hostel de Ville, pour les attirer au parti de Mazarin, avec leur responſe portant refus de ses propositions* (Paris, Alexandre Lesselin, 1652, in-4°), paraît à M. Moreau, juge très compétent, d'une authenticité douteuse.

(2) Petite ville sur la Baïse, à 43 kil. au N.-N.-O. d'Auch (Gers), & à 30 kil. au S. de Nérac.

(3) Villeneuve-d'Agen, sur le Lot, à 29 kil. au N. d'Agen. Le siége de cette place ne commença que vers les premiers jours de juin & fut levé le 27 juillet 1652. — Cette longue inaction du comte provoqua dès lors de graves soupçons; mais on se demande comment Loret a pu insérer dans la *Muze historique*, dès le 19 may, cette information prématurée :

Harcourt, brave et grand capitaine,
A, dit-on, quitté l'Aquitaine,
Quand il la pouvoit mettre à sac,
Et se va jeter dans Brisac,
Vinant fort d'avoir cette place,

employées. Baltazar mena les fiennes entre [1] Bergerac & Sarlat [2], où il demeura prefque tout le mois de may.

Le comte de Chafteau-Neuf [3] avec fon regiment, Defroches, qui commandoit les gardes du prince de Condé [4], n'eftant pas bien dans Perigueux, vindrent enfemble loger à Montclar [5]; Folleville qui s'eftoit deftaché du Pleffis-Belliere,

Car, pour un gouverneur d'Alsace,
C'est un ferme et puissant rempart,
Lorsqu'on veut faire bande à part.
Sa chère épouse, pour laquelle
Il est plein d'amitié fidelle,
. . . .
Est allée en hâte le joindre,
Partant de Paris à minuit,
A petit train et petit bruit.

Loret dément, dans une autre lettre (28 juillet), la fortie de la comteffe; mais il était, pour le refte, mieux inftruit que le gouvernement, que furprit fi fort la défection du comte d'Harcourt, lorfqu'elle fe réalifa au mois d'août fuivant.

(1) Les éditions antérieures impriment *contre*, au lieu de *entre*.

(2) Sarlat, petite ville à 35 kil. à l'E. de Bergerac (Dordogne).

(3) Jean de Rieux, comte de Châteauneuf, vicomte de Donges. (C. Moreau.)

(4) Il était, dit M. Moreau, lieutenant des gardes du duc d'Enghien en 1644. La *Gazette* le cite comme ayant fervi avec diftinction au fiége de Mardick. Devenu capitaine des gardes du Prince, il fortit de France avec fon maître à la fin de 1652. Il fut fait prifonnier à la bataille des Dunes en 1658, & laiffé à Mardick fur fa parole.

(5) Saint-Georges de Montclar, à 15 kil. au N.-E. de Bergerac, en tirant vers Périgueux (Dordogne).

avec ſix ou ſept cēs chevaux, eſtāt vers la Tour blanche (1), paſſa la riviere de l'Iſle prés de S. Aſtier (2), d'où il n'y a qu'environ trois lieuës juſques à Montclar; il fuſt favoriſé par Laborie, qui s'eſtoit mis avec 60. fuzilliers dans une ferriere (3), pour empeſcher que Baltazar ne les peuſt ſecourir. Ce colonnel avoit le jour auparavant donné ordre à Chaſteauneuf & à Deſroches de partir le lendemain, & de ſe rendre à ſept heures du matin à Saint-Talver (4), où il les joindroit; mais à huiƈt heures du matin ils eſtoient encores dans Montclar; Folleville entra dans leur quartier d'un coſté; Chaſteauneuf dit à Deſroches de ſortir du lieu, & cependant il vouloit aller voir ce que c'eſtoit, mais il y fût tué. Deſroches ſe retira à

(1) Village du Périgord, à 18 kil. au N. de Ribérac (Dordogne).

(2) Les éditions de 1694 & 1858 impriment *Saint-Aſhir;* celle du marquis d'Aubaïs, tantôt Saint-Aſtier, Saint-Aſtin, etc. — C'eſt un autre bourg du Périgord, ſur la rive droite de l'Iſle, au S.-O. de Périgueux.

(3) Mot douteux qui ne ſe trouve pas dans les diƈtionnaires publiés dans le dix-ſeptième ſiècle. On lit dans la dernière édition du *Dictionnaire de Trévoux,* qu'on appelait ainſi des lieux où il y avait autrefois des mines ou des manufaƈtures de fer.

(4) Les éditions précédentes impriment *Saint-Taluir*. C'eſt Saint-Alvère, bourg ſitué entre Saint-Georges-de-Montclar & Sarlat, d'où partait Baltazar.

Bergerac; Folleville ne prist que tres-peu de leurs gens, d'autant qu'ils estoient à cheval; le cappitaine Sarlate Bohémien se trouvant dans Montclar avec une bande de ses gens fut pris, & ce fust tout le butin qu'eust Folleville en ce rencontre, où il faillit à se perdre, avec tous les siens, si Laborie n'eust pas tenu bon dans la Ferriere qui arresta Baltazar (1), lequel fust adverti lors qu'il estoit en marche avec six compagnies, pour aller à Saint-Talver, où il avoit donné le rendez vous à toutes ses troupes, que Folleville avoit enlevé le quartier de Montclar, il y alla à toute bride, les trouvant encores devant le quartier : mais il ne pouvoit aller à eux sans au prealable dénicher Laborie; il mit pied à terre avec tous les siens, & le força dans la Ferriere, où tout fut tué, à la reserve de Laborie, & quelques autres; quinze de ceux de Baltazar furent aussi tuez. Si Folleville eust secouru Laborie comme il luy avoit promis, au lieu de se retirer, il eust pris Baltazar & tous les siens; ce colonnel (2) le poursuivit jusques à Saint-

(1) Au lieu de : *qui arresta Baltazar,* les éditions antérieures portent : *où étoit Baltazar,* ce qui fait un non-sens. — M. Moreau corrige *où* par *devant laquelle.*

(2) *Ce dernier,* disent les éditions précédentes.

Aſtier, où Folleville fiſt repaiſtre dans la prairie (1).

Baltazar commanda Faget ſon major avec 30. chevaux, & Gaſton avec autant, de paſſer à toute bride, qu'ils les ſouſtiendroit pour les ſurprendre, car il croyoit eſtre en ſeurté là, y ayant garniſon dans S. Aſtier; mais Faget & Gaſton manquerent le gay (2), qui donna loiſir à Folleville & aux ſiens de monter à cheval, où l'on eſcarmoucha, la riviere de l'Iſle entre deux, juſques à ce que Folleville demanda à parler; Baltazar luy dit qu'eſt-ce ce qu'il deſiroit, il dit qu'il vouloit faire l'eſchange des priſonniers, & le pria de luy rendre ſon couſin, & quelques 50. priſonniers que ce colonnel avoit pris à ſa retraitte (3), avec un cornette & un lieutenant; ce qui ne luy fuſt pas accordé; Baltazar diſoit qu'il

(1) Loret inſcrit cette affaire comme une défaite au compte de Baltazar :

Quoy qu'en Gascogne Baltasar
Soit redouté comme un Cézar,
Le sieur marquis de Folleville
S'est encor montré plus habile,
Ayant occis cent de ses gens
Et fait prisonniers quatre cens,
Tant soldats que cavalerie,
Et ceci n'est point raillerie.
(*La Muze historique*, lettre du 2 juin 1652.)

(2) *Manquèrent le coup,* diſent les éditions précédentes.

(3) Au lieu de : *que ce colonnel avoit pris,* les éditions précédentes portent : *qu'il lui avoit pris.*

les luy eſchangeroit, tant pour tant, & qualité pour qualité, mais comme il n'avoit qu'un cappitaine des Bohemiens qui fut ſon priſonnier, que cela ne ſe pouvoit, & que La Borie n'eſtoit pas officier, qu'il avoit raiſon de le vouloir retirer, puis qu'il l'avoit abandonné contre ſa promeſſe, & qu'il n'avoit tenu qu'à luy qu'il n'euſt eſté ſecouru ; ce diſcours deſpleuſt ſi fort à Folleville, qu'il fiſt venir douze ou quinze des ſiens, auſquels il fiſt ſigne de tirer ſur Baltazar, qui le bleſſerent legerement en pluſieurs endroits ; Folleville ſe retira, l'autre luy cria qu'il ſe ſouviendroit au premier rencontre de ſa laſcheté, comme il fiſt à Montancé (1), car il le deffit entierement.

Peu de jours apres, on donna advis à Baltazar qu'il eſtoit tres-neceſſaire qu'il pourveut à Bergerac, à cauſe de la mort du maréchal de La Force (2), & que les habitans ne vouloient plus tenir pour les Princes ; & comme il eſtoit ſeul en campagne, Marchin eſtoit dās Bourdeaux avec le prince de

(1) Château & hameau, ſur l'Iſle, à 5 kil. en aval de Saint-Aſtier ; c'eſt aujourd'hui Montanceix. On trouvera un peu plus loin le récit de cette affaire.

(2) Jacques Nompar de Caumont, duc & maréchal de La Force, mourut le 10 mai 1652, âgé de 93 ans.

Conty, il prift 400. chevaux & vint à Bergerac; il envoya au devant le colõnel La Roque (1), pour dire à la porte que c'eftoit Baltazar qui paffoit pour aller en parti cõtre les troupes du comte d'Harcourt; la garde, qui le cognoiffoit, ne s'informa de rien; auffi toft il fe faifit des portes, & de la place, ce qui furprit fort Caftelnau (2) qui eftoit allé accompagner le corps de fon pere, que l'on portoit à La Force, car il s'imaginoit qu'il le vouloit tirer de là pour en avoir le gouvernement; il demeura deux jours dans la ville en attendant les ordres du prince de Conty; cependant les bourgeois prefterent de nouveau ferment de fidelité à Caftelnau, qu'ils luy obeiroient, comme à feu fon

(1) Eft-ce La Roque-Saint-Chamarant, qui fit les campagnes de 1643 & 1645, en Catalogne, à la tête du régiment de Saint-Simon? Il fe diftingua à Lens, en 1648. Il était en garnifon à Périgueux, quand cette ville s'arracha à la domination des Princes, le 16 octobre 1653. Il fit alors fa foumiffion & rentra au fervice du Roi. (Voir la *Gazette* à ces dates.)

(2) Henri Nompar de Caumont, marquis de Caftelnau, second fils du maréchal de La Force, né en 1582. Nommé maréchal de camp en 1638, il fe retira alors du fervice en même temps que fon père, & le fuivit dans fa retraite au château de La Force (à 10 kil. à l'O. de Bergerac). A l'exemple des divers membres de fa famille, il fe déclara pour Condé, à l'époque de la Fronde, mais il ne prit qu'une faible part à la lutte & ne tarda pas à fe réconcilier avec la cour. Il mourut au mois de janvier 1678.

pere le marefchal en tout ce qu'il leur ordonneroit. Baltazar apres cette proteftation fortit de la ville avec fes troupes, & s'en alla du cofté de Sarlat fe logeant à Bugué, où il demeura huict jours; il feignit de vouloir attaquer Sarlat (1), mais ce fuft pour ne donner pas de l'apprehenfiõ à ceux de l'air de Mari (2), aufquels il en vouloit. Quelque temps auparavant ils furent attaquez par Chanlot, qui ne les peut prendre. Il deftacha le colonnel La Roque avec 150. chevaux avant qu'il partit, qui enleverent deux compagnies du regiment de Sauveboeuf; apres cela il prift fa marche vers l'air de Mary; envoya cent chevaux devant, pour entrer pefle mefle avec ceux qui feroient aux champs, ou du moins empefcher que perfonne ne fe jettat dans la place; Faget fift genereufement, bien qu'il ne peut fe faifir de ce lieu; plufieurs furent tuez, ou bleffez à la porte; Chanlot envoya deux pieces d'artillerie

(1) Ces deux lignes : « Se logeant à Bugué, où il demeura huict jours. Il feignit de vouloir attaquer Sarlat, » ont été fupprimées dans l'édition du marquis d'Aubaïs. — Bugué, aujourd'hui le Bugue, eft un bourg fur la rive droite de la Vézère, à 41 kil. au S. de Périgueux, entre Bergerac & Sarlat.

(2) Cette fingulière coquille eft évidemment pour Manaurie, paroiffe du canton du Bugue, à 11 kil. N.-O. de Sarlat. M. Moreau croit qu'il s'agit de Sainte-Marie, petit village au N. de Saint-Pierre de Cugnac, en tirant vers Périgueux, & qui eft à 25 kil. plus au nord.

à Baltazar, mais ils ſe rendirent le lendemain à compoſition.

Ce colõnel partit le jour d'apres, paſſa à Perigueux, & s'en alla à S. Aſtier, où il y avoit garniſon pour le Roy; il fit mettre pied à terre à ſa cavalerie, & força ladite garniſon, qui, apres avoir perdu la ville, ſe ſauva dans l'egliſe qui eſtoit tres forte; mais les ennemis y entrerent avec eux, où ils ſe rendirent au nombre de 150. hommes (1). Baltazar laiſſa là ſon bagage & ſes gens, & vint avec 300. chevaux devant Beauſejour (2), où le comte de Grignaux avoit mis 80. hommes de garniſon, qui ſe rendirent auſſi, apres s'eſtre deffendu trois heures. Ce comte ſollicita Folleville de ſecourir ſon chaſteau; on leva la milice de tous les endroits; Baltazar fiſt venir 600. hommes du Pariage; ſi bien qu'ils ne l'oſerent point attaquer; Marchin partit de Bourdeaux pour Perigueux & vint en paſſant à

(1) Voyez *la Marche du ſieur de Baltazar dans le Périgord, enſemble la priſe de Saint-Aſtier & de quelques châteaux,* jouxte la copie imprimée à Bordeaux. Paris, Nicolas Vivenay, 1652, in-4°. *(Mazarinades.)*

(2) Beauſéjour eſt un château dans la commune de Saint-Léon-ſur-l'Iſle, à 5 kil. au S. de Saint-Aſtier. M. Moreau renvoie à un Beauſéjour du canton de La Réole. — A 6 kil. au S.-E. de Saint-Léon, ſe trouve le bourg de Grignols (Grignaux), dont le ſeigneur, André de Talleyrand, comte de Grignols, brava pendant trois jours, comme on va le voir, les menaces de Baltazar & de Marſin, dans ſon château de Grignols.

Beaufejour. A fon retour, Baltazar luy mit en tefte de prendre le chafteau de Grignaux; ils partirent enfemble avec leurs troupes, & envoyerent aux genfd'armes & aux gardes de fe rendre devant Grignaux, où ayans demeuré trois jours, Marchin euft nouvelle de Bourdeaux qu'il s'y trâmoit quelque trahifon; alors Chavaignac (1) arriva, ayant efté envoyé de la part du prince de Condé, pour affeurer les Bourdelois; il euft nouvelle que le comte d'Harcourt avoit deftaché l'Iflebonne (2) avec 1500. chevaux, & qu'il paffoit à Dome la Dordoigne, que Montaufier (3) & Folleville venoient de l'autre cofté; Marchin jugea l'affaire de Bourdeaux plus neceffaire, & partit avec Chavaignac pour y aller, ayant prié Baltazar de fe vouloir retirer avec les troupes (4) au derriere de Bergerac, qui luy promit de faire tout ce qui feroit neceffaire, & luy dit, puis que l'on

(1) Gafpard, comte de Chavagnac, celui dont on a des *Mémoires*. Il arriva le 9 juin à Bordeaux avec les inftructions du Prince.

(2) François-Marie de Lorraine, comte de Lillebonne, troifième fils du duc d'Elbeuf; il était lieutenant-général.

(3) Charles de Sainte-Maure, marquis, puis duc de Montaufier, l'époux de Julie d'Angennes de Rambouillet (1645). Né en 1610, il mourut en 1690. Il était, en 1652, lieutenant-général pour le Roi en Angoumois, & contribua à la reprife de Saintes (11 mars) & de Taillebourg (23 mars).

(4) Les éditions précédentes ont omis ces mots : *avec les troupes*.

avoit envoyé de l'argent d'Efpagne, qu'il fift donner une demie monftre aux troupes qui l'importunoient fans ceffe; ce qu'il promit; mais apres que tous les corps des regimens eurent envoyé leurs deputés à Bourdeaux, il en traitta mal quelques uns, ce qui euft caufé une revolte generale, fans le grand credit & pouvoir que Baltazar avoit fur les troupes, qu'il remit & empefcha ce defordre (1).

Ce colonnel, au lieu de fe retirer avec fes troupes vers Bergerac, envoya incontinent un parti du cofté de Limeuil (2), le long de la Dordoigne; qui luy rapporta que l'allarme que l'on avoit donné à Marchin eftoit fauffe, ce qui l'obligea d'attaquer Grignaux. Il euft advis que Montaufier & Folleville

(1) Les éditions précédentes dénaturent ces trois dernières lignes; on y lit : *Sans le crédit & pouvoir que Baltazar avoit fur les troupes, qu'il remit; car il empêcha par là ce défordre.* — « Je fus par une lettre qu'on écrivit à M. le prince de Conti du camp qui étoit aux environs de Bergerac, que M. de Marfin ayant frappé un officier qui lui avoit parlé de la part des troupes avec un peu de hauteur, toute l'armée avoit témoigné du mécontentement de cette action, & qu'il étoit à craindre qu'ayant déjà reçu quelque échec, toutes les troupes ne fe jetaffent dans le parti du Roi. M. de Marfin écrivit en même temps que cette affaire n'étoit rien, & qu'il apaiferoit cette mutinerie dans vingt quatre heures par le châtiment de quelques séditieux. » (*Mémoires de Cofnac,* t. I, p. 37.)

(2) Bourg du Périgord, fur la rive droite de la Dordogne, au S.-E de Saint-Alvère.

s'eſtoient joinćts & venoient à luy, & qu'ils avoient deſja paſſé la Drone, à Riberac, ce qu'il creuſt ; & pour n'avoir pas ſur les bras l'Iſlebonne avec ſes 1500. chevaux, il reſolut d'envoyer ſon bagage à Montreal (1), pres de Bergerac, avec quelque peu de cavalerie, & priſt 1000. chevaux avec leſquels il alla au devant de Montauſier & Folleville, croyant de les rencontrer, entre l'Iſle & la Drone ; marchant depuis la pointe du jour juſques à la nuit, il vint à quatre lieuës d'Angouleſme, où il appriſt que Montauſier n'avoit pas joint Folleville, mais que cette jonćtion ſe feroit dans trois jours ; ce dernier ſe mit auſſi à couvert derriere Aubeterre (2), ce qui fiſt retourner Baltazar devant Grignaux, où il avoit laiſſé 500. hommes du Pariage ; il continua le ſiege, & envoya à Argence (3), qui eſtoit dans Montancé avec quelques hommes de guerre (ce chaſteau eſtant ſitué ſur la riviere de l'Iſle & luy appartenant), que s'il vouloit accepter la neutralité qu'il

(1) Il s'agit ici du château de Montréal, ſitué dans la commune d'Iſſac, canton de Villamblard, au N. de Bergerac, & non d'un Montréal, *dans le Condomois, en Gaſcogne,* auquel renvoie M. Moreau, bien que Baltazar diſe expreſſément *Montreal*, *près de Bergerac*.

(2) Sur la Dronne, à 18 kil. O. de Ribérac, qui eſt lui-même à 49 kil. au N. de Bergerac. Angoulême eſt au N. d'Aubeterre.

(3) Le marquis d'Argence, gentilhomme du Périgord, ſeigneur de Montanceix, à 2 kil. de Saint-Aſtier, en aval de l'Iſle.

ne tiẽdroit qu'à luy, ſelon la parole qu'il en avoit donné à Beauvais-Chanterac, ſon couſin, ſinon qu'il ſeroit attaqué apres la priſe de Grignaux; Argence fiſt reſponce qu'il accepteroit la neutralité, s'il n'eſtoit ſecouru le 15. de juin 1652. Il ne demanda que ſept jours; il devoit eſtre ſecouru par Montauſier & Folleville; ces deux chefs arriverent le 16. dudit mois avec environ 1300. chevaux, & autant de gens de pied; les regimens de cavalerie eſtoient Roannez, Armaignac, Folleville, Rochefort, S. Alere, Villevert, la compagnie de gens-d'armes du comte d'Harcourt, & trois eſcadrons de Nobleſſe, faiſans 300. chevaux, commandez l'un par le comte de Grignaux, le ſecond par Montandré, & le troiſieſme par Noeil, qui furent tous trois, sçavoir le dernier tué, le ſecond priſonnier & le premier bleſſé à mort (1); leur infanterie eſtoit les regimens de Montauſier, de Perigord, & celuy de Harcourt, avec quelque milice.

Baltazar ſe rendit prés de Montancé une heure pluſtot que les troupes du Roy, avec 1000. chevaux des meilleurs qu'il euſt, & avec le regimẽt d'Enguien d'infanterie, faiſant 300. hommes, les-

(1) Les éditions précédentes ont cru devoir ici corriger le texte de Baltazar, en imprimant : *ſavoir : le premier tué; le ſecond, priſonnier; & le dernier, bleſſé à mort.*

quels il posta sur le gay & dans le moulin que Argence tenoit, par où le secours devoit entrer; le comte d'Harcourt (1) escrivit, deux ou trois jours auparavant, à Montausier & Folleville; les lettres furent prises par un parti de Baltazar, qui contenoient qu'il falloit prendre garde de ne rien faire par imprudence devant ce colonnel, qu'il cognoissoit un rusé & fort bon homme de guerre, & quelques autres particularitez.

Lorsque les troupes furent en presence, la riviere entre deux, l'on escarmoucha depuis les quatre heures apres midy jusques à la nuit; Montausier, auquel on avoit enseigné un gay au dessus de Montancé, y fist passer 30. hommes du regiment d'Harcourt, qui entrerent à l'insçeu de Baltazar; il envoya Chanlot avec les gensd'armes de ce costé là, croyant que toutes les troupes de Montausier y passeroient pour venir à luy; mais ce n'estoit plus leur dessein; la nuit, il fist passer un parti au travers de la riviere, avec ordre de se mesler parmi les troupes du Roy, pour voir s'ils se retireroient; ils prirent quelques officiers qui luy dirent qu'ils ne pensoient pas à cela, mais bien de le venir attaquer, des qu'il

(1) Il avait alors son quartier général à Agen, que le prince de Conti, comme on l'a vu plus haut, avait été forcé d'abandonner après le départ de Condé.

feroit jour, ce qui pleust à ce colonnel, qui dit que par ce moyen on luy efpargneroit la peine d'aller à eux. Sitost qu'il fust jour, l'efcarmouche recommença, pendant que Montaufier & Folleville faifoient filer leur bagage à l'infanterie, ce qui obligea Baltazar (1) de faire paffer fix de fes efcadrons, avec ordre de fe mettre fur le bord de la riviere en bataille, jufques à ce qu'il euft fait paffer tout le refte; mais au lieu de fe tenir là, ils s'avancerent vers les troupes du Roy dans la prairie, où ils furēt fi rudemēt chargez par Mōtaufier, qu'il les renverfa l'un fur l'autre dans la riviere, & leur fift trouver des gays, là où il n'y en avoit jamais eu. Le colonnel La Roque, qui les commandoit euft ordre de prendre la queüe des troupes. Il y euft deux cappitaines du regiment de Baltazar tuez, & fix ou fept officiers. Le combat fuft afpre, du cofté de Montaufier : il y en euft auffi bon nombre de tuez; luy mefme fuft bleffé avec le marquis d'Ars (2) & le comte de Grignaux. En fuitte de cela les troupes

(1) Au lieu de : *faifoient filer leur bagage à l'infanterie, ce qui obligea Baltazar de...*, les éditions antérieures portent : *faifoient plier leur bagage & avancer l'infanterie, Baltazar ordonna de...*

(2) La *Gazette* dit qu'il était fils du marquis d'Hervault, lieutenant pour le Roi dans la province de Touraine. Il eut un bras caffé à la bataille de Senef en 1674.

du Roy ſe vouloient retirer pour joindre leur infanterie; Baltazar paſſa luy meſme avec 60. chevaux, & attaqua le regiment d'Armaignac, qui avoit l'arrieregarde, qu'il chargea plus de vingt fois, ſans que Folleville vînt à ſon ſecours, car Montauſier eſtoit deſja bleſſé & hors de combat; à la fin les ayant enfoncez entierement, Auvillier (1), qui le commandoit, fuſt fait priſonnier, & tout le regiment ou tué, ou pris.

Quand Baltazar vit que leur cavalerie avoit joinct l'infanterie, il fiſt avancer tout ſon regiment & les autres troupes, où eſtoit Chanlot; alors il chargea tout enſemble, & mit en deſroutte les troupes du Roy. De toute l'infanterie il ne s'en ſauva aucun, tous furent faicts priſonniers, toute la Nobleſſe fuſt tuée ou priſe; on faiſoit payer la rançon à celle qui eſchapa de l'eſpée. Folleville s'enfuit avec une cinquantaine de cavaliers, & ne ramaſſa que 200. chevaux de toute cette cavalerie, dans quatre ou cinq jours; car un chacun s'eſtoit fait un chemin particulier pour ſe ſauver; l'on porta quelques jours après, Montauſier à Angou-

(1) Les anciennes éditions portent ACCUEILLIER. Ici encore, dit M. Moreau, il faut lire Auvilars. Le nom patronymique de ce commandant d'Armagnac, ajoute-t-il, était Dauvet.

lesme dans sa maison, où il demeura longtemps tres-incommodé de ses blessures (1).

(1) On treuve dans la *Vie de M. le duc de Montausier*, écrite sur les *Mémoires de Mme la duchesse d'Uzès*, sa fille, par le P. Nic. Petit (Paris, 1729, 2 vol. in-12), un long & intéressant récit du combat de Montancé (a), qui eut lieu le 17 juin 1752. Baltazar n'y est pas nommé; mais la *Gazette* (6 juillet 1652) lui rend pleine justice, de même que la relation intitulée : *Défaite des troupes du comte d'Harcourt, que les sieurs de Montosier & Folleville commandoient, par celles de M. le Prince, sous la conduite du sieur Baltazar...* Paris, jouxte la copie imprimée à Bordeaux, J. Brunet, 1652, in-4°. — « Sur les six heures du matin (dit la *Gazette*), le 17, le colonel Baltazar ayant passé la rivière de l'Isle au milieu de la prairie, après quelques escarmouches, les deux partis en vinrent à une attaque générale, en laquelle les troupes du colonel Baltazar furent d'abord poussées jusques en leur quartier & contraintes de repasser la rivière en grand désordre; mais enfin l'épouvante s'étant mise parmi les troupes du sieur de Montausier, elles prirent la fuite & furent poursuivies par ceux du parti contraire... » — « Toute l'infanterie a été tuée ou prise, dit de son côté la relation, avec tous les commandans, entre autres les commandans d'Armagnac & de Jonzac. Il y a plus de cinq cens cavaliers qui ont été tués sur la place ou blessés; & tout le bagage a été pris. Le sieur de Montausier est blessé à mort, ayant eu le bras rompu de deux coups de pistolet & ayant reçu trois coups d'épée sur la tête. Le sieur de Montandré, maréchal de camp, est resté parmi les prisonniers. » — Ce fut la dernière action un peu importante de la guerre de Guyenne.

Le prince de Condé, en apprenant cette victoire, écrivit à Lenet :

« Paris, 26 juin 1652.

» Vous avez bien raison de croire que la défaite de messieurs de Montosier & Folleville par monsieur Baltazar me doit donner une joye

(a) Le P. précité écrit à tort *Contancey*.

Le comte d'Harcourt, qui avoit affiegé Villeneuve, fuft fort eftonné, lorfqu'il aprift cette entiere desfaitte, parce qu'il avoit befoin de ces troupes là, & qu'il ne pouvoit efperer fecours d'ailleurs; qui eft le principal fujet de n'avoir pas reuffi à fon fiege. Argence voyant la defroutte des fiens, demanda la neutralité, mais trop tard; les ennemis firent venir du canon de Perigueux, & l'obligerent de fe rendre à difcretion; Grignaux fouffrit quinze ou vingt vollées de canon & fe rendit auffi; toutes les autres places, qui tenoient encores pour le Roy alloient du mefme branfle, & les troupes des Princes jouyrent paifiblement de tout le Périgord.

Après ces exploits, Baltazar vint à Bergerac, n'ayant plus rien à faire de l'autre cofté; là il

parfaite, eftant une des meilleures nouvelles que je pourrois jamais apprendre. Outre la lettre que je lui en écris, mandez-lui encore de ma part combien ce fuccès me touche par fa confidération... » (*Mémoires de Lenet*, p. 553.)

Loret écrivait, de fon côté, fur le même fujet, dans fa lettre du dernier juin 1652 :

Le bruit courut dès avant-hier
Que le marquis de Montozier,
Seigneur tout à fait brave, sage,
Et plein d'honneur et de courage,
Etoit mortellement blessé,
Et d'autres disoient trépassé.
Effet de la guerre funeste
Qui la pauvre France moleste.
Si la Parque a fait ce grand coup,
O mon Roy, vous perdez beaucoup !

essaya souvent de secourir Ville-neuve d'Agenois, avec Theobon le pere (1), qui estoit fort en peine de son fils, qui y commandoit (2). Il desfit souvent les fourrageurs & les partis qui sortoient du camp. Marchin vint aussi à Bergerac, où il alla avec ce colonnel & Theobon tenter un secours qui ne reussit pas. Cependant les pluyes extremes incommoderent fort les assiegeans, & le mescontentement que le comte d'Harcourt receut de la Cour,

(1) N. Rochefort de Saint-Angel, marquis de Théobon, brave gentilhomme huguenot, dit Tallemant des Réaux. (*Historiette* du maréchal de La Force.)

(2) Le comte de Rochefort Théobon (*a*). Il avait été, en 1650, un des généraux de l'armée bordelaise. Sa défense de Villeneuve-d'Agen fut célébrée par les Frondeurs, qui publièrent presque en même temps la *Relation de ce qui s'est passé à Villeneuve d'Agenois par les généreux exploits des habitans de ladite ville, sous la conduite de M. le marquis de Théobon...*, sur un imprimé à Bordeaux; Paris, Nic. Vivenay, 1652, in-4°; & la *Levée de siége de Villeneuve d'Agenois, écrite par un gentilhomme de ladite ville à un bourgeois de la ville de Bordeaux*. Paris, Nic. Vivenay, sur un imprimé à Bordeaux, 1652, in-4°. — Pendant la guerre de 1650, il était né au marquis de Théobon, résidant à Bordeaux, un fils à qui la ville fit l'honneur que Paris avait fait, en 1649, au fils du duc de Longueville, & qu'elle fit elle-même au second fils du prince de Condé en 1652, c'est-à-dire à qui elle donna son nom : on l'appela Charles-Bordeaux de Rochefort.

Le comte de Théobon rentra plus tard au service du Roi, & fut tué, en 1672, au passage du Rhin.

(*a*) Théobon est un château dépendant de la commune de Loubès-Bernac, canton de Duras, dans le département de Lot-et-Garonne.

ne ſervoit qu'à le refroidir, joint que Theobon fils, fiſt plus de reſiſtance dans cette place que ce comte ne s'eſtoit imaginé. Ce ſiege avoit deſja duré prez de ſix ſemaines; à la fin Marchin y jetta 200. chevaux, auxquels il fiſt paſſer le Lot, qui traverſerent le quartier de S. Luc; huict jours apres le comte d'Harcourt, qui avoit auparavant reſolu de lever le ſiege, decampa de devant cette place, & alla avec ſon armée à Montflanquin : d'où en ſuitte il partit, luy ſeptieſme, & s'en alla à Briſac, laiſſant l'armée entre les mains de Sauvebeuf, l'Iſlebonne, & Marin, lieutenans-generaux (1). Ces

(1) Le ſiége de Villeneuve-d'Agen, qui avait commencé vers le 10 juin, fut levé le 2 août. C'eſt pendant ce ſiége que le comte d'Harcourt avait reçu de la part d'un officier mécontent la propoſition de venir ſe rendre maître de Briſach, dont la garniſon était gagnée d'avance. Le comte était déjà gouverneur d'Alſace, Philipſbourg lui appartenait; Briſach entre ſes mains lui aſſurait toute la province. Or, en ce moment, il croyait avoir lui-même à ſe plaindre de l'ingratitude de Mazarin & de la Cour : on lui refuſait ce gouvernement de Briſach, rendu vacant par la mort du maréchal de Guébriant, & où l'on avait mis le marquis de Tilladet. Il demandait auſſi, s'il en faut croire un pamphlet du temps, le gouvernement de Guyenne, & pour ſon fils une abbaye, que Mazarin ne ſe montrait pas diſpoſé à accorder; tandis qu' « il avoit donné, après le combat de Bléneau, au maréchal d'Hocquincourt deux ſervices en vaiſſelle d'argent, & au comte de Broglie quatre chevaux; il vouloit mettre le comte à la tête de l'armée de Guyenne; enfin, la Reine avoit donné à Turenne une roſe de diamants de cent mille écus. » (*Véritable*

chefs (1), en attendant les ordres de la cour,

motifs de la retraite du comte d'Harcourt & les justes raisons qui l'ont obligé de quitter le commandement de l'armée mazarine. Paris, Jacob Chevalier, 1652, in-4°.) — Montglat reconnaît qu'après « avoir toute sa vie servi le Roi fort glorieusement & avec beaucoup de fidélité, il se trouvoit fort pauvre, en sorte qu'il fut contraint, durant qu'il commandoit l'armée du Roy, de mettre ses meubles & sa vaisselle d'argent en gage pour la subsistance de sa femme & de ses enfans. Ce traitement le fâchoit au dernier point... » (*Mémoires de Montglat,* Amsterdam, 1727; t. III, p. 337.) Séduit par l'exemple de Condé, il partit le 10 août 1652 avec six personnes, comme avait fait M. le Prince, traversa déguisé toute la France, gagna la Franche-Comté, passa en Alsace & arriva sans mésaventure à Brisach, où la garnison, travaillée par Charlevoix, le reçut & se soumit à lui. Loret annonça, dans sa lettre du 1er septembre 1652, la défection du comte d'Harcourt :

> On dit que le comte d'Harcour,
> Sans aucun congé de la Cour,
> A Marsin a cédé la place
> Et pris la route de l'Alsace,
> Pour, de peur de quelque mic-mac,
> Se jeter soudain dans Brisac.
> On tient qu'il a quitté la lice,
> Pressé d'un certain artifice
> Dont on s'est servi finement
> Pour prévenir son jugement,
> En le comblant de défiance,
> Et lui protestant, d'assurance,
> Qu'en Cour on avoit concerté
> Des desseins sur sa liberté.
> Ce sont pour moi des lettres closes ;
> Mais, ma foy, quantité de choses,
> Tant dans la France que dehors,
> Se font par d'étranges ressorts.

(1) De ces trois généraux, nous en connaissons déjà deux, Lillebonne & Sauvebeuf ; quant à Marin, sieur de Sainte-Colombe, il était, en 1644, capitaine au régiment de Saint-Simon, & fit la campagne de 1645 en Catalogne avec le grade de maréchal de bataille. Il commandait dans Miradoux pendant le siége de cette place par Condé.

marcherent du costé de S. Basille (1), apres que Plessis-Belliere les eust joint, & prirent cette place où la Magdelaine (2), cappitaine du regiment de Conti d'infanterie, commandoit.

Nous le verrons bientôt rentrer dans Sarlat par trahison (mars 1653). Après la paix, il suivit le prince de Conti en Catalogne, & au mois de novembre 1654, la *Gazette* nous le montre contribuant, comme lieutenant-général, à la prise de Puycerda.

(1) Sainte-Bazeille, petite ville à 6 kil. N.-O. de Marmande (Lot-et-Garonne).

(2) « Lieutenant au régiment d'Enghien en 1644; il fut blessé à la bataille de Fribourg. En 1668, il concourut à la défense de Candie comme major de la brigade de Saint-Paul dans l'armée du maréchal de Navailles, & reçut, dans une sortie de la fin du mois de décembre, une blessure dont il mourut peu de temps après. » (C. Moreau.)

SECONDE PARTIE

DE LA GUERRE

DE GUYENNE

Apres la retraite du comte d'Harcourt, ſon armée, dont il eſtoit l'ame pour lui inſpirer la vraye generoſité, ſe trouva toute couverte de dueil; la face de la province fuſt changée, comme lorſque le ciel s'obſcurcit de nuages; le depart du Pleſſis Belliere pour la Catalongne (1) avec ſes troupes, y

(1) M. Moreau ſe trompe évidemment lorſqu'il prétend, contrairement à l'aſſertion de Baltazar, que ce ne fut pas pour la Catalogne que partit alors du Pleſſis-Bellière, mais *pour les bords de la Loire, où il conduiſit des troupes au roi, un peu avant le combat de Bleneau* (?). Le témoignage de l'auteur de l'*Hiſtoire de la Guerre de Guyenne* eſt inconteſtable : on ſait dans quel état ſe trouvaient alors nos affaires en Catalogne, par ſuite du départ de Marſin : il était urgent d'y pourvoir, ſi on ne voulait tout perdre & voir même le Rouſſillon compromis. Du Pleſſis-Bellière y fut envoyé avec quelques troupes détachées de l'armée de Guyenne, & on peut lire dans les *Mémoires de Mont-*

jetta de nouvelles frayeurs; alors Marchin convertit ses aprehensions en asseurances. Il creust qu'il n'y avoit plus de puissance qui fust capable de lui resister; il ramassa les troupes qu'il avoit laissées en divers endroits, à la reserve des regimens de Baltazar & le sien, & prist sa marche vers Bourg à dessein d'assieger Blaye. Mais le baron de Vatteville n'y voulut point entendre ny fournir les choses necessaires, puis que Marchin, en la prenant, la vouloit pour luy, & Vatteville la vouloit pour le roy d'Espagne; se voyant ainsi frustré de son dessein, il se saisit de plusieurs chasteaux, & envoya à Baltazar (qui estoit resté à Bazas (1) pour s'opposer aux troupes du Roy, au cas qu'elles vinssent au secours de Blaye) (2) que son entre-

glat (édit. de 1727, liv. IV, p. 35 & suiv.) les succès qu'il y obtint pendant la campagne de 1653. La Rochefoucauld écrivait de Paris à Lenet, le 25 septembre 1652 : « Toutes les nouvelles qui viennent de la cour assurent qu'on a envoyé ordre aux troupes qui sont en Guyenne d'aller au secours de Barcelone, qui est réduite aux dernières extrémités. » (*Mémoires de Lenet*, p. 577.)

(1) Petite ville sur un rocher, à 52 kil. au S.-E. de Bordeaux; Blaye est à 30 kilomètres au N. de cette dernière sur la Gironde.

(2) Les éditions antérieures impriment cette phrase d'une manière inintelligible : *et envoya Balthazar, qui étoit resté à Bazas.... au secours de Blaye,* [*disant*] *que son entreprise...*; puis au lieu de *ce qu'ils pourroient faire,* elles mettent *ce qu'il pourroit faire,* & au lieu de *s'en venir, y venir.*

prise n'avoit pas reussi par la negligence des Espagnols, & qu'il le prioit de luy envoyer ce qu'ils pourroient faire de leur costé. Ce colonnel luy respondit de s'en venir sans delay, que la pluspart des troupes du Roy estoient desja bien avant en Catalongne; qu'il attaqueroit cependant Castelnau qui incommodoit ceux de Bazas (1), l'asseurant qu'il ne tiendroit qu'à luy, de porter ses armes par tout où il voudroit; cest advis obligea Marchin à remonter le long de la Garonne avec ses troupes, excepté les regiment de Montpoüillan & de La Roque (2), qu'il envoya pour prendre le chasteau de Pilles (3) & un autre, qui incommodoient fort Bergerac, avec ordre de le venir rejoindre, ce qu'ils firent apres s'estre rendus maistres des deux chasteaux, & arriverent devant Casteljaloux (4); Baltazar cependant envoya des partis vers Agen, où il estoit adverti que les lieutenans generaux commandans

(1) Le Castelnau *qui incommodoit ceux de Bazas*, ne peut être que Saint-Michel-de-Castelnau, situé à 18 kil. au S. de Bazas, sur une hauteur, où l'on voit encore un vieux château. M. Moreau nomme *Castelnau de Mesmes* ou *Maines*, qui n'a jamais existé que dans son imagination.

(2) Au lieu de *La Roque*, les éditions antérieures impriment *La Reine*.

(3) Cours de Piles, gros village à 7 kil. à l'E. de Bergerac (Dord.).

(4) Petite ville à 30 kil. au S.-E. de Bazas, en tirant vers Nérac (Lot-et-Garonne).

les troupes du Roy s'eſtoient aſſemblés, pour conferer de ce qu'ils feroient; il arriva qu'en ſe ſeparant, Bougy, l'un d'eux, avoit fait commander 300. chevaux pour l'eſcorter à Marmande, où il devoit prendre ſon poſte; il leur donna le rendez-vous le lendemain à neuf heures du matin au port Sainćte-Marie; un parti de ceux de Baltazar, y fuſt pluſtoſt, Bougy, croyant de parler aux ſiens, leur demanda de quels regimens ils eſtoient; celuy qui ſe ſaiſit de ſa perſonne, luy dit qu'il eſtoit du regiment d'un de ſes bons amis, qui l'attendoit à Bazas, il fut amené à Baltazar, qui luy promit de procurer ſa liberté auprés du prince de Condé, & l'envoya à Paris, à condition qu'il obtiendroit de la Cour qu'il luy fuſt permis d'aller trouver ce prince, pour ſon eſchange (1). Le capitaine La Serre, eſtant dans

(1) La priſe de Bougy eut lieu dans les premiers jours de novembre 1652. On lit, en effet, dans une lettre datée de Bordeaux, le 7 novembre, & publiée par la *Gazette* : « Le ſieur de Bougy, l'un des lieutenans généraux de l'armée de S. M., paſſant avec ſept perſonnes à S. Laurent, vis à vis le port Sainte-Marie, fut pris par quelques coureurs des troupes du Colonel Balthazar, & conduit priſonnier en la ville de Bazas. » Et dans une autre, du 14 : « Le ſieur de Bougy, qui avoit été amené priſonnier à Bazas fut amené ici le 10 par l'ordre du prince de Conti, qui le reçut fort bien, le traita ſplendidement a ſouper le lendemain, & lui accorda la liberté à condition qu'il iroit en cour et ne retourneroit point à l'armée du roi, qui eſt dans le haut pays. »

Caſteljaloux avec ſa compagnie, avoit mis une partie de ſes gens dans Caſtelnau, y voulut aller pour ſçavoir luy-meſme ce qu'il ſe paſſoit; mais il fuſt auſſi pris priſonnier pour la ſeconde fois de Baltazar, qui luy reprocha en preſence de Bougy, meſme luy montra ſes lettres, par leſquelles il s'eſtoit obligé, par trois fois qu'il avoit eſté ſon priſonnier, qu'il viendroit le joindre avec ſa compagnie & pluſieurs autres : ce colonnel le fiſt mettre en priſon, & luy dit qu'on ſe paſſeroit de luy; qu'il euſt ſeulement à payer trois fois ſa rançon (1).

(1) On trouve quelques détails ſur cette affaire dans une pièce intitulée : *Relation du Secours jetté dans Villeneuve-d'Agenois par M. le comte de Marchin, lieutenant général des armées du Roy ſous l'autorité de M. le Prince, avec la priſe de la Serre-Balthazar, près de Bazas,* ſur un imprimé de Bordeaux, Paris, Nic. Vivenay, 1652, in-4°. La Serre avait été capitaine dans le régiment de Baltazar; « mais, ayant lâchement abandonné ſon ſervice, il ſe jeta dans le parti ennemi. Il retint néanmoins injuſtement le nom de ce grand capitaine, plutôt pour un témoignage de ſa perfidie que pour une marque de ſa valeur. » — On l'appelait, en effet, La Serre-Balthazar. — En dernier lieu, « après s'être ſaiſi du château de Budos, il ſe jeta dans Langon, où la vie lui fut donnée à condition qu'il rendroit ce château. Cependant, après cela, il revenoit encore dans le pays pour achever de le perdre. C'eſt pourquoi Balthazar envoya à Bazas un parti de quelques maîtres. Ceux-ci, avec quelques volontaires de la ville & les communes du pays, ayant appris que La Serre étoit à deux lieues de là, l'allèrent attaquer; & après lui avoir rompu un bras d'un coup de mouſquet, l'emmenèrent priſonnier dans Bazas. »

En ſuite de cela Baltazar alla luy-meſme au ſiege de Caſtelnau, conſiderant que la priſe de cette place luy eſtoit tres avantageuſe, & qu'elle raffermiroit ceux de Bazas dans le parti des Princes. Le regiment d'infanterie de Theobon, & celuy de cavalerie de Baltazar, le premier commandé par Montgairal, lieutenant-colonnel, & l'autre par Faget, capitaine & major, firent les approches, ces officiers emporterent d'abord les dehors; mais dans les nouvelles attaques, ils diſputoient l'honneur du commandement; ce different, qui s'alloit decider par le ſang, fuſt vuidé par l'arrivée de Baltazar, qui reprenant à ſoy le commandement, leur oſta tout ſujet de contention & les obligea de tourner leur animoſité à la ruine des aſſiegés. Son arrivée alluma le courage des ſiens, & ſa valeur parut d'une ſage conduite; car, voyant que l'endroit où le canon avoit eſté mis en batterie, n'eſtoit pas propre pour faire une breſche ſuffiſante, il le fit dreſſer l'un vers la courtine du coſté du ſoleil levant, & l'autre à celle du midy (1), pour abattre

(1) Les éditions antérieures ont ici modifié le texte, ne le trouvant pas ſans doute aſſez clair, & à la place de ces mots : *il le fit dreſſer, l'un*, etc., elles écrivent : *Il en fit dreſſer deux autres, l'un vers la courtine, du côté du ſoleil levant, & l'autre à celle du midi*, etc.

la gallerie, qui, du haut de la tour carrée incommodoit la tranchée; il preſſa les attaques avec tant de vigueur & d'opiniaſtreté, que dans quatre jours il ſe rendit maiſtre de la place; les conditions furent, que les meubles qui appartenoient au duc d'Eſpernon (1), au ſeigneur du lieu, & quelques particuliers de Bazas, ſeroient rendus. Baltazar, ſans entrer dans la place, y laiſſa Saint-Micault (2)

(1) Bernard de Nogaret, de la Valette & de Foix, fils de Jean-Louis, duc d'Epernon, le favori d'Henri III, & de Marguerite de Foix, comteſſe de Candale; né en 1592. Mazarin, qui avait en lui une grande confiance, lui rendit, en 1643, le gouvernement de Guyenne, que ſon père avait occupé ſeize ans (1622-1638); mais ſon arrogance provoqua dans Bordeaux les plus graves déſordres (1649-1650), de ſorte que, pour y ramener le calme, la reine dut ſtipuler, par un acte iſolé du traité du 2 octobre 1650, qu'il ſerait révoqué de ſes fonctions; puis, au mois de mai 1651, elle autoriſa le prince de Condé, revenu tout puiſſant à la Cour, à échanger avec le duc d'Epernon ſon gouvernement de Bourgogne contre celui de Guyenne. Mazarin, du fond de ſa retraite, s'oppoſa vainement à une conceſſion auſſi dangereuſe. Après la paix de Bordeaux, il ſongeait à rendre ce gouvernement au duc d'Epernon; mais il fut demandé par le prince de Conti, en 1655, & on le lui accorda, bien qu'il eût déjà la lieutenance générale de Languedoc, en l'abſence du duc d'Orléans, oncle du roi. Ce dernier étant mort en 1660, le prince de Conti fut mis en poſſeſſion du gouvernement de Languedoc, & le duc d'Epernon réintégré dans celui de Guyenne. Tous deux moururent en 1666.

(2) Pierre-Emmanuel Royer, comte de Saint-Micault. Il ſervait dès 1642, en qualité de capitaine, dans le régiment d'Enghien, & fut bleſſé à Fribourg (1644) & à Lens (1648). En 1650, il commandait dans Seurre, en Bourgogne, pour le prince de Condé, avec le comte

pour executer ſes ordres; il ne cherchoit qu'à faire de nouveaux progrez; pour cet effet il partit avant le jour avec ſa cavalerie, envoya le canon & l'infanterie à Antignac (1), où eſtoit Marchin, & ſe preſenta devant Caſteljaloux, d'où le régiment de Roüillac, qui y eſtoit en garniſon, ſortit avec les habitans pour l'eſcarmoucher; il les repouſſa tellement, que peu s'en fallut qu'il n'entraſt peſle meſle avec eux; la frayeur ſaiſit ſi fort leſdits habitans qu'il ſe rendirent une heure apres; il accorda ſauf-conduit au regiment de Roüillac, & priſt à diſcretion la compagnie de La Serre, lequel eſtoit dés-ja ſon priſonnier. Il envoya cette nouvelle à Marchin, & le conjura de venir deſjeuner dans Caſteljaloux. Il s'y rendit à ſept heures du matin, & apres une petite conferance il donna les ordres pour l'attaque

de Tavannes, lieutenant des gens d'armes du prince, et le Paſſage, officier attaché au maréchal de Turenne. La reine avec le roi, le cardinal & le duc de Vendôme ſe portèrent au ſiége de cette place, qui fut obligée de capituler (21 avril). Gouverneur de Bazas pour les princes, en 1653, il rendit la ville aux troupes du roi le 16 avril. Plus tard, Condé lui donna la meſtre de camp du régiment de Condé, à la création, en 1660.

(1) C'eſt Antagnac, à 7 kil. au N.-O. de Caſteljaloux (Lot-et-Garonne), & non Antignac, comme on l'a imprimé par erreur. M. Moreau a cru qu'il s'agiſſait d'Antignac, petite localité à 7 kil. de Jonzac, dans la Charente-Inférieure. C'eût été aller un peu loin pour prendre Caſteljaloux.

du chafteau, où il y avoit une forte garnifon. Il laiffa Dupleffis, marefchal de camp, avec toute fon infanterie, & prift fa marche vers Condom, où Baltazar avoit bonne intelligence, croyant de l'emporter d'une façon ou d'autre, avant que les troupes qui eftoient venues de Catalongne euffent joint Sauvebeuf & les autres lieutenans generaux; il aprift en chemin que Dupleffis avoit efté tué devant le chafteau de Caftel-jaloux, ce qui l'obligea d'y envoyer Beauvais-Chanterac, auffi marefchal de camp; pourfuivant fa marche avec 1500. chevaux, il arriva devant Condom; le marquis d'Aubeterre (1) demanda à parler aux confuls, auxquels il remontra le danger où Condom s'expofoit, s'ils ne luy ouvroient pas les portes. Mais fon difcours fuft fans fruit; Gouhas & Montcaffin (2) eftoient dans

(1) Pierre Bouchard d'Efparbez de Luffan, marquis d'Aubeterre, capitaine de cent hommes d'armes des ordonnances, gouverneur des provinces d'Agenois et Condomois. La *Gazette* le nomme parmi ceux qui « firent des mieux » à la bataille de Fribourg, en 1644. Il était fort dévoué au parti des Princes, tandis que fon frère, le chevalier, fervait vaillamment, comme nous l'avons vu, dans l'armée royale.

(2) « Montcaffin (Alexandre) était, dit M. Moreau, major du régiment de Picardie en 1629, lieutenant colonel en 1645. Il fut affaffiné, cette année-là, par un lieutenant nommé Salmatoris. » Quant à Gouhas, Chavagnac le nomme Goas, dans fes *Mémoires* (p. 190); il était lieutenant-général.

la ville, & leurs troupes à une leüe de là; Marchin desira de parler à Montcassin à cause de la particuliere cognoissance qui estoit entr'eux; ils s'entretindrent quelque-temps. Apres s'estre civilement separez, Marchin dict à Baltazar qu'il faloit se retirer & rejoindre l'infanterie, afin de se rendre maistre du chasteau avant que les troupes venuës de Catolongne eussent joint les autres pour luy tomber sur les bras, comme Montcassin l'en avoit asseuré & donné cest advis en ami, qu'il y avoit 3000. chevaux, & autant d'infanterie, Baltazar luy repliqua que cela ne pouvoit pas estre, & quand bien toutes les troupes du Roy seroient ensemble qu'elles ne pourroient faire que 4000. hommes; mais qu'il faloit aller au devant d'elles & les charger avant leur jonction : ce dessein estoit sans doute le meilleur, mais il ne fust pas suivi. Lors qu'ils furent à Castel-jaloux, Sauvebeuf & Merinville (1) se presen-

(1) Charles de Montiers, comte de Mérinville, commandait en 1648 dans la Catalogne, en qualité de maréchal de camp. Fait prisonnier par les Espagnols, en 1652, pendant le siége de Barcelone, il fut remis en liberté après la capitulation de cette ville, le 12 octobre, et envoyé à l'armée de Guyenne. Ce fut lui qui, l'année suivante, porta au roi la nouvelle de la pacification de Bordeaux. Il revint encore en Catalogne, sous le prince de Conti, en 1654, et mourut lieutenant-général & gouverneur de Narbonne, en 1689.

terent à une demie lieüe de ce lieu; le premier envoya par ſon trompette un cartel de deffi (1) à Marchin, que s'il vouloit ſortir de ſon poſte, & venir dans la plaine, où il eſtoit, qu'il luy livreroit bataille. Le jour auparavant Marchin avoit mis toutes ſes troupes en ordre devant Caſtel-jaloux, à la reſerve de quelque regimens qu'il avoit laiſſé devant le chaſteau, dans la creance qu'il ſeroit attaqué, & comme il vit ce cartel, il fiſt reſponce par le retour du trompette à Sauvebeuf, qu'il ſçavoit fort bien ce qu'il avoit à faire en ce rencontre, ayant deſja commandé en chef; qu'il eſtoit devant Caſteljaloux dans une belle plaine, où il feroit ſon devoir, & que Sauvebeuf verroit de faire le ſien; ce trompette eſtoit encores dans le camp de l'ennemy, quand Marchin euſt nouvelle que Sauvebeuf ſe retiroit ſans attendre la reſponce à ſon cartel; Baltazar creuſt obliger Marchin de les ſuivre, eſtant ſuperieur en infanterie, à quoy il n'y vouloit conſentir; il les ſuiviſt avec deux eſcadrons, chargeant pluſieurs fois l'arrieregarde, & ſi Marchin euſt soûtenu ce colônel, avec le reſte de ſes troupes, ils deffaiſoient celles du Roy; la garniſon du chaſteau

(1) L'édition de 1694, reproduite par M. Moreau, porte *un cachet de défi*. M. le marquis d'Aubaïs a corrigé & mis *cartel*.

voyant la honteuſe retraite des ſiens, ſe rendit le lendemain.

Apres cette reduction, Marchin mit toutes ſes troupes en quartier dans le Bazadois, en attendant d'autres canons pour l'attaque du Mas d'Agenois, qu'il aſſiegea quinze jours apres, & le priſt par aſſaut le cinquiéme jour (1); la Barthe (2), lieutenant colonnel du regiment de Guyenne, qui y commandoit, ſe ſauva daus l'egliſe, avec pluſieurs autres officiers & habitans de la ville, où ils ſe rendirent priſonniers de guerre.

Le duc de Candale (3), qui ne faiſoit que d'arriver

(1)
Marsin, qui commande une armée
A guerroyer accoûtumée
Assez brave et grand commandant,
Mais lequel je hais pourtant
Plus que la galle et que la rogne
D'avoir trahi la Catalogne,
A forcé le Mas d'Agenois,
Défendu par les seuls bourgeois,
Dont ce félon, remply de rage,
Fit faire un funeste carnage,
Répandant de sa propre main
Beaucoup, dit-on, de sang humain.

(Loret, *La Muse historique*, lettre du 14 décembre 1652.)

« Votre Alteſſe verra par la relation ci-jointe la priſe du Mas d'Agenois par aſſaut. » (Lett. de Lenet au prince de Condé, datée de Bordeaux, le 5 décembre 1652; *Mém.* de Lenet, p. 593.)

(2) « Jean-Louis de La Barthe, ſeigneur de Giſcaro. Il devint plus tard colonel du même régiment. » (Moreau.)

(3) Louis-Charles-Gaſton de Nogaret de La Valette, duc de Candale, était fils de Bernard de Nogaret, duc d'Epernon, gouver-

pour commander l'armée du Roy, auroit infailliblemẽt secouru la place, si Merinville avec ses troupes n'eust mieux aimé ses quartiers de raffraichissement.

En suitte de cette prise, Baltazar fist passer 150. chevaux la Garonne à Thonnins, dans un batteau, qu'il avoit trouvé caché, où il aprist que le regiment des galleres, & celuy de cavalerie de Biron, qui n'avoient peu entrer dans Marmande, parce que les bourgeois s'y estoient opposez & avoient témoigné à Marin qu'ils ne vouloient point de garnison, s'estoient retirez à Gontaud (1), lieu

neur de Bourgogne, & de Gabrielle Angélique, légitimée de France, fille naturelle de Henri IV. Né à Metz le 24 avril 1627, il mourut à Lyon, sans alliance, le 28 janvier 1658. Mazarin, qui lui destinait une de ses nièces, celle-là même qu'épousa le prince de Conti, témoignait une grande affection pour ce jeune & brillant seigneur, petit-fils du fameux duc d'Epernon. Déjà il lui avait donné le gouvernement de l'Auvergne, lorsqu'il le mit à la tête de l'armée royale en Guyenne. Loret annonçait sa nomination à ce haut emploi dans sa lettre du 22 septembre 1652 :

On dit que le duc de Candale,
Avec commission royale,
Va commander au premier jour
Les troupes du comte d'Harcour
Dans la Bordeloise province,
Qui tient bon pour Monsieur le Prince.

Il résulte du récit de Baltazar qu'il n'aurait pris le commandement effectif de l'armée royale qu'au mois de décembre 1652.

(1) Gros village, à 13 kil. N.-E. du Mas-d'Agenois, entre Ton-

fermé de bonne murailles, où à la pointe du jour Baltazar ſe trouva; il commanda Faget & Gaſton avec 50. chevaux, d'aller droit à la porte, qu'aſſeurément elle ſeroit ouverte, parce qu'on ne ſe douteroit de rien, encores moins d'avoir peu paſſer la Garonne, car ils croyoient avoir tous les batteaux : comme ils furent à la porte, il n'y avoit que le guichet d'ouvert, par où les chevaux ne pouvoient entrer ; ils chargerent la garde, Baltazar ſouſtenant les ſiens, fiſt mettre pied à terre ; mais tout y eſtoit ſous les armes, & le guichet en ſuitte fuſt fermé, ce qui l'obligea de ſe retirer à deux cens pas de là, & ſommer la place de ſe rendre, leur offrant une bonne compoſition; mais au lieu de l'accepter ils mirent le feu & bruſlerent toutes les maiſons & fauxbourgs hors de la ville. Baltazar manda à Marchin de lui envoyer de l'infanterie, qu'il taſche-

neins et Marmande (Lot-et-Garonne). — « M. de Marchin, depuis la priſe du Mas d'Agenois, a paſſé la rivière & eſt aux environs de Marmande, qui n'a pas voulu recevoir ſix cens hommes de pied & deux cens chevaux de Marine. M. de Marchin, étant arrivé là-deſſus, les a contraints de ſe jeter dans un lieu qui s'appelle Gontault, qui ne vaut rien, & M. de Luſignan me vient de dire que nos gens les y ont aſſiégés... Il a compoſé avec Caſteljaloux à vingt mille livres,... & avec le Mas à trente deux mille livres;... enfin, il a fait merveille. » (Lettre de Lenet au prince de Condé, datée de Bordeaux, le 9 décembre 1652; dans les *Mémoires de Lenet*, édit. Michaud, p. 586.)

roit de prendre ces deux regimens avant qu'il euſt paſſé la Garonne avec le reſte de ſes troupes; ce qu'il fiſt, & luy envoya ſon regiment & celuy de Conty, commandé par Bourgongne (1); il mit une piece d'artillerie en batterie, qui tira tout un jour; le lendemain Marchin arriva, & ſur le ſoir ils prirent la place, où tout fuſt fait priſonnier de guerre; deux jours apres, Baltazar alla avec quelques troupes vers Montſegueur (2), où il exhorta les habitans de ſe rendre, ſi mieux ils n'aymoient le pillage; Saint-George (3), qui y eſtoit gouverneur, dit au colonnel que le duc de Candale eſtoit en marche pour le venir ſecourir, & qu'il eſtoit dans le deſſein de perir pluſtoſt que de luy rendre la place; il ſe defendit ſix jours, au bout deſquels il ſe rendit par capitulation.

(1) Louis de Bourgogne, meſtre de camp du régiment de Conti. Il avait été, en 1649, gouverneur de Brie-Comte-Robert pour la Fronde. Il fit la campagne de Catalogne en 1654, & témoigna, dit la *Gazette,* beaucoup d'expérience & de valeur à la priſe de Villefranche-de-Conflans (*Extraordinaire* du 24 juillet.)

(2) Montſégur, gros bourg, à 30 kil. N.-O. de Marmande, et à 15 kil. N.-E. de la Réole (Gironde).

(3) Il avait fait comme volontaire la campagne de 1646 en Flandre, ſous le maréchal de La Ferté. On le trouve, en 1678, brigadier d'infanterie & colonel du régiment du roi, après avoir été capitaine dans le même régiment. Son père, ajoute M. Moreau, était lieutenant des gendarmes du cardinal de Richelieu.

Apres cette prise & les autres exploits que Marchin & Baltazar avoient faits, ce dernier dit qu'ils avoient plus de pays qu'il ne leur en falloit pour les quartiers d'hyver de toutes leurs troupes, qu'ils estoient tres-fatigués, que la campagne avoit esté longue, qu'il faloit songer de les faire bonnes & se maintenir pour la campagne prochaine, plustost que de les consommer à gaigner du terrain (1), que pour luy, qu'on luy donnat le regiment de

(1) « Marsin proposa de mettre les troupes en trois corps, l'un dans le pays des Landes, un autre entre la Garonne & la Dordogne, & le dernier entre la Dordogne & l'Angoumois... Je fus d'un avis contraire au sien (il vouloit qu'on se concentrât dans le pays des Landes pour en repousser M. de Candale)... Marsin n'approuva point mon sentiment... Il sépara son armée en trois corps, dont il donna le commandement à M. Baltazar, à Chavagnac & au marquis d'Aubeterre, & lui se retira à Bordeaux. Il reconnut bientôt que mon avis n'avoit pas été le plus mauvais, car M. de Candale ayant été averti de cette manœuvre, il se retira à Agen & envoya le chevalier d'Aubeterre avec quelques troupes vers le Mont de Marsan pour serrer Baltazar. » (*Mémoires du marquis de Chouppes*, édit. Moreau, 1861, p. 175-177.) — « Tracy avoit marché au Mont de Marsan, pour voir s'il pourroit obliger Baltazar à se rendre. A peine m'y fus-je rendu que je trouvay Tracy dans la dernière désolation de ce que Baltazar n'avoit pas voulu se rendre, & de ce que les ennemis avoient assiégé Eguillon, qui est situé au confluent du Lot & de la Garonne; mais comme il n'avoit pas de bateaux & qu'il ne pouvoit passer la rivière, il étoit, comme on peut juger, dans une grande inquiétude... » (*Mém. de Chavagnac*, édit. de Besançon, 1699, p. 191. — Aiguillon fut dégagé, grâce à Chavagnac.)

Conty d'infanterie avec le fien de cavalerie, qu'il prendroit encores les regimens de Guitaud & de Leyran qui eftoient ruinés, & n'y avoit pas 60. chevaux en tous les deux, qu'il feroit remettre en eftat de fervir, & prendroit fon quartier d'hyver l'efpée à la main. Marchin embraffa ce deffein, tournant fa marche vers Sarlat, qu'il prit (1) pendant que le duc de Candale fuivoit Baltazar, qui paffa à la Reolle, le 19. decembre 1652. & alla ce jour mefme à Bazas, & d'une diligence incroyable arriva le 21. du mefme mois à Roquefort (2), & fans s'y arrefter, pouffa fa marche, fe faifit du chafteau de Pojol (3); ceux du Mont de Marfan, avec lefquels il avoit intelligence, luy envoyerent dire qu'il y entreroit avec fon train & dix ou douze des fiens pour l'accompagner. Il partit à la pointe du jour de Pojol, y laiffant la Serre, auquel il avoit derechef pardonné, avec 60. hommes de pied; il croyoit que le duc de Candale iroit pluftoft au fecours de Sarlat, qu'apres luy; pourtant il avoit

(1) « Dans ce même tems, Marchin prit Sarlat après huit jours de fiége, dit Montglat. » *(Loc. cit.)*

(2) Gros bourg à 40 kil. au S. de Bazas, en tirant fur Mont-de-Marfan, qui fe trouve à 20 kil. plus au S.

(3) C'est fans doute Pujo-le-Plan, dans le canton de Villeneuve-de-Marfan, à 13 kil. S.-E. de Mont-de-Marfan.

aſſeuré Marchin, en ſe ſeparant d'avec luy, qu'il repaſſeroit la Garonne pour le rejoindre, s'il eſtoit ſuivi par ce duc, qui ſeroit en peine de quel coſté aller, voyant ſes deux differentes marches, que pour luy, il ne s'en mit point en peine, qu'il s'en demeſleroit fort bien, s'il eſtoit pourſuivi. Comme il eſtoit en chemin pour aller au Mont de Marſan, Gaſton, qui eſtoit reſté à Bazas, le vint trouver, & luy dit, que le duc de Candale venoit apres luy avec toute ſa cavalerie, auquel il reſpondit, qu'on ne demandoit pas mieux, que Marchin prendroit Sarlat ſans eſtre inquieté. Cet advis fiſt changer les ordres du colonnel, & au lieu que ſa cavalerie devoit loger à la Rivier (1), il envoya Gaſton pour la mener dans Grenade, où il avoit 120. hommes du regiment de Conty; ce duc marcha jour & nuit, croyant les trouver eſcartez dans des villages, il y rencontra les regimens de Guitaud & Leyran, qui n'avoient pas voulu aller à Grenade avec les autres pour eſtre plus au large dans leurs quartiers, &

(1) On ne trouve pas de localité de ce nom-là dans la region où opérait alors Baltazar. Ne faudrait-il pas lire *La Glorieuſe*, commune située entre Pujo-le-Plan & Mont-de-Marſan, & à 10 kil. au N. de Grenade-ſur-l'Adour? -- M. Moreau croit qu'il s'agit de La Riviere, près d'Aſtaffort (Lot-et-Gar.).

qui furent enlevez (1) ; on donna cette nouvelle à Baltazar au Mont de Marſan, où il n'oublia rien pour engager le peuple dans le parti des Princes, tant par argent qu'autrement ; mais comme le peuple s'allarme facilement, l'enlevement de ces deux regimens commançoit à eſteindre la flamme qui s'eſtoit allumée dans leurs cœurs pour l'intereſt des Princes : le colonnel ne ſe ſoucioit pas beaucoup de cette perte, puis que ces deux corps n'eſtoient pas conſiderables. Le duc de Candale envoya à ceux de Grenade (2) de ſe rendre, deſquels il n'obtint rien ; il fit la meſme choſe à ceux du Mont de Marſan, leur eſcrivant qu'il avoit taillé en pieces toutes les troupes de Baltazar, & qu'ils

(1) Cette affaire dut avoir lieu vers la fin de décembre 1652. Loret la racontait à ſes lecteurs dans ſa lettre du 11 janvier 1653 :

Peu s'en est fallu que Candale
N'ait troussé Baltazar en male,
Pour le moins fit-il de grands tas
De ses gens morts près de Tartas.
Ce Colonel craignant la touche,
Encor qu'il soit fier et farouche,
Tourna dos au victorieux,
Et jamais on ne piqua mieux ;
Mais son équipage et ses vivres
Et pour plus de cent mille livres
De biens qu'il avait mal acquis,
Furent bravement reconquis ;
Et luy seulement quatorzième,
Ayant le front tant soit peu blême,
Dans Bazas se claquemura.

(2) Au lieu de : *envoya à ceux de Grenade...*, les éditions antérieures écrivent *fit ſommer ceux...*

euſſent à ſe ſaiſir de ſa perſonne. Il s'arreſta devant Grenade un peu trop, car ſi Merinville, qui eſtoit avec ce duc, euſt donné, ils euſſent enlevé tous ce gens là, ou s'ils fuſſent pluſtoſt allés au devant du Mont de Marſan, ils prenoient Baltazar (1), qui en ſortit un moment avant leur arrivée. Ce colonnel s'en alla à Tartas (2), où les habitans le receurent, d'autant qu'ils croyoient que ceux du Mont de Marſan avoient auſſi embraſſé ſon parti (3) ; il envoya l'Artet à Grenade pour faire venir ſon regiment à Tartas, avec ordre d'y laiſſer l'infanterie pour gar der ce poſte, mais ils y vindrent tous enſemble à huict heures du matin ; la Serre, duquel il eſperoit qu'il tiendroit ferme dans Pojol, puis que le duc de Candale ne pouvoit s'y arreſter, & qu'il iroit, comme il fiſt apres, vers Sarlat, s'alla rendre à luy,

(1) Au lieu de : *ils prenoient Baltaʒar,* on lit dans les éditions antérieures : *ils auroient prévenu Balthaʒar.*

(2) Capitale du pays des Landes, en Gaſcogne, à 27 kil. au S.-E. de Mont-de-Marſan.

(3) « Le duc de Candale après s'être ſaiſi du Mont-de-Marſan, y fit demeurer le chevalier d'Aubeterre (fin décembre 1652), qui fit la guerre au Colonel Baltazar & le battit près de la Baſtide ; quelque temps après il le chaſſa de Grenade. » (Montglat, *Mémoires,* t. IV, p. 10.) L'affaire de la Baſtide, que Baltazar raconte un peu plus loin, eut lieu vers le vingt janvier 1653 ; mais on voit ici que la priſe de Grenade, a propos de laquelle il uſe de réticence, coïncida avec celle de Mont-de-Marſan.

& trahit pour la quatriéme fois son colonnel, qui luy avoit pardonné tout le passé.

Le jour de la Noël, le duc de Candale, apres avoir escrit à ceux de Tartas d'arrester Baltazar prisonnier, ou de ne luy donner point de retraitte, ce qui n'estoit plus en leur pouvoir, se vint presenter à une demi lieüe de la ville, & envoya inutilement aux habitans d'executer ses ordres; Poyanne (1) le devoit joindre; mais il ayma mieux se tenir dans Dax (2); le froid qui estoit extraordinaire, obligea ce duc de se retirer le mesme jour au Mont de Marsan, laissant Tartas à Baltazar, qui ne se contenta pas de cela; il l'accompagna, & prist plusieurs des siens à la retraite; il fist loger les troupes dans les faulx-bourgs du Mont de Marsan, où ce colonnel luy enleva quelques 80. chevaux. Il eust ce mesme jour la nouvelle que Marchin estoit devant Sarlat qu'il faisoit battre; il partit apres avoir receu cest advis de Tracy (3), & pre-

(1) Henri de Baylens, marquis de Poyanne, chevalier des ordres du Roi, lieutenant général pour le Roi en Navarre & Béarn, gouverneur de Dax, Navarreins & Saint-Sever; mort à Dax en 1667. (C. Moreau.)

(2) Capitale d'une des quatre anciennes vicomtés des Landes, à 52 kil. S.-O. de Mont-de-Marsan, en tirant vers Bayonne.

(3) Pierre de Pellevé, baron de Tracy, était, en 1647, commis-

nant toutes ses troupes, lesquelles il avoit fort fatiguées apres Baltazar, qui fust cause qu'il ne pouvoit y estre à temps & ayant manqué l'un & l'autre par la ruse de Baltazar, Sarlat se rendit à Marchin le premier jour de l'an 1653, qui y establit son principal quartier, y laissant pour gouverneur Chavaignac (1), avec le regiment d'Anguien, & le sien d'infanterie. Deux mois apres, le regiment de Marchin se soüilla d'un crime, dont la pensée faict horreur. Le major Faujan eust intelligence avec Marin, qui (2), sous pretexte d'aller voir Meusnier, aussi capitaine dans Marchin, qui commandoit au Mas d'Agenois, avec lequel il fist en sorte qu'il se revolta le premier, feignant d'avoir esté surpris la nuit par Marin; de là ce Faujan, de

...re general dans l'armee d'Allemagne & marechal de camp. Il fut, avec Croissy, charge de la negociation du traite signe le 20 avril entre le Roi & le duc de Baviere. Apres l'arrestation des Princes, en 1650, il alla rejoindre la princesse de Longueville a Stenay; & l'auteur de l'*Apotheose de madame la duchesse de Longueville, princesse du sang*, ... 1651, in-4°, le nomme parmi les gentilshommes qui « representent la valeur de Mars ». (C. Moreau.)

(1) François, comte de Chavagnac, frere aine de celui dont on a des *Memoires*. Il etait marechal de bataille au siege de Lerida en 1646.

(2) Ce pronom, qui rend la phrase inintelligible, a ete supprime dans les editions precedentes, lesquelles sont moins heureuses lorsqu'elles corrigent en Meusnier en *Macsimir* (?).

nom & d'effect, alla à Monsegur, où estoient les deux regimens de Montpoüillan, avec lesquels il complotta si bien que, peu de jours apres, ils se revolterent aussi & remirent la place au duc de Candale; il vint en suite à Bourdeaux, & racontant cette nouvelle à Marchin & au prince de Conty, comme s'il n'en eust rien sçeu, Marchin le renvoya à Sarlat, luy recommanda fort d'avoir soin de la place; il ne demanda pas mieux, & ayant gaigné son regiment, fist commettre l'action la plus inhumaine qui peut monter en l'esprit des hommes; il fist couper la gorge au regiment d'Anguien, à l'issue du souper, que les officiers de l'un & de l'autre corps firent ensemble; Marin, Chastellier (1)

(1) Nous connaissons déjà Marin ou Marins Sainte-Colombe, qui commandait dans Miradoux, lorsque Condé assiégea cette petite place (27 février-12 mars 1652); quant à Chastelier, ou mieux Chastelier-Barlot, il commandait le corps de réserve à la bataille d'Avein, en 1635 (*Mercure françois,* t. XX, p. 969); il était mestre de camp dans le régiment de Poitou, au siége du Càteau (février 1639; ibid., t. XXIII, p. 66); & la *Gazette* du 8 juin 1645 (n° 66, p. 468) nomme *Chastellié-Barlot, mestre de camp,* parmi ceux qui se distinguèrent particulièrement au premier assaut donné à la ville de Roses, le 27 mai. — De ces deux noms les éditions précédentes n'en ont fait qu'un seul, *Marin-Chastellier.* « Il s'agit assurément de Sainte-Colombe-Marin, dit en note M. Moreau; mais pourquoi Baltazar l'appelle-t-il *Chastellior?* » M. Moreau écrit même *Marin-Chastelliat* dans une note de son édition des *Mémoires de Mme de La Guette* (p. 133).

& les officiers de ſes troupes qui eſtoient venus avec luy la nuit ſeulement, avec deſſein de ſe rendre maiſtres de Sarlat, fremirent de ce carnage, apres lequel ce regiment, qui avoit trempé ſes mains dans le ſang de ſes amis, s'en alla au logis de Chavaignac, qui à cauſe de ſa goutte s'eſtoit mis au liĉt avec ſa femme (1), qu'il avoit cy-devant fait venir de l'Auvergne. Il jugea bien au bruit que l'on fiſt qu'il y avoit trahiſon dans la ville. Mais il n'en connoiſſoit pas l'autheur, s'eſtant fort aſſeuré de la fidelité de ces deux regimens; il ſort promptement du lit, voyant que ſon logis eſtoit aſſailli à grands coups de mouſquets & piſtolets par les officiers du regiment de Marchin, & des principaux habitans de la ville, qui crioient : tuë Chavaignac (2)! il ſe cacha dans la maiſon, attendant l'evenement de ſa vie; ſa femme ſe levant en chemiſe, & cherchant auſſi quelque lieu, où elle pût eſtre à couvert de cet orage, receut trois ou quatre coups de piſtolet, dont elle mourut deux jours apres; l'on peut croire qu'on la priſt pour ſon mari. Neantmoins l'aĉtion fuſt ſi noire que toute bonne

(1) Charlotte d'Eſtaing; elle était ſa couſine. (C. Moreau).

(2) Les editions de 1694 et 1858 portent : *Tuez Chavaignac*. — Le marquis d'Aubais a ſupprimé : *qui crioient : Tuez Chavaignac*.

ame en demeure faifie de frayeur. Chavaignac alla porter le dueil de fa femme à Agen, où il fuft conduit prifonnier par Marin, au duc de Candale, qui le renvoya au bout de quelques jours à Bourdeaux, fur fa parole, afin de faciliter fon efchange avec Bougy, prifonnier de Baltazar, qui luy fuft accordé (1).

En ce temps-là les troupes des Princes, qui eftoient du cofté de Sarlat furent battuës & chaffées de leurs quartiers par les troupes du Roy, commandées par Boufquet Chavaignac (2); le

(1) La reprife de Sarlat par l'armée royale eut lieu le 23 mars 1653. « Le duc de Candale, averti que les habitans de Sarlat étoient affectionnez au fervice du Roi, y envoya Marins avec le régiment de Champagne & quelqu'autres troupes, qui n'y furent pas plûtôt arrivées que les bourgeois prirent les armes, fe faifirent d'une porte & reçurent Marins dans la ville. Auffitôt il inveftit l'Evêché, où il prit Chavagnac qui y commandoit, & ayant fait prifonniers tous les officiers & foldats, il laiffa la ville entre les mains du peuple, qui avoit foit paroitre fon zèle au fervice du Roi. » (Montglat, *Mémoires*, t. IV, p. 11.) — Voir auffi les *Mémoires de Chavagnac* (édition de Befançon, 1699, p. 173 du premier volume); fon récit eft plus complet que celui de Baltazar; mais il faut convenir qu'on y trouve auffi des détails qui femblent accufer la main, finon d'un romancier, au moins d'un arrangeur. — Enfin, on peut confulter encore, fur ce fanglant épifode de Sarlat, les *Mémoires de Mme de La Guette,* édit. elzévirienne de Jannet, 1856, p. 131-33.

(2) Les autres éditions le nomment tout fimplement Boufquet, & M. Moreau fuppofe qu'il s'agit d'un « Bofquet, du Bofquet, quelquefois Bocquet, lieutenant au régiment d'Houdancourt en 1637, lieute-

marquis d'Aubeterre fe retira apres qu'il euſt veu perir à fes coſtez tous fes officiers & domeſti-

nant colonel au régiment de Bourdonné, en 1640, & aide de camp devant Arras. Le duc d'Enghien, ajoute-t-il, le laiſſa pour commander dans Furnes, qu'il venait de prendre en 1646; il était maréchal de bataille. Il fut nommé gouverneur de Furnes en 1648. Nous le trouvons maréchal de camp au fiége de Puycerda, en 1654. Le 10 août 1658, il fut appelé pour la troiſième fois au gouvernement de Furnes. » Mais il eſt évident que Baltazar entend parler ici de Gaſpard, comte de Chavagnac (l'auteur des *Mémoires*) & frère cadet de celui qui fut pris dans Sarlat. Gaſpard, qui était d'abord tout dévoué, comme fon frère, au prince de Condé, & qui l'avait ſuivi, lui ſeptième, au voyage d'Agen (mars 1652), croyant enſuite avoir à fe plaindre du Prince, avait fait fa paix avec la cour (août 1652) : il était en ce moment maréchal de camp dans l'armée du duc de Candale. Baltazar, d'ailleurs, était bien renſeigné, quand il le nommait Bouſquet-Chavagnac, puiſque Chavagnac lui-même nous apprend dans fes *Memoires* (p. 8) que le Bouſquet était une des terres de fa famille, & il ajoute plus loin (p. 35) qu'il portait le nom de Bouſquet. Buſſy-Rabutin, qui l'a beaucoup connu, parle ſouvent, dans fes *Mémoires,* de Chavagnac le Boſquet. Il le nomme dès 1645, à propos d'une affaire de galanterie qu'il eut à Paris avec la comteſſe de Buſſet (édit. Lalanne, p. 102). Plus loin (p. 131), il rappelle que le prince de Condé fit avoir, en 1646, le gouvernement de Furnes à Chavagnac le Boſquet; puis, qu'au mois de juin 1650, il alla avec lui, Tavannes & quelques autres, fe jeter dans Montrond, où le marquis de Perfan commandait pour le Prince. Plus tard, en 1652, le 16 août, ce fut chez lui, à la Charité, que deſcendirent *Villars, ſurnommé Orondate, & le Boſquet Chavagnac, maréchaux de camp dans les troupes du Prince de Condé, qui revenoient* (de Paris) *mal ſatisfaits de ce Prince & ſe retiroient chez eux* (p. 320 & ſuiv.). Ils lui annoncèrent que des troupes arrivaient au ſecours de Montrond. Buſſy était alors rentré lui-même dans le devoir. Il informa le comte de

ques, qui ne le voulurent jamais abandonner. Duvouldy (1), qui commandoit les gens-d'armes, y

Paluau, qui bloquait la place, des nouvelles que *le Bosquet (sic)* lui avait apprises; il prit des mesures pour empêcher l'effet du secours annoncé, & Montrond capitula le 1er septembre. — Bousquet-Chavagnac mourut le 11 février 1695.

(1) Il assistait, en 1646, au siége de Dunkerque, avec le grade de lieutenant aux gardes; il y fut blessé (voy. l'*Histoire du siége de Dunkerque,* par Sarrazin). On le retrouve à la bataille de Lens (1648) aide de camp du prince de Condé. — Chavaignac le nomme Vauldy, & dit qu'il fut tué à l'affaire de Sarlat qui eut lieu, selon lui, avant la défection de Sarlat & après l'expédition du Limousin, où lui-même était allé secourir le gouverneur, M. de Pompadour, contre les entreprises de Marsin, qui fut complètement défait au mois de février, a Saint-Robert, dans le comté d'Ayen. « Je ne fus pas plus tôt retourné dans mes quartiers (en Périgord), raconte Chavagnac (édition citée, p. 171), que j'eus avis que les troupes de M. le Prince, qui étoient sous le commandement de mon frère, s'avançoient du côté de Terrasson (à 53 kil. E. de Périgueux). A l'instant je mandai à Folleville, maréchal de camp, de qui j'étois l'ancien, de me venir joindre. Nous apprîmes que d'Aubeterre avoit assiégé le château de Deborié *(sic)* (on trouve, à 9 kil. au N.-E. de Périgueux, une petite localité appelée Les Bories; c'est probablement ce lieu qu'on désigne ici), dont la perte nous auroit apporté un préjudice considérable pour nos quartiers: ce qui me fit faire onze lieues de traite jusques à Issoudun. Comme nos ennemis ne s'attendoient pas que j'arriverois par le côté de Terrasson, ils en prirent l'alarme & montèrent à cheval... Je les attaquay & les rompis. Ils perdirent deux mille hommes & quantité d'honnêtes gens, dont Feuquières & Vauldy étoient du nombre; nous leurs prîmes trois cens chevaux, les poussant jusques à Périgueux. . J'envoyai Pommereuil à la poursuite de l'infanterie, dont il tua cent cinquante & en prit deux cens, le reste s'étant noyé dans la rivière (l'Isle). » (Commencement de mars 1653.)

fuſt faict priſonnier, lors qu'il croyoit s'eſtre ſauvé avec pluſieurs officiers de ce corps qui s'eſtoient mal defendus en ce rencontre. Toutes les places qui avoient tenu le parti des Princes ſe remirent à l'obeyſſance du Roy, excepté celles qui ne le pouvoient pas faire. Le comte du Doignon, ne ſe croyant plus aſſeuré dans Broüage & l'iſle d'Olleron, ny ailleurs, apres qu'il euſt receu de grandes ſommes d'argent d'Eſpagne, traicta avec le Roy, qui le fiſt maréchal de France, en luy remettant ſes places, ce qui porta grand prejudice au parti des Princes (1).

(1) Le comte du Dognon, *qui n'était pas homme à ſe payer de galimatias,* ainſi que l'écrivait le prince de Condé à Lenet (*Mém.* de Lenet, p. 537), négociait depuis pluſieurs mois avec la Cour pour mettre à plus haut prix ſa défection, lorſqu'il obtint enfin tout ce qu'il déſirait, au mois de mars 1653. Loret écrivait dans ſa lettre du 23 :

On tient pour chose confirmée
(Ce qui fâchera fort l'Ormée)
Que mardi dans le Parlement
On a verifié hautement
Le pardon, amnistie ou grâce
Que pour avoir sa forte place,
Ses munitions et canon
On accorde au sieur du Daugnon,
Auquel même encore on confère,
Pour sortir avec luy d'affaire,
Maint grade et mainte dignité
Qu'il auroit bien mieux mérité,
Si sa conduite eût été telle
Qu'il eût toujours été fidelle.
On luy baille aussy largement,
Comme par dedommagement.

Durant ces difcordes, Baltazar eftoit à Tartas qu'il avoit fait fortifier; il n'efpargna rien pour

De grosses sommes de finance
Pour Brouage, lieu d'importance,
Dont il étoit sous-gouverneur,
Où l'on met cet homme d'honneur
Qu'on appelle Monsieur d'Estrade.
. . . .

Son marché ne fut définitivement conclu que le 19 mai. En retour de Brouage & de l'île d'Oléron, il reçut 530,000 livres, un brevet de duc & pair, & le Roi lui envoya le bâton de maréchal de France, *dont il lui falloit un jour, dit la reine, donner fur les oreilles* (Montglat). Après ce traité, il revint à la Cour fous le nom de maréchal Foucaut.

Du Dangnon, sorty de Brouage,
Ayant reçu mesme avantage (a)
(D'autant que son traité, dit-on,
Le rend très-digne du bâton),
A pris de mesme un autre titre,
Et j'ay lû, dans certaine épitre
D'un homme qui n'est pas Nigaud,
Que c'est le maréchal Foucaud.
(LORET, lettre du 10 mai 1653.)

Condé écrivait avec trifteffe à Lenet, au fujet de cette odieufe trahifon : « Quant à ce qui regarde le traité du comte du Doignon, il ne faut pas s'en plaindre en façon quelconque, ni dire qu'il a pris notre argent mal à propos; car comme il n'y a encore rien d'exécuté, il pourra bien avoir quelque fujet de le rompre, ce qu'il ne feroit pas, fi mon frère, ma fœur, M. de Marchin, ou vous, ou quelqu'un de ceux qui font à moy, tefmoignoient publiquement quelque mauvaife fatisfaction de luy. » (*Mémoires de Lenet,* p. 606.) Au nombre des juges qui prononcèrent dans le Parlement, en préfence du Roi, le 28 mars 1654, l'arrêt de condamnation contre le prince de Condé, « figurait le comte du Doignon, devenu maréchal de Foucault. » (Bazin.)

(a) Le titre de maréchal.

cela, d'autant qu'il avoit esté resolu que la campagne se commançeroit par l'attaque de cette place; mais ce dessein fut rompu par un meilleur, que Choupes, venant de Bourdeaux avait proposé à la Cour, ou de soy-mesme, ou par autruy [1]; en suite de cela toutes les troupes du Roy alloient de ce costé-là. Le 17. janvier 1653. Baltazar envoya au reste du regiment de Conty, qu'il avoit laissé à Bazas, & à S. Micaut de s'en aller en toute diligence à Roquefort, que le baron de Marsan [2]

(1) Aymar, marquis de Chouppes, né vers 1612, était parvenu aux fonctions de commandant général de l'artillerie, lorsque, en 1651, il se laissa séduire par Condé, qui l'avait vu à l'œuvre à Fribourg, à Mardick, à Dunkerque, & à qui il se donna un peu par faiblesse, un peu par calcul; mais il fit sans éclat la guerre de Guyenne, où il montra contre Marsin une jalousie pleine d'aigreur, allant jusqu'à l'accuser, dans ses *Mémoires*, d'être *presque toujours pris de vin*. Il avait rejoint le prince de Condé à Paris après le combat du faubourg Saint-Antoine; mais lorsque celui-ci fut parti pour la Flandre (octobre 1652), Chouppes revint en Guyenne, au moment où les troupes allaient prendre leurs quartiers d'hiver. Il ne s'entendit pas davantage avec Marsin, & vers la fin de février 1653, il se rendit à Madrid, chargé d'une mission par le prince de Conti. A son retour, il se fit l'intermédiaire des premières négociations du prince de Conti avec la cour (juin 1653). Après la paix de Bordeaux, il servit avec distinction en Catalogne, sous le prince de Conti, & obtint en récompense la lieutenance-générale du Roussillon. M. Moreau place sa mort sous l'année 1673.

(2) François de Montesquiou, seigneur de Marsan. Il vivait encore en 1662. (C. Moreau.)

voulut rendre au chevalier d'Aubeterre, qui estoit au Mont de Marsan avec 500. chevaux, le régiment Saincte Mesme & celuy de S. Luc d'infanterie, où estant arrivez, ce chevalier leur donna sur la queüe & desfit la compagnie de cavalerie de Sainct Micaut; les habitans ne voulurent pas laisser entrer le regiment de Conty qui se posta dans le faulx-bourg, & les troupes du Roy devant la ville jusques à la nuit, qu'ils se retirerent à la Bastide & à Saint Justin (1). Baltazar eust advis de tout cela, partit la mesme nuit de Tartas, & se rendit, luy avec Prugues (2) & vingt autres, à neuf heures du matin, à Roquefort; il y entra quoy que le baron de Marsan eust sceu faire; il trouva donc les troupes du Roy qui êtoiēt revenues devant la ville, comme le jour precedent, & les siens dans le faulx-bourg, qu'il fist entrer aussitost, se saisit du chasteau, & de l'eglise, & sortit avec les vingt chevaux qu'il avoit amené, & 200. hommes de pied, qui saluerent les troupes que commandoit le chevalier d'Aubeterre, qui fust fort surpris, ne sçachant ce que c'estoit; il

(1) Saint-Justin & La Bastide-d'Armagnac sont deux petites localités situées sur la Douze, au S.-E. de Roquefort & au N.-E. de Villeneuve-de-Marsan, située elle-même à 18 kil. à l'E. de Mont-de-Marsan.

(2) Il commandait le régiment de Guitaud. (C. Moreau.)

se retira bien viste & s'en alla vers Ville-neuve, & Saint-Sever (1), laissant 30. hommes du regiment de Sainte Mesme dans le chasteau de S. Justin, que Baltazar força le jour suivant, les faisans prisonniers de guerre; de là il alla à la Bastide, pour y mettre le debris des regimens de Guitaud & de Leyran en garnison, avec 60. hommes du regiment de Conty; il demeura 24. heures avec eux, leur donnant ordre de se bien barricader dans le lieu & dans l'eglise, afin de n'estre pas enlevez une seconde fois; mais il ne les eust pas si tost quittez, que le chevalier d'Aubeterre les enleva, bien qu'ils fussent dans l'eglise, & se rendirent tres laschement; aussi ce colonel ne les regretta point, ne luy ayant pas donné le temps depuis la minuit jusques à neuf heures du matin qu'il se rendit de Roquefort à la Bastide, avec cavalerie et infanterie, pour les secourir; mais les troupes du Roy furent desja à Villeneuve & au Mont de Marsan.

A son retour à Roquefort, il trouva Baas (2),

(1) Petite ville à 16 kil. S. de Mont-de-Marsan.

(2) Le baron de Baas, originaire du Béarn, où il possédait la seigneurie de Sirvois, était, en 1650, major au régiment de Persan, lorsqu'il prit part au mouvement de la Bourgogne. La princesse de Condé le dépêcha de Bordeaux au baron de Watteville, le 11 juin de la même année, avec pouvoir de la comprendre dans le traité de la

mareſchal de camp, qui venoit de Bourdeaux, auquel il laiſſa ſix compagnies de cavalerie de ſon regiment, avec celuy de Conty, qui mit la place en eſtat de ſe bien pouvoir defendre, & s'en retourna à Tartas, qu'il rendit tres fort; où eſtant le chevalier d'Aubeterre détacha un parti du Mont de Marſan de 27. chevaux vers Tartas; ce colonnel en fuſt adverti, leur donna la chaſſe, luy treiziéme, & de 27. en priſt 24. qu'il renvoya en ſuite au chevalier, qui l'en avoit ſollicité; il mit enſuite ſes troupes en quartier d'hyver, qui luy fut ordonné par le duc de Candale & de Tracy. Baltazar, faiſant contribuer pour la ſubſiſtance des ſiens les Landes, juſques à Dax, meſmes les fauxbourgs de Saint Sever & du Mont de Marſan, il priſt le chaſteau de Cauna (1), tout contre Saint Sever, où il

ducheſſe de Longueville & de Turenne avec les Eſpagnols. Il était maréchal de bataille dans l'armée des Princes. En 1651, il prit poſſeſſion de la groſſe tour de Bourges pour le prince de Conti. On le voit, en 1653, adjoint au vicomte de Virelade, qui allait négocier la paix de Bordeaux à Bègles avec le duc de Candale. La *Gazette* le nomme parmi ceux qui ſervirent avec diſtinction devant Arras en 1654. Il fut nommé en 1657 ſous-lieutenant des mouſquetaires de la garde du Roi, qui venaient d'être rétablis, puis il ſervit en Italie en qualité de lieutenant-général. En 1660, il paſſa au ſervice du duc de Modène. Enfin nous le retrouvons, en 1674, vice-roi des îles d'Amérique. (C. Moreau.)

(1) Sur l'Adour, à 6 kil. en aval de Saint-Sever.

mit garnison, qui arcelloit fort ce pays. Il deffit cét hyver plusieurs partis & compagnies du regiment du chevalier d'Aubeterre. Doron, un de ses capitaines, fust deffait, & luy prisonnier avec deux de ses compagnies, & 40. chevaux de Poyanne (1).

Au commancement du mois de juin ce chevalier, ayant ramassé toutes les troupes que le duc de Candale luy avoit laissées, vint à S. Sever où il passa avec quelque méchante piece d'artillerie, prist sa marche vers Sainct Justin, & s'en saisit, d'autant que le commandant ne voulut point attendre de souffrir le canon. Le regiment de Saincte Mesme, qui avoit eu ordre d'aller vers la Picardie, voulut se faire payer de quelque argent que Saint Sever luy devoit, fust enlevé par Baltazar; cinq ou six capitaines y furent tuez ou prisonniers; tout le bagage fust pris & quelques 200.

(1) Baltazar ne dit mot de la perte de Bazas, que le prince de Conti & sa sœur annonçaient en ces termes à Condé, dans une lettre collective, datée de Bordeaux, le 17 avril 1653 : « ... Bazas s'est encore rendu tout nouvellement, & nous n'avons plus dans le party que Bourdeaux, Libourne, Bourg, Bergerac, Sainte-Foy, Tartas & Périgueux, car nous avons depuis trois jours perdu tous les postes de la Garonne. » (*Mém. de Lenet*, p. 606.) Chavagnac s'attribue, dans ses *Mémoires* (1699, p. 178), l'honneur de la prise de Bazas, où commandait, dit-il, le brave Saint-Meaux, avec une garnison de huit cents hommes.

hommes; le refte s'eftoit retiré dans une maifon où ils fe defendoient; mais ils obtindrent de ce colonnel, qu'ils fe retireroient, & ne ferviroient d'un mois, ce qu'ils lui baillerent par efcrit. Et pendant qu'on traitoit il fe paffa plus de trois heures; quelque fuyard dés la pointe du jour, lors qu'ils furent attaquez, advertit le chevalier d'Aubeterre, qui avoit trois regimens de cavalerie, & au lieu que Baltazar le croyoit encores à Saint Juftin, il eftoit à Villeneuve, deux lieües de Saint-Sever, qui luy tomba fur les bras; il eftoit devant fes gens vis à vis de Cauna (1), où il avoit fait deffein de repaiftre, lors qu'on luy vint dire que l'ennemy eftoit bien pres d'eux, & en mefme temps il vit deux efcadrons de l'autre cofté de la riviere qui alloient vers Cauna; il renvoya celuy qui luy porta cette nouvelle, & fift dire aux fiens de gaigner la riviere, & ne s'y amufer point, qu'il les attendoit au gay, où on difputeroit le paffage, & que les 50. Irlandois (2) qu'il avoit devoient cepen-

(1) Au lieu de *vis à vis de Cauna,* les autres éditions portent *eut avis de Cauna.*

(2) Ces Irlandais étaient fournis à l'armée des Princes & entretenus par l'Efpagne, qui les recrutait directement en Irlande, dont la population catholique & royalifte n'était pas fort précieufe à la nou-

dant couler le long de la riviere vers Mugron (1) : ce qu'ils firent & se sauverent par ce moyen. Ce colonnel passa la riviere avec l'Artet, où jamais il n'y avoit eu gay, parce qu'il se voyoit coupé deçà & delà la riviere : estant passé il joignit les siens au gay de Supprose (2), où il prist les mieux montez, & fist la retraite; il perdit environ 30. cavaliers les plus mal montez, & pas un officier. Il n'avoit eu que 80. chevaux en tout, 50 Irlandois, & la Croix qui commandoit dans Cauna avec 20. fuziliers qu'il renvoya dans son chasteau; cependant le chevalier d'Aubeterre le poursuivit jusques dans les Lãdes, à une demie lieuë pres de Tartas, qui à son retour à Saint Sever escrivit au duc de Candale qu'il avoit entierement deffaict 400. chevaux à Baltazar, & toute son infanterie, quoy qu'on sçavoit tres bien que depuis le commancement que le duc de Candale avoit enlevé les deux regimens de Guitaud & de Leyran, il ne luy estoit resté que son regiment de cavalerie, duquel la moitié estoit dans

velle république protestante. Il y en avait cinq cents dans le bourg de Lormont.

(1) Gros village au S.-O. de Cauna.

(2) On lit *Sappose* dans les autres éditions. C'est aujourd'hui Souprosse, village à 4 kil. O. de Cauna, à quelque distance de la rive droite de l'Adour.

Roquefort, & l'autre dans Tartas, qui faisoit peut-estre 300. chevaux, avec lesquels il luy donnoit bien de la peine durant l'hyver, dans tous les rencontres où il eust tousjours l'avantage, quoy que ce chevalier eust cinq ou six régimens, des meilleurs de l'armée du Roy, contre un seul. Il avoit celuy du grand maistre, les deux de Crequy, le sien (1), Poyanne & Bougy; il donna souvent de ses nouvelles à son general du contraire de ce qui se passoit, mais par un desir de paroistre, il faisoit gloire de deguiser la verité (2).

Ce chevalier fist en suite le siege de Cauna avec ses deux pieces de canon, le faisant battre huict jours, sans le pouvoir prendre; à la fin les Irlan-

(1) Au lieu de *le sien,* on lit dans les éditions précédentes *les sieurs Poyanne & Bougy...*

(2) Le récit de la *Gazette* présentait aussi cette affaire, qui se passa le 17 juin 1653, comme une déroute complète essuyée par Baltazar. « Le chevalier d'Aubeterre, dit-elle, la fit attaquer par quarante coureurs & six officiers. Les ennemis prirent la fuite à l'abord des nôtres, &, comme s'ils eussent eu mille chevaux à leurs trousses, avec tant de précipitation que le colonel Balthazar & deux autres chefs traversèrent la rivière à la nage, à deux cens pas du gué par lequel ils s'étoient proposé de se sauver... Tellement que, depuis Saint-Sever jusqu'à Tartas, ce ne fut que fuite, prise ou tuerie de la cavalerie ennemie. » L'infanterie fut ensuite défaite entièrement avec l'aide des habitants de Saint-Sever, « sans qu'il s'en sauvât un seul qui ne fût pris ou tué. » (*Extraordinaire* du 18 juillet.)

dois que Baltazar y avoit mis, se saisirent de la Croix, commandant, le luy livrerent avec le chasteau, car autrement il ne devoit esperer qu'une honteuse retraite de devant ce meschant lieu. Pendant ce siege, la cavalerie de Tartas affoiblit grandement ses troupes par le nombre des prisonniers qu'elle fist des siens; ceux de Roquefort l'incommoderent aussi de leur costé, & tous ensemble l'obligerent à quitter son poste; il passa à Saincte Croix (1) & fist mettre le feu dans les bleds, où il le pouvoit; un parti de Tartas luy prist ce jour là 120. hommes, des regimens de S. Luc & de Saincte Mesme; le jour suivant, il tira vers Pontons (2), où il fit le mesme degast & perdit plus de 80. chevaux, que ceux de Tartas luy prirent; lors qu'il fust à Pontons, il s'y barricada, au lieu d'assieger Tartas. Poyanne & luy envoyerent au duc de Candale, pour avoir encores de l'infanterie, l'asseurant de la prise de Baltazar & de Tartas; mais ils se morfondirent à Pontons sans y faire autre chose.

En ce temps là les affaires des Princes empiroiēt du costé de Bourdeaux; Bourg estoit assiégé par les

(1) Aujourd'hui Carcarès & Sainte-Croix à 5 kil. N. de Tartas.
(2) Pontonx, à 12 kil. S.-O. de Tartas.

ducs de Vandofme (1) & de Candale, par mer & par terre; Don Jofeph Ozorio, qui commandoit dedans, fe deffendit tres mal, & fe rendit par capitulation (2); il fe retira avec fa garnifon en Efpagne, où il fuft arrefté & mis dans le chafteau de S. Sebaftian, & apres l'examen des commiffaires, il euft la tefte tranchée; & en effet il eftoit coupable, car la place eftoit forte (3), Marchin, peu de jours auparavant y

(1) Céfar, duc de Vendôme, fils légitimé de Henri IV & de Gabrielle d'Eftrées, né en 1594, époufa la fille unique du duc de Mercœur, qui lui céda, par contrat de mariage, le gouvernement de Bretagne. Au commencement de la Fronde, il devint, avec fon fils le duc de Beaufort, un des chefs de la cabale des Importants, & fut exilé; mais s'étant réconcilié avec le cardinal Mazarin, il avait obtenu la charge de grand-maître, chef & furintendant général de la navigation (mai 1650), & c'eft à ce titre qu'on l'avait envoyé, en 1653, dans la Gironde avec la flotte royale pour intercepter tous les fecours que Bordeaux pouvait efpérer par cette voie. Il mourut en 1665.

(2) Le 5 juillet 1653.

(3) C'était, à cette époque, l'habitude des Efpagnols de faire mettre à mort les gouverneurs de places qui fe rendaient après une réfiftance jugée infuffifante. On en trouve deux exemples dans la feule année 1639 : Le gouverneur d'Opoul, en Rouffillon, ayant capitulé après trois jours de fiége & s'étant retiré à Perpignan, « pour payement de fa précipitation, fut mis en quatre quartiers, & fa tefte pofée fur la porte par laquelle il eftoit entré en fortant d'Aupoulx. » (*Mercure françois*, t. XXIII, p. 264.)

Quatre mois plus tard (feptembre), le gouverneur de Tautavel s'étant rendu à fon tour, & « ayant efté conduit avec fa garnifon à Perpignan, y fut exécuté à mort, pour n'avoir pas tenu affez longue-

avoit jetté du fecours & quantité de vivres par la riviere de la Dordoigne, à la face de l'armée navale deVandofme. Les Irlandois qui eftoient à l'Ormont, eftans folicitez par le colonnel Amilton, que Marchin avoit congedié & donné paffeport pour s'en aller à Paris, fe rendirent au duc de Vandofme, & le chafteau de mesme (1). Marchin fe voyant

ment dans une fi bonne place. » (Du Pleix, *Hiftoire de Louis XIII*, t. II, p. 184.)

(1) L'abbé de Cofnac, d'accord avec notre auteur, place la prife de Lormont immédiatement après la capitulation de Bourg. « La prife de Bourg, dit-il, donna lieu à M. de Vendôme de s'approcher avec toute fon armée navale jufqu'à Lormont, qui n'eft qu'à une lieue de Bordeaux. Ainfi cette armée d'un côté, & celle de M. de Candale de l'autre, tenoient cette ville tellement bloquée, que malaifément y pouvoit-il entrer des vivres. » (*Mémoires*, t. I, p. 70.) C'eft donc par erreur que Montglat, qui, du refte, raconte avec peu d'exactitude cette dernière période de la guerre de Guyenne (t. IV, p. 9 & fuiv. de l'édit. de 1727), met l'*attaque du Bourg de L'Ormont (fic)* avant le fiége de Bourg. Il eft vrai que Loret annonce la prife de Lormont dans fa lettre du 7 juin 1653 :

De Lormont la prise subite
Dans Bordeaux tant de bruit excite,
Que plusieurs pensent bonnement
Qu'on y verra du changement,
Et qu'il faut qu'elle se soumette.
Dieu le veuille ! Dieu le permette !

Mais le naif chroniqueur de la *Muze hiftorique* etait fouvent en défaut pour les nouvelles de l'extérieur. Lormont eft fitué à 5 kil. N. de Bordeaux, fur la rive droite de la Garonne. La capitulation de cette place doit être du 7 ou du 8 juillet.

aſſailly dans Bourdeaux de tous les coſtez, ne ſçavoit comment faire ſubſiſter ſes troupes, l'argent ayant manqué, les Bourdelois n'en voulant plus fournir, jugeans ne pouvoir eſtre ſecourus par le marquis de Sainte-Croix, que l'on attendoit avec une armée navale d'Eſpagne, mais qui ne venoit point. Cette eſperance avoit fait roidir (1) les habitans dans le parti des Princes, dont ils en avoient du repentir; apprehendans que de là naiſtroit leur malheur & leur ruine. Marchin pour ne pas ſecouër par laſcheté le faix peſant des affaires des Princes, le vouloit ſouſtenir de tout ſon pouvoir; ils eſcrivit au marquis d'Aubeterre qui eſtoit à Villeneuve d'Agenois de venir, & luy-meſme alla le 10. may 1653. à Tartas, pour conferer avec Baltazar ſur ce ſujet. A ſon retour à Bourdeaux les troupes du Roy commancerent à s'advancer vers cette place; les conſpirations & trahiſons le tenoient dans une continuelle crainte; ſurtout celle de Theobon, le deſſein duquel eſtoit (2) eſtrange, puis qu'il vouloit faire maſſacrer juſques aux Princes & Princeſſes (3);

(1) Au lieu de *roidir*, on lit *refroidir* dans les éditions précédentes.

(2) Les éditions précédentes ont ſupprimé le mot *eſtoit* & ont ajouté le mot *fort* devant *eſtrange*.

(3) « Le marquis de Théobon, dit le prince de Conti dans ſon

Marchin en donna advis à Baltazar, auquel le prince de Conty, Marchin & Lesnet (1) envoyerent des

Apologie, après avoir défendu Villeneuve & reçu cent amitiés du prince de Condé, quitta le parti pour une injustice de Marchin (*a*). » Dom Devienne attribue aussi à cette brouille la défection de cet officier, qui, d'après M. Cousin, ne se serait retiré qu'en haine des excès de l'Ormée, ou du parti populaire à Bordeaux. Il aurait, d'après Dom Devienne (*Histoire de Bordeaux*, 1775), noué des intelligences avec le duc de Saint-Simon, gouverneur de Blaye, pour lui livrer la ville; mais son dessein ayant été découvert, il se sauva. Un sieur Chevalier, avocat, surpris avec une lettre qu'il s'était chargé de porter à M. de Candale, à Agen, fut pendu par la populace, le 1[er] juin. Le prince de Conti, dans son *Apologie,* semble confondre dans le même complot Chevalier & Théobon. Chavagnac raconte (*Mémoires,* 1699, p. 177) « qu'au mois de may, M. de Candale assembla les troupes à Marmande, où Théobon proposa de se rendre le maître de Bourdeaux, moyennant une intelligence qu'il disoit y avoir ménagée; mais que son projet y fut inutile, n'y ayant rien fait que d'essuyer quantité de coups de mousquet qu'on nous tira, quand nous voulûmes en approcher. » Ce complot est sans doute celui qu'expose longuement M. Cousin (*Madame de Longueville pendant la Fronde,* p. 345-355), par lequel Théobon, de concert avec l'avocat général Dussaut & Jacques Filhot, trésorier de France à Montauban, devait ouvrir les portes de Bordeaux au duc de Candale. Filhot manqua périr dans cette entreprise (fin de mai 1653) ; mais il n'y fut nullement question d'égorger les princes & les princesses, ainsi que le dit Baltazar.

(1) Pierre Lenet, procureur général au parlement de Dijon, puis conseiller d'État, l'un des agents les plus dévoués du prince de Conde. Ses *Mémoires,* dont la meilleure édition a été donnée par MM. Champollion dans la collection Michaud & Poujoulat, font pleins d'intérêt.

(a) *Apologie du prince de Conti par lui-même,* dans *Madame de Longueville pendant la Fronde,* par Cousin ; appendice, p. 493.

lettres pour le marquis de Sainte Croix & Vatteville, le prians de les leur envoyer par quelqu'un de ses gens, à S. Sebastian (1), ce qu'il fit avec beaucoup de peine, & eust responce qu'ils seroient plustost dans la riviere de la Garonne, qu'il ne seroit dans Bourdeaux, quand il partiroit de Tartas aussitost qu'il auroit receu leurs lettres. Baltazar sur cét advis, donna ordre pour son depart, envoya querir Prugues (2) de Roquefort à Tartas, & luy donna des gens pour les amener avec luy, pour attaquer S. Justin, mais qu'il le faloit prendre dans deux fois 24. heures, & qu'il amuseroit cependant le chevalier d'Aubeterre à Pontons, afin qu'il ne luy tombat sus (3), avant que d'avoir pris ce chasteau; ce qui fut executé. Ce chevalier ayant apris qu'on l'attaquoit, y accourut avec six escadrons, & quand il fust au Mont de Marsan on luy annonça la prise. Le capitaine Antoine (4), qui commandoit

(1) Saint-Sébastien, ville forte d'Espagne, sur un îlot du golfe de Gascogne, qui communique au continent par un pont de bois; à 62 kil. N. de Pampelune; chef-lieu de la capitainerie générale du Guipuscoa.

(2) Les éditions antérieures impriment *Pruyères*. Nous venons de voir que Prugues était commandant du régiment de Guitaut.

(3) On lit dans les éditions antérieures : *afin qu'il ne tombât sur eux*.

(4) Il était capitaine au régiment de Champagne. Après la pacification de la Guyenne, il passa en Catalogne, & emporta de force,

avec deux compagnies, y fuſt fait priſonnier de guerre, le chevalier s'en retourna à Pontons. Baltazar choiſit 100. chevaux des ſiens, & partit pour Bourdeaux ſans eſtre pourſuivi de ce chevalier, qui donna du chagrin au duc de Candale, lequel apriſt que ce colonnel venoit pour ſe jetter dans Bourdeaux. Il alla au devant avec 400. chevaux; mais il ne le peut empeſcher d'y entrer en plain midy. Ce chevalier ſçachant le depart de Baltazar, priſt toute ſa cavalerie & ſon infanterie, & alla à deſſein de ſe ſaiſir du fauxbourg de Tartas, où il ſe vouloit poſter; eſtant arrivé, les ennemis ſortirent de la place, & le repouſſerent avec perte des ſiens, pluſieurs officiers y furent faits priſonniers & menez dans la ville. Il n'euſt que la peine de retourner à Pontons, où il demeura ſans oſer plus rien entreprendre.

Ceux qui eſtoient affectionnez au parti des Princes, furent ravis de l'arrivée de Baltazar à Bourdeaux, & les autres en eurent du deſplaiſir, parce qu'il avoit beaucoup de credit parmy le peuple; il alla voir Marchin le premier, qui luy fiſt cognoiſtre le mauvais eſtat où il eſtoit, & luy

avec ſa ſeule compagnie, le château de Bouraſſan, en 1656. (C. Moreau.)

dit que Choupes (1) eſtoit allé à la Cour avec la permiſſion du prince de Conty, qui teſmoignoit eſtre laſſé de la guerre, & qu'il ſe vouloit retirer à Rome; Baltazar luy dit qu'il s'eſtimoit que ce Prince ſongeaſt à abandonner les intereſts du prince de Condé, ſon frere, & ceux de Bourdeaux, qu'il ſe faloit defendre, alleguant que les troupes du Roy n'eſtoient pas aſſez puiſſantes encores pour les attaquer, & moins pour les prendre, & que tout cela n'eſtoit rien, pourveu que Choupes ne trâmat autre choſe à la Cour de la part du prince de Conty. Marchin luy dict qu'il eſtoit dans cette apprehenſion, puis que Choupes eſtoit de retour à

(1) Chouppes avait quitté Bordeaux au commencement de juin, c'eſt ce qui reſſort d'une lettre de Condé, datée de Bruxelles, le 28 juin 1653, & répondant à deux autres que Lenet lui avait adreſſées le 7 & le 12 : « Je ſuis bien aiſe auſſy d'apprendre que Chouppes ſe ſoit retiré de Bordeaux, & je ne me metz guière en peine s'il yra trouver le Mazarin ou non (*Mémoires de Lenet*, p. 609). » — Chouppes raconte longuement, dans ſes *Mémoires*, tout le détail de ſon intrigue avec le prince de Conti, qui, dès le mois de juin, conclut, par l'intermédiaire de cet officier & du duc de Candale, ſon arrangement particulier avec la Cour à l'inſu de ſes *amis* de Bordeaux. L'abbé de Coſnac, ami de Chouppes & ſon collaborateur dans cette affaire, entre dans des détails identiques, qui mettent le fait hors de doute. Après avoir vu *le Mazarin*, Chouppes était revenu, vers la fin de juin, *pour ſervir en qualité de lieutenant général dans l'armée de M. de Candale* (voir les *Mémoires* cités).

l'armée du Roy. Apres ce difcours, ils allerent enfemble voir ce Prince, la princeffe de Condé & la ducheffe de Longueville, & quelques jours fe pafferent en conferences fur ce qui eftoit à faire. L'on attendoit à toute heure le fecours de S. Sebaftian, & fur tout le jour de S. Jacques, auquel les Efpagnols ont accouftumé de faire efclatter leurs grands exploits; mais de cette efperance femée en l'air, on ne moiffonna que du vent (1); alors la plufpart des courages furent abbattus, de forte que les interefts des Princes n'eftoient plus dans leur fouvenir (2); leurs ennemis prirent le ruban blanc,

(1) Au lieu de cette phrafe, fi expreffive, les autres éditions portent : *Mais cette efpérance fut femée en l'air, où on ne moiffonne que du vent.*

(2) Il faut rappeler ici, pour l'intelligence du récit, certains faits que notre auteur a cru pouvoir négliger. Le baron de Vatteville ne prêta jamais qu'un concours peu effectif aux intérêts des princes en Guyenne. Nous avons vu que Marfin n'avait pu obtenir de lui qu'il l'aidât à prendre Blaye, après le départ du comte d'Harcourt (août 1652). Il ne répondit pas mieux aux inftances que lui fit faire le comte du Dognon de venir joindre fes vaiffeaux aux fiens pour éloigner d'Oléron la flotte royale (nov. 1652). Les fubfides que lui faifait paffer le roi d'Efpagne, reftaient en grande partie entre fes mains, au lieu d'être diftribués par lui felon les inftructions qu'il recevait. Auffi le prince de Conti adreffa-t-il à la Cour de Madrid (9 décembre 1652) des plaintes très-vives fur fon compte, dans un Memorandum que Lenet nous a confervé, l'accufant à la fois de malverfation & d'incapacité, & demandant fa révocation. Une lettre

& crierent par toutes les rues de Bordeaux : *Vive le Roy & la paix!* Sur cette nouvelle le duc de

que Lenet écrivait au prince de Condé, à cette occafion, réfumait avec énergie tous les griefs imputés à l'Efpagnol, & furtout *fes fourberies*. Enfin, il faifait favoir au prince, le 12 décembre, que Vatteville avait renvoyé fon armée navale à Saint-Sébaftien pour la radouber, « c'eft à dire, ajoutait-il, qu'avant le mois de mars, il ne faut pas efpérer de la revoir. » En vain le prince de Conti revint à la charge, au mois de février fuivant, pour obtenir le retour de la flotte fans Vatteville, *encore employé, au Paffage, au radoubement des vaiffeaux;* rien ne l'émouvait; d'ailleurs, il était *l'ami particulier de Don Louis* (de Haro), & Condé lui-même confeillait de le ménager, s'il revenait (3 mai. — *Mém. de Lenet,* p. 606, 608). La flotte efpagnole revint, il eft vrai, mais fans lui, & beaucoup trop tard, fous les ordres du marquis de Sainte-Croix (commencement de juillet). Alors elle fut contenue au bas de la Gironde, vers la tour de Cordouan, par le duc de Vendôme, avec la flotte royale, groffie de celle de du Dognon. Elle ne fit pas la moindre démonftration, bien loin de fonger à paraître en libératrice fous les murs de Bordeaux, où on l'annonçait tous les jours, comme nous l'apprend Baltazar. Mais il fe trompe en reportant au jour de la faint Jacques la manifeftation pacifique provoquée dans la ville par une dernière déception. C'eft le 25 juillet, en effet, que tombe la fête de faint Jacques l'apôtre, pour lequel les Efpagnols, on le fait, profeffent une vénération toute particulière, fon corps, d'après eux, ayant été recueilli en Galice & tranfporté depuis à Saint-Jacques-de-Compoftelle, où les fidèles fe rendent en pèlerinage pour l'honorer & obtenir fes grâces (*a*). Or, le 25 juillet, les préliminaires de la paix de Bordeaux étaient déjà fignés depuis la veille. Quatre jours auparavant, le 20,

(*a*) On lit dans l'*Histoire de Louis XIII*, par Du Pleix (T. II, p. 184), qu'après la prise de Salces par le prince de Condé, en 1639 (19 juillet), « les ennemis publioient que les François seroient chassez du Roussillon le jour de S. Jacques, au mois de juillet; ce qui n'arriva pas. »

Vandosme fist advancer ses vaisseaux jusques à la portée du canon, pour voir s'ils pourroient estre receus, puis qu'on se declaroit si ouvertement contre les Princes.

Baltazar sortit avec plusieurs officiers, & comme il estoit aimé du peuple, il eust le pouvoir de faire tirer les canons de la ville & des vaisseaux sur ceux du duc de Vendosme, desquels plusieurs furent tuez & blessez, ce qui l'obligea à faire retirer ses vaisseaux (1); ce colonnel revint dans la ville, & fist en sorte que le comte d'Autueil (2), gouverneur du

avait eu lieu la grande assemblée de l'archevêché, dont parle Baltazar un peu plus bas. Celle dont il s'agit ici, est la manifestation du 18, dont on peut lire le détail dans les *Mémoires* du p. Berthod, p. 423 & 424.

(1) La popularité de Baltazar parmi les gens de l'Ormée est attestée par la *Gazette*, qui raconte que, le 17 juillet, le peuple voulait le mettre dans l'hôtel de ville, mais « les plus lestes d'entre les bourgeois, composés de la jeunesse, s'assemblèrent pour l'empescher, & ne permirent qu'au prince de Conti d'y entrer. »

(2) Charles de Combault, baron d'Auteuil, né à Paris en 1588, mort en 1670, dans la même ville, avait « l'honneur, dit Tallemant des Réaux, d'être un peu fou par la tête; il s'avisa en sa petite jeunesse de dire qu'il étoit de la maison de Bourbon... Depuis, Monsieur le Prince, je ne sais par quelle rencontre, l'alla mettre auprès du duc d'Enghien, où il ne fut pas longtemps. » (*Historiettes*, t. V, p. 26 de l'édit. Techener, in-8°.) Condé écrivait de Bruxelles à Lenet, le 25 juin 1654 : « Quant à M. d'Auteuil, je veux bien qu'il sache que mon intention est que tous ceux qui sont auprès de moy

duc d'Enguien [1], fist un tour par la ville avec ce jeune prince, pour fortifier & animer le peuple, & à leur retour ils en informèrent la Princesse; en suite de cela Marchin, Lesnet, d'Autueil & Baltazar avoient resolu de mettre en seurté le duc d'Enguien; que ce colonnel le meneroit avec sa cavalerie à Tartas, & de là à Castelleon en Espagne : ce dessein fust arresté par l'asseurance que tous les bourgeois de Bourdeaux donnerent qu'ils ne feroient point d'accommodement sans y comprendre le duc

ou auprès de mon fils se gouvernent à ma mode, sans aller rechercher des exemples que je ne prétend pas devoir servir de règle aux choses que je désire des gens qui sont à moy; tellement que si après cela il fait encore difficulté d'observer mes ordres, il n'a qu'à se retirer où bon luy semblera. » (*Mem. de Lenet,* p. 610.) Le jeune duc d'Enghien ayant rejoint son père à Rocroy, dont celui-ci venait de s'emparer (30 septembre 1653), lui prodigua, dit Lenet, toutes ses gentillesses, tourna spirituellement en ridicule d'Auteuil, son gouverneur; & le prince, qui le reconnut comme très-peu propre à faire l'éducation des princes, trouva un prétexte de quelques négociations, pour l'envoyer en France. » (*Ibid.,* p. 615.) Il y avait longtemps que Lenet cherchait à éloigner d'Auteuil; il l'avait proposé au Prince dans plusieurs lettres qu'il lui écrivit de Bordeaux. Il était chevalier de l'ordre depuis 1628 & avait reçu le cordon des mains du maréchal de La Châtre. Combault est auteur de plusieurs ouvrages relatifs à l'histoire de France, & qui, à raison de leur utilité, auraient dû lui mériter quelques marques de souvenir des biographes.

(1) Henri-Jules, prince de Condé, né en 1645, avait alors dix-huit ans. Il mourut en 1709.

d'Enguien, la Princeſſe ſa mere & la ducheſſe de Longueville (1). Il ſe fit une aſſemblée des princi-

(1) On lit dans l'*Apologie du prince de Conty par lui-même* (*loc. cit.*, p. 485) : « Le prince de Conty tient un conſeil (le 22 juillet) où il propoſe de prendre ce qui reſtoit de cavalerie & M. le duc d'Anguen, de paſſer en Eſpagne ou périr, & d'envoyer devant Baltazar à Tartas ſur le chemin; Marchin & Leſnet s'y oppoſent, auſſi bien que les princeſſes. » Par une coïncidence ſingulière ce fait eſt expoſé dans les mêmes termes par le P. Berthod (*Mémoires*, p. 431) : « Cependant le prince de Conti tint conſeil chez lui, où il propoſa de prendre ce qui reſtoit de cavalerie & le duc d'Enghien, de paſſer en Eſpagne ou périr, & d'envoyer devant Baltazar à Tartas, mais Lenet & Marchin s'y oppoſent, auſſi bien que les princeſſes. » Lequel, du prince ou du religieux, a copié l'autre? Quoi qu'il en ſoit, leur récit eſt bien différent de celui de Baltazar, qui préſente Marſin & Lenet comme les promoteurs du projet. Mais on ſait que le prince de Conti déteſtait ces deux hommes dans leſquels ſon frère avait la plus grande confiance, & qu'en outre il écrivit ſon *Apologie* dans le but de couvrir ſa trahiſon & les négociations qu'il avait entamées avec la Cour, longtemps avant la capitulation de Bordeaux, dont il tira tant d'avantages. Du reſte, l'abbé de Coſnac, ſon confident, n'eſt pas non plus d'accord avec lui ſur ce point. Il raconte (p. 86) que pendant que Gourville convenait avec M. de Candale des articles du traité, le Prince alla rendre viſite à Mme la Princeſſe, qui ſe trouvait en ce moment en conférence particulière avec Mme de Longueville, Marſin & Lenet. Il la trouva ſi affligée, ainſi que Mme de Longueville, de leur triſte ſituation, que, profondément ému lui-même, il s'avança juſqu'à propoſer de *conduire Mme la Princeſſe & M. le duc d'Enghien en Eſpagne... en ſortant la nuit par les fenêtres de l'Archevêché, où logeoit Mme la Princeſſe, & qui répondoit dans les foſſés de la ville. Là, on devoit faire trouver des chevaux pour ſe conduire juſqu'à l'armée navale d'Eſpagne, qui étoit à l'embouchure de la Garonne. Ce deſſein, quoique aſſez mal digéré, fut ainſi réſolu. Je crois que l'appréhenſion*

paux de la ville dans l'archevefché, où le prince de Conty, les Princeffes, le duc d'Enguien, Marchin, Baltazar, & tous les officiers generaux affifterent; ceux de la ville propoferent qu'il ne fuft plus parlé de l'armée (1), & qu'on euft à les abandonner,

qu'avoit Marfin que la Cour n'eût défendu à M. de Candale de le comprendre dans le traité, ou qu'elle n'eût même donné ordre de l'arrêter, ne contribua pas peu à faire prendre cette réfolution. Mais l'abbé fut bientôt ce beau projet par le Prince lui-même, & réuffit fans trop de peine à l'y faire renoncer.

(1) Les autres éditions portent l'*Ormée* au lieu de l'*armée;* de là une longue note de M. Moreau fur l'Ormée, qui comprenait la fraction populaire, les partifans les plus violents de la fronde bordelaife, & tirait fon nom du lieu habituel de fes réunions, une place plantée d'ormes, près du château du Hâ. Les Princes s'appuyaient volontiers fur les orméiftes pour dominer les royaliftes, les tièdes & les parlementaires. Il fe peut cependant qu'il faille lire ici l'Ormée plutôt que l'armée, vu qu'on apprend par les mémoires du temps qu'une des principales décifions de cette affemblée était dirigée contre l'Ormée; mais il y fut auffi queftion de l'armée. « Le dimanche 20 de juillet fur les deux heures après-midi, les députés de tous les corps & de la jeuneffe ayant fait affemblée à l'archevêché, où affiftèrent le prince de Conti, Madame de Longueville, madame la Princeffe & M. d'Enghien, avec les officiers généraux de l'armée, on fit les propofitions, favoir : Qu'il feroit défendu à l'Ormée de s'affembler, qu'on changeroit tous les capitaines des quartiers, & qu'on feroit fortir tous les gens de guerre... » Dès le lendemain, on envoie des députés à MM. de Candale & Vendome pour conférer avec eux. « Deux jours après, d'autres leur portèrent des articles de trève... Le premier portoit une ceffation d'armes & de tous actes d'hoftilité jufqu'à la conclufion de la paix ou la rupture, fans autre communication entre les gens de guerre ni habitans de Bordeaux, qu'avec la permiffion des généraux.

qu'il faloit ſonger à un prompt accommodement, alleguant la famine, bien qu'il y euſt dans la ville du bled pour plus de dix mois, & qu'on en donneroit advis au prince de Condé; peu de jours apres chacun demandoit des paſſeports aux ducs de Vandoſme & de Candale, comme Marchin qui envoya la Gueſte (1) à l'Ormont, qui luy en

Cet article fut accordé... » (*Mémoires du P. Berthod,* Paris, Foucault, 1826, in-8°, p. 425.)

(1) Jean Marius, ou Mario, écuyer, ſieur de La Guette (Moreau). Les *Mémoires* de Mme de La Guette, dit M. Moreau, ſont bons à conſulter à cet endroit. Pas autant qu'il veut bien le croire. Sur ce point notamment, les *Mémoires* mettent ſous la date d'avril les prétendues ouvertures de Marſin en vue de la paix, ce qui eſt tout à fait inadmiſſible. M. Moreau ne connaiſſant pas l'édition *princeps* de l'*Hiſtoire de la guerre de Guyenne,* mais ſeulement celle de 1694, croit cet ouvrage poſtérieur aux *Mémoires* de Mme de La Guette, publiés pour la première fois en 1681, & réédités par lui en 1856. Cette grave erreur de chronologie fauſſe toute la ſérie de ſes déductions à l'égard de la valeur relative de ces deux productions, d'ailleurs ſi différentes : l'une eſt un livre d'hiſtoire, l'autre eſt un roman hiſtorique, où il y a pourtant du vrai. On lit dans un Memorandum envoyé de Bordeaux à Madrid par le prince de Conti, ſous la date du 9 décembre 1652, pour ſe plaindre du mauvais vouloir du baron de Vatteville & demander ſon rappel : « Que le ſieur de La Guette, mareſchal de bataille, eſt venu depuis deux jours déclarer, de la part de Monſeigneur de Marchin, que ſi ledit ſieur de Vatteville continue à lui refuſer aſſiſtance, il faudra en référer au roi d'Eſpagne... » (*Mémoires de Lenet,* p. 590.) La ſituation du ſieur de La Guette eſt parfaitement ſpécifiée par ce texte, reſté inconnu à M. Moreau.

apporta un du duc de Vandoſme, qui ne le ſatisfit point du tout (1) : enfin Marchin dreſſa un eſtat des articles qu'il demandoit. Baltazar le voyant, luy dit, qu'il faloit, puis qu'ainſi eſtoit, faire la capitulation pour toutes les places & troupes qu'ils avoient en Guyenne, & non pas pour Bourdeaux ſeul, qu'ils iroient tous enſemble joindre le prince de Condé, ou qu'ils ſe retireroient en Eſpagne, & que c'eſtoit luy rendre un bon ſervice, qu'il ne faloit rien plus eſperer de Perigueux, de Villeneuve, de Bergerac, de Sainčte Foix (2), non plus que de Tartas & de Roquefort, leſquelles places ne ſeroient jamais ſecourues des Eſpagnols, puis que Bourdeaux & Bourg, où conſiſtoit tout leur ſalut, ne l'avoient pas eſté. Baas eſtoit de cét advis, mais Marchin diſoit qu'il faloit meſnager les intereſts des Princes. C'eſt qu'il croyoit d'avoir par là une meilleure compoſition, ce qui ne ſe pouvoit faire qu'au prejudice du marquis de Chanlot, gouverneur de

(1) On ne trouve, dans les *Mémoires* du P. Berthod, ni dans ceux de Daniel de Coſnac, aucune mention de cette négociation de Marſin avec le duc de Vendome. Vendome avait ſon quartier général à Lormont & le duc de Candale avait le ſien à Bègles, à 3 kil. au S. de Bordeaux, près de la rive gauche de la Garonne.

(2) Sainte-Foy-la-Grande, ſur la Dordogne, à 38 kil. à l'E. de Libourne, en tirant vers Bergerac.

Perigueux, de Baltazar & de quelques autres qui avoient encores des places; de ſorte que Baltazar luy dit que de cette façon il ne vouloit pas eſtre compris dans ce traité. L'on envoya les articles aux ducs de Vandoſme & de Candale (1).

Baltazar demanda la Permiſſion au prince de Conti de faire ſon accommodement, puis qu'on s'y prenoit ſi mal, ce qu'il luy donna par eſcrit; il envoya l'Artet à Begle, auquel le duc de Candale avoit faict dire ſouvent de ſonger à luy, l'aſſeurant que tous les autres officiers generaux qui avoient pû faire le leur, n'avoient pas attendu l'extremité, comme luy & qu'il avoit envoyé nagueres un gentil-homme à Tartas pour luy faire cette propoſition, qu'il le ſerviroit encores dans cette occaſion; le duc de Vendoſme avoit employé deux capucins pour luy propoſer la meſme choſe, ſans avoir rien peû obtenir de luy. Enfin l'Artet luy rapporta pour la ſeconde fois que le duc de Candale luy promettoit & donnoit ſa parole par eſcrit, qu'on le maintiendroit dans ſes charges & honneurs, qu'on luy entretiendroit les vingt compagnies de cavalerie & trente d'infanterie qu'il avoit pour lors dans

(1) Le 23 juillet, d'après les *Mémoires* du P. Berthod; le 24, ſelon d'autres hiſtoriens.

Tartas & Roquefort, auxquelles places on donneroit l'amniftie en bonne forme, & qu'on luy payeroit quelque argent qu'il avoit avancé pour le Roy, la levée de fon regiment de cavalerie, fes penfions, & autres chofes qui luy eftoient legitimement deuës, que Bougy & Saint Germain feroient fes refpondans, & qu'on luy tiendroit de bonne foy tout ce que deffus. Il remit fes places entre les mains du duc de Candale fuivant fa parole donnée, fur l'efperance qu'on effectueroit ce que ce duc luy avoit promis ; il prift fes gens & s'en retourna à Tartas, difant avant que de partir qu'il ne tenoit plus pour les Efpagnols (1). Cette nouvelle furprit fort Marchin qui apprehendoit, mais il eft tres certain que ce colonnel ne dit rien au duc de Candale qui luy peut nuire, moins au duc d'Enguien, & à madame la Princeffe, pour le grand refpect qu'il avoir toufjours porté à l'un & à l'autre.

(1) Il partit pour Tartas le 26 juillet. La *Gazette* du 5 août contient une lettre datée de Lormont, le 30 juillet 1653, où l'accommodement de Baltazar eft annoncé tout fimplement en ces termes : « Baltazar prend parti dans nos troupes. » Le P. Berthod n'eft guère plus explicite : « Pour Baltazar, dit-il, au lieu de demander paffeport pour aller à Tartas avec fes troupes, il traita avec M. de Candale, & fe remit dans le fervice du Roi. » Dom Devienne dit de fon côté : « Le colonel Baltazar prit parti dans l'armée royale avec fix cents fantaffins & quatre cents chevaux. »

Il dit au duc de Candale qu'on avoit beau leur refuser ce qu'ils demandoient par les articles que Marchin leurs avoit envoyez, ou les attaquer par force, qu'on n'advanceroit rien du tout, que les habitans de Bourdeaux avoient juré de ne les point abandonner, & qu'il croyoit qu'on feroit fort bien de leur octroyer une bonne & seure retraitte. Ce qui leur fust accordé ponctuellement (1); ainsi la réduction de Bourdeaux dans l'obeyssance de son Roy, se fist à la fin du mois de juillet 1653 (2).

(1) Il s'agissait, en effet, pour la Cour, non pas de gagner la princesse de Condé, Mme de Longueville, Marsin & Lenet, dont la fidélité était inviolable, mais de s'en débarrasser en leur permettant de se retirer où il leur plairait, avec toutes les sûretés nécessaires. Ce fut Gourville, qui venait de quitter le service de La Rochefoucauld pour passer à celui du Cardinal Mazarin, qui se chargea de terminer l'affaire de Bordeaux, en portant aux amis de Condé des propositions honorables. Condé les autorisa à les accepter, mais à la condition que toutes les troupes que Marsin lui avait conservées auraient la permission de venir le joindre à Stenay. Mazarin agréa cette clause, en la réduisant toutefois aux seuls gendarmes & gardes de M. le Prince de Condé & du régiment d'Enghien, formant ensemble deux mille cinq cents hommes. Les régiments de la Marcousse & de Marche devaient être licenciés, & route donnée aux Irlandais pour s'en aller en Espagne avec un commissaire. A ces conditions, la capitulation fut signée le 31 juillet. Tous les autres intéressés avaient reçu l'amnistie. Les Princes sortirent de Bordeaux le 2 août, & les generaux de l'armée royale y entrèrent le 3.

(2) Plus de cent Gascons ont mandé
Qu'à la fin Bordeaux a cédé.

Chanlot, qui eftoit dans Perigueux, avoit eu ordre depuis peu de Marchin de tenir toufjours bon pour fon maiftre, luy promettant un puiffant fecours, à quoy Chanlot s'attacha fort vigoureufement, mais le colonnel la Roque, qui y eftoit, prevoyant quelque funefte malheur, en fortit avec fon regiment de cavalerie. Enfin un habitant tua Chanlot d'un coup de fuzil, la garnifon fe rendit prifon-

Et qu'il rend humble obéissance
A la souveraine puissance.
Ils ont vu que les Espagnols
Étoient trop tardifs ou trop mols
Pour appuyer leur félonie
Ou plutôt damnable manie.
Les Marsins et les Baltasars,
Ayans plié leurs étendars,
Se retirent en leurs familles
Et n'ont plus soldats ny soudrilles.
Monseigneur Armand de Bourbon,
Qui si longtemps a tenu bon,
Et les deux charmantes princesse
Qui d'illec étoient les déesses
N'ont plus aucune autorité
Maintenant dans cette cité.
Maints frondereaux, maints fripeaux
Maintiennent ces nouvelles fausses
Et les disent d'autre façon ;
Mais le marquis de Montesson
Et le comte de Mérinville,
Venus exprès en cette ville,
Comme ambassadeurs ou hérauts,
De la part des deux généraux,
Les ducs de Vendôme et Candale,
Dans le Louvre, maison royale,
Ont publié, dès Mercredy,
Les choses comme je les dy.

(Loret, *La Muse historique*, lettre du dimanche 9 août 1653.)

niere (1), de ſorte qu'il ne reſta aucune place en Guyenne, qui ne ſe ſouſmit à l'obeyſſance de ſon Roy, & qui ne ſentit une vive douleur de s'eſtre separée de ſon Prince.

(1) Le P. Berthod & Chavagnac donnent, dans leurs *Mémoires*, de longs détails ſur la priſe de Périgueux & la mort de Chanlot. M. Moreau renvoie à ceux de Mme de La Guette, où cet événement n'eſt rappelé qu'en paſſant. Il eut lieu le 16 ſeptembre. Voici en quels termes Loret l'annonçait dans ſa *Muze hiſtorique* :

L'autre jour, un bourgeois fougueux
De la ville de Périgueux
D'un coup de dague meurtrière
Renversa Canlo dans la bière,
Le susdit Canlo poignardé
Commandant illec pour Condé.
Cet acte, quoique plein d'audace,
Fut loué de la populace
Disant (non sans le détester)
Que sans eux il vouloit traiter.
Ensuite ils ouvrirent leurs portes
Tant à Sauf-beuf qu'à ses cohortes,
Chacun paroissant repenty
D'avoir quitté le bon party.
(Lettre du 26 septembre 1653.)

« En moins de deux heures, dit le P. Berthod, la garniſon fut chaſſée, deux capitaines & un officier d'artillerie tués, les autres chefs faits priſonniers, & la ville entièrement ſoumiſe à l'obéiſſance du Roi... Il fut réſolu d'appeler le marquis de Bourdeilles pour commander dans la ville & maintenir toutes choſes dans la bonne aſſiette où elles étoient. Cette nouvelle lui étant portée, il s'y rendit ſur le minuit de la nuit ſuivante avec pluſieurs de ſes amis pour y donner les ordres juſques à l'arrivée de M. de Candale... » (*Mémoires*, p. 451.) — Ce ne ferait donc pas Chavagnac qui aurait été appelé par les habitants de Périgueux, comme il s'en vante dans ſes *Mémoires*. (1699, p. 198 & ſuiv.)

Puis qu'en cette hiftoire, il eft fi fouvent parlé du colonnel Baltazar, & qu'il ne s'eft point paffé d'occafion en Guyenne où il n'ait fignalé fon courage, fans doute le lecteur fera bien aife d'eftre plus avant informé de luy, puis qu'il trouvera de quoy contenter fa curiofité. Le Palatinat l'a veu naiftre (1) & l'Allemagne a la premiere fenti le fruit de fes armes. Car il eft forti du fein de fes parens à l'aage de feize-ans, pour aller apprendre le meftier de la guerre fous cet incomparable conquerant, le roy de Suede, qu'il fervit fidelement, jufques à ce que le ciel ravit à la terre cet invincible Monarque (2). Dans fes commencemens, il fift cognoiftre que fon courage le porteroit à ne rechercher fa fatisfaction que fur le fefte de l'honneur & de la gloire, de mefmes que les cedres ne

(1) Ici, l'éditeur de 1694 a introduit dans le texte l'interpolation fuivante : « Le Palatinat l'a veu naiftre, *quoiqu'il foit originaire de Bohème. Gucheo Balthazar, fon père, ayant fuivi la fortune de Frédéric V, roi de Bohème, comte & electeur palatin du Rhin, duquel il étoit capitaine des gardes du corps, fut tué à la bataille de Prague.* L'Allemagne a fenti le fruit... » Ces affertions font foi pour M. Moreau, & c'eft fur elles qu'il établit les traits effentiels de la biographie de Baltazar en tête de fon édition de l'*Hiftoire de la guerre de Guyenne* & dans une note de fon édition des *Mémoires de Mme de La Guette* (1856, in-12, p. 161).

(2) Tout le monde fait que Guftave-Adolphe, roi de Suède, fut tué à la bataille de Lutzen, le 16 novembre 1632.

se plaisent que sur les fronts des montagnes. Pour cet effect, ne pouvant destiner le service de son espée qu'aux grands monarques, il le vint offrir à nostre roy Louis le Juste, apres la bataille de Nortlinguen (1), sous le duc de Weymar (2), où il avoit receu trois blesseures & donné des preuves de son courage dans ce combat, de mesme que dans tous les autres qui ont cousté tant de sang à l'Allemagne (3). Il joignit le colonnel Gassion (4) en Lorraine, avec sa compagnie, à la priere du mareschal de la Force, qui commandoit l'àrmée du Roy,

(1) Le 27 août 1634 : le duc de Weymar & le maréchal Horn y furent défaits.

(2) Bernard, duc de Saxe-Weymar, né le 4 août 1604, mort le 18 juillet 1639. Il fut l'un des plus grands capitaines de son temps. Il se donna à la France avec son armée en 1635, par un traite date du 26 octobre.

(3) Seconde interpolation de l'édition de 1694 : *Il fut encore porte à venir au service de France par la réputation qu'y avoit acquise le Colonel de Balthazar, son grand-oncle, qui étoit maréchal de camp sous le roi Henri le Grand, lequel fut tué, l'an 1590, à la fameuse bataille d'Ivry*. Il joignit... »

(4) Jean de Gassion, officier de fortune, né à Pau en 1609, d'un président du Conseil souverain du Béarn, s'engagea en 1629 dans les troupes du duc de Rohan, qui faisait la guerre en Piémont; puis il passa au service de Gustave-Adolphe, où il gagna tous ses premiers grades. Richelieu l'attacha à celui de la France en 1634. Il obtint le bâton de maréchal en 1643, & fut tué, quatre ans apres, au siege de Lens.

lequel apres le siege de Dole vint avec son regiment en Picardie, où il empescha que Gassion & tout son corps ne fust enlevé, de mesme que de Genfelt (1). Il estoit ce jour là de garde, ayant une

(1) Eclaircissons un peu les faits condensés dans ces quelques lignes. Le maréchal de La Force commandait sur le Rhin, lorsque, au mois de décembre 1634, Bernard de Saxe-Weymar vint le joindre avec ses troupes. Ils opérèrent ensuite en Lorraine contre Jean de Werth & Gallas. Le colonel Gassion y servait à la tête d'un régiment de cavalerie. En 1636, les Espagnols envahirent la Picardie, prirent la Capelle, le Catelet (juillet), puis Roye, Corbie (15 août), etc., & déjà leurs coureurs étaient sur la route de Paris. On rappela en toute hâte Condé du siége de Dôle (15 août), où l'avait suivi *le colonel Gassion, commandant son régiment de cavalerie* (Dupleix). Le maréchal de La Force, avec une armée levée précipitamment, grossie des troupes qui venaient de Dôle, marcha vers Corbie avec Richelieu & le Roi lui-même. La ville fut investie le 29 septembre. « Jean de Werth ayant sçu que le quartier du colonel Egfeld, allemand, étoit un peu écarté des autres, à Montigny, l'attaqua de nuit, & le surprit tellement, que tout ce qui étoit dedans fut pris ou tué, & tous les chevaux & bagages pillez. Egfeld se sauva dans le quartier du colonel Gassion, qui étoit le plus proche, lequel eût été aussi enlevé, s'il ne se fût promptement retiré au gros de l'armée ; mais les plus mal montez & l'attirail, qui demeura le dernier, tomba entre les mains de Jean de Werth... » (*Mémoires de Montglat*, t. 1, p. 146.) M. Moreau, dans une note, confond cette affaire avec une autre qui se passa au mois de décembre de la même année sur les bords de l'Oise, & qu'il rapporte d'après la *Gazette*, vu qu'elle fait grand honneur au *capitaine Baltazar*. — On trouve dans les lettres d'Alexandre de Campion, publiées par M. Moreau à la suite des *Mémoires de Henri de Campion* (Paris, 1857, in-12, p. 311), une rapide mention du fait rapporté ici par Baltazar : « ... Je vous manday, écrit-il, la prise de Roye, le

autre compagnie outre la ſienne; là il s'opiniaſtra tellement, qu'il repouſſa vingt fois ceux de Jean de Wert à l'entrée du quartier, où il priſt beaucoup des ſiens, ce qui donna loiſir au colonnel Gaſſion de monter à cheval avec ſon regiment, qui obligea les ennemis à ſe retirer. Ce colonnel, qui fût apres mareſchal de France, a par ſes beaux exploits gaigné les admirations de tout le monde, & a peu conter autant de victoires que de combats. Baltazar au ſiege d'Aire (1) ſouſtint l'avantgarde de

voyage d'Amiens *(Le Roi avait ſon quartier à Amiens pendant le ſiège de Corbie)*, la défaite d'Eguetel & de Gaſſion par Jean de Werth... » Mais cette lettre eſt datée à tort du 25 ſeptembre 1636; il faut lire le 25 octobre. Corbie capitula le 11 novembre. M. Moreau aurait dû rétablir auſſi le nom d'*Eguetel*, pour *Egfeldt* (Montglat) ou *Genfeld* (Baltazar) ou *d'Ekenfeld*, d'après Dupleix, qui expoſe ainſi cette affaire : « L'armée s'accrut de 500 chevaux que le baron d'Ekenfeld amena d'Allemagne, nonobſtant qu'il eût receu en ſa marche une rude eſtrete de Jean de Werth, qui luy tua 4 à 500 hommes, & l'eût entierement defait, ſans le colonel Gaſſion, qui accourut à ſon ſecours avec quelque cavalerie. » (*Hiſtoire de Louis XIII*, in-fol., t. II, p. 69.) J'ajouterai que M. Moreau s'eſt mépris dans la note qu'il a faite ſur le paſſage cité de la lettre d'Alexandre de Campion, en avançant que les faits qu'on y ſignale ſont relatifs à l'année précédente *(*1635). La repriſe de Roye par l'armée françaiſe (18 ſeptembre), le voyage d'Amiens, la défaite d'Egfeldt, ſont de 1636; de plus, Jean de Werth ne parut pas de ce côté en 1635; il opéra conſtamment ſur le Rhin & en Lorraine.

(1) Aire ſe rendit le 27 juillet 1641.

l'armée de Lamboy (1), qui pourſuivoit les mareſchaux de la Meilleraye (2) & de Rantzau (3), avec les ducs d'Enguien (4) & de Nemours (5), qui eſtoient allez recognoiſtre la marche de l'armée eſpagnole; il renverſa quatre regimens, qui faiſoient mille chevaux, avec deux cens (6), priſt priſonnier le colonnel Doncle, qui les commandoit, beaucoup d'autres officiers, & grand nombre de cavaliers, avec ſix eſtendars, à la veüe du Cardinal Infant (7).

(1) Le baron Guillaume de Lamboy, né en Belgique, mort vers 1670, prit du ſervice à l'âge de quatorze ans dans les armées de l'Empereur. Il ſecourut Dole en 1636; fut nommé feld-maréchal en 1639, reçut deux bleſſures à Lens (1648), & prit ſa retraite après la paix des Pyrénées (1659).

(2) Charles de La Porte, ſieur de La Meilleraye, petit-fils d'un apothicaire de Parthenay, brave officier, habile ſurtout aux ſiéges. Il fut nommé maréchal de France ſur la brèche d'Heſdin, en 1639 : la faveur de Richelieu, dont il était couſin germain, le fit nommer duc & pair. Il mourut en 1664.

(3) Joſias, comte de Rantzau, maréchal de France, mort en octobre 1650.

(4) Louis II de Bourbon-Condé, duc d'Enghien, le grand Condé.

(5) Henry de Savoie, duc de Nemours, tué en duel par le duc de Beaufort, ſon beau-frère, en 1652.

(6) Au lieu de cette phraſe, les éditions antérieures portent : *Il renverſa quatre régimens, qui faiſoient douze cens chevaux; il prit priſonniers...*

(7) La *Gazette* extraordinaire du 17 août 1641 donne de cette affaire un récit trop flatteur pour Baltazar, pour ne pas le rapporter

Le Roy jugeant par là à quel point ſon eſpée eſtoit fatale à l'Eſpagnol, l'envoya dans le Rouſſillon ſous le mareſchal de Brezé (1), avec ſix com-

ici : « Le duc de Guiſe, qui commandoit l'avant-garde, & Lamboy ſous lui, détachèrent le régiment de dragons de Criſtnie & ceux de cuiraſſiers de Dunquel à toute bride, leurs coureurs à leur tête, ſoutenus premièrement de toute la cavalerie & enſuite de toute l'infanterie, le plus vite qu'ils pouvoient marcher, & comme tous ceux (des nôtres) qui étoient avancés étoient gens détachés & ſans aucunes troupes, ils ſe retirèrent avec toute la diligence poſſible juſqu'à la queue d'un petit bois, où ils trouvèrent deux eſcadrons du régiment de Gaſſion, l'un commandé par les ſieurs de Jamberg & Baltazar, l'autre par le ſieur de Bergeré, frère du ſieur de Gaſſion, & les gardes du maréchal de La Meilleraye, qui ſe trouvèrent au milieu, commandés par les ſieurs de Saint-Luc, capitaine, & Foucault, lieutenant ; laquelle compagnie ayant fait ſa décharge de fort près, & tous les trois eſcadrons ayant chargé en même temps, ledit ſieur de Gaſſion étant à leur tête, tuèrent quatre vingts ou cent ennemis ſur la place, prirent le colonel Dunquel, bleſſèrent le colonel Savary, prirent encore deux capitaines, trois cornettes & pluſieurs officiers & ſoldats, avec trois étendards, & arrêtèrent la fureur des ennemis qu'ils menèrent, battant & tuant, juſques dans le milieu de leur gros. Le comte de Rantzau fut porté par terre en cette mêlée & relevé à l'inſtant. » — Cette affaire eut lieu le 5 ou 6 août. Dupleix la raconte auſſi en détail ; au lieu de *Jamberg*, il nomme *Vamberg* (*Hiſtoire de Louis XIII*, in-fol., t. II, p. 251-52). — On ſait que le cardinal-infant était Ferdinand d'Autriche, fils de Philippe III, roi d'Eſpagne, cardinal-archevêque de Tolède, gouverneur des Pays-Bas depuis 1634 ; mort à Bruxelles le 9 novembre 1641.

(1) Urbain de Maillé, marquis de Brézé. Il était de la maiſon de Maillé ; mais celle de Brézé s'étant éteinte dans la ſienne, il en devait faire revivre le nom. Il avait épouſé Nicole Du Pleſſis, ſœur de

pagnies tirées du regiment de Gaſſion, dont il eſtoit Lieutenant Colonnel; alors on le vit dans une ſeule action par huict fois meſlé avec les ennemis, qu'il mit en deſordre, & ſi tant ſoit peu il euſt eſté ſouſtenu, le marquis de Saragoſa, qui les commandoit, n'auroit pas ſecouru Perpignan (1); de là il paſſa en Catalongne (2), où il ſervit pluſieurs campagnes, ſous la Mothe-Houdancourt (3), à la premiere deſquelles, le marquis de Povaro, duc de

Richelieu, ce qui fit ſa grande faveur. Quoique Tallemant des Réaux ait dit qu'il n'était ni un bon ſoldat, ni un bon capitaine, il donna des preuves de courage, ſinon d'habileté. Sa fille, Clémence de Maillé, épouſa le grand Condé (1641), & ſon fils Armand de Maillé, duc de Fronſac, amiral de France, fut tué au ſiége d'Orbitallo, en 1646.

(1) C'eſt le marquis de Terracuſe, & non Saragoſa, qui parvint à ravitailler Perpignan, vers la fin de janvier 1642. « Durant que le Roi ſe préparoit au voyage de Rouſſillon (Janv. 1642), le maréchal de Brézé, vice-roi de Catalogne, tenoit Perpignan bloqué de loin... Mais le marquis de Terracuſe, ayant débarqué à Collioure ſix mille hommes de pied, les joignit au reſte des troupes eſpagnoles, & vint attaquer un des quartiers de ce maréchal, qu'il força après un combat de deux heures & ravitailla Perpignan de tout ce qu'il voulut. » (29 janvier 1642. — *Mémoires de Montglat,* t. I, p. 17.) Cette ville ne capitula que le 9 ſeptembre.

(2) Baltazar fit ſa 1re campagne de Catalogne en 1642. Il était lieutenant-colonel du régiment de Gaſſion, que commandait le baron d'Alais.

(3) Philippe, comte de La Mothe-Houdancourt, maréchal de camp du 31 mars 1637, reçut le bâton de maréchal de France après la priſe de Collioure (avril 1642). Il mourut en 1657. Il paſſa en Eſpagne les années 1642, 1643 & 1644.

euſt infailliblement incommodé noſtre camp. Frere Jean Palveſine fuſt deſtaché pour prendre Pons (1), & couper par ce moyen les vivres au comte d'Harcourt du coſté des montagnes. Baltazar, l'ayant prevenu, ſe rendit à Pons le premier, d'où, après une longue eſcarmouche, il obligea les ennemis de ſe retirer à Gramont (2), où ils avoient 4000 hommes; ſix jours apres, don Juan Pachexo devoit mener un convoy à Belpouch (3), où eſtöit le marquis de Leganez, ſe preparant pour ſecourir Leyde; Baltazar eſtoit à Barbeins (4), à une petite lieuë de Belpouch, pour obſerver la marche de l'armée eſpagnole, avec ordre de venir dans le camp s'ils venoient pour l'attaquer, ainſi qu'il avoit promis au comte d'Harcourt, & qu'il y entreroit en bonnes enſeignes en dépit des ennemis, comme il fit. Il

(1) Petite place au N.-E. de Lérida, ſur la route d'Urgel.

(2) Agramont, petite ville au S. de Pons, ſur la route de Lérida. — La *Gazette* dit que Baltazar avec ſon régiment anima ſi bien les habitants de Pons, qu'en ſe défendant ils tuèrent & firent priſonniers cinquante ou ſoixante des ennemis, dont le reſte fut contraint de battre en retraite. (*Extraordinaire* du 18 décembre 1646.)

(3) Belpuig, à l'E. de Lérida, entre le Corp & la Cervera, affluent de la Sègre.

(4) Barbeins, que l'éditeur de 1694 & ſes copiſtes ont remplacé par Barbeſieux (!), eſt un village de la Catalogne, ſitué dans la plaine d'Urgel, au N. de Belpuig.

avoit ce jour là ſeparé ſon regiment qu'il avoit envoyé à Lignolz (1), du coſté de Ballaguier (2), à la reſerve de 70. chevaux, & 15. officiers; lors un lieutenāt, qui étoit en ſentinelle au clocher, luy vint dire qu'il voyoit venir dix ou 12. gros eſcadrons du coſté de Gramont; il creuſt que c'eſtoit les 4000. hommes qui venoient joindre leur armée à Belpouch; neantmoins il dit qu'il ne partiroit point de là ſans ſçavoir au vray ce que c'eſtoit, ne voulant pas donner une fauſſe allarme au comte d'Harcourt; il attendit donc l'ennemy, qui avoit deſtaché des coureurs, deſquels il en priſt trois, qui luy dirent que c'eſtoit D. Juan Pachexo avec 220. chevaux qui menoit un convoy à Belpouch; il demanda ce qu'eſtoient les autres eſcadrons, ils luy dirent qu'il y avoit 200. priſonniers françois qu'ils avoient faits dans le pays, 600. bœufs, & 100. mulets chargés de vivres; il ſe reſolut de les attaquer, diſant aux ſiens qu'il n'y avoit que 100. chevaux, pour les encourager, & quand bien il ſeroit battu, qu'il falloit ſe retirer à Lignolz, où eſtoit ſon regiment qui eſtoit deſja adverti, & que

(1) Linyola, petit village à l'O. de Barbeins & au S.-E. de Balaguer, dans la plaine d'Urgel *(la plana de Urgel)*.

(2) Balaguer, gros bourg ſur la Sègre, au N.-E. de Lérida.

pefcha un defordre qui commançoit à paroiſtre dans les rangs, & qu'il fiſt que tous les ſoldats ſe rangerent ſous ſon eſtendart; il fuſt fait colonnel d'un regiment qui n'a jamais eſté payé qu'aux deſpens des ennemis qui ont eu le courage de luy réſiſter (1).

Apres cela il fuſt employé dans les deux campagnes que le comte d'Harcourt fiſt en Catalongne (2), & ſe trouvant devant Leyde, il affronta le marquis de Leganez, qui s'eſtoit avancé avec 6000. chevaux pour recognoiſtre les lignes, devant leſquelles il avoit uen compagnie de ſon regiment, en garde aux fourches de Leyde, où il ſe meſla

ſur la Sègre, à 35 lieues à l'O. de Barcelone. — La bataille de Lérida, où le maréchal de La Mothe tailla en pièces deux armées eſpagnoles, commandées par les marquis de Leganez & de Terracuſe, eut lieu le 7 octobre 1642. (Voyez les *Mémoires de Montglat, ibid.*) Le maréchal, qui ſervait alors en qualité de lieutenant-général, fut récompenſé de ce nouveau ſervice par le duché de Cardonne, que le Roi déclara confiſqué; puis il fut nommé vers la fin de l'année vice-roi de la Catalogne en remplacement du maréchal de Brézé. — M. Moreau croit à tort qu'il s'agit ici de *l'affaire du 25 mai 1644, dans laquelle Baltazar défit deux cornettes de cavalerie des Eſpagnols.*

(1) « En décembre 1643. » (Moreau.)

(2) A la fin de la campagne de 1644, le maréchal de La Mothe fut rappelé de la Catalogne, & remplacé par le comte d'Harcourt, comme vice-roi. Celui-ci réſolut, en 1646, de reprendre Lérida dont les Eſpagnols s'étaient emparés en 1644 : il mit le ſiége devant cette place le 1er mai, & fut obligé de le lever le 22 novembre.

plus de dix fois parmi les ennemis, pour leur empeſcher de gaigner la hauteur, & avec trois eſcadrons en deffit huict, à la veüe des deux armées; le comte d'Harcourt dit à ſa loüange, que depuis qu'il faiſoit la guerre, il n'avoit jamais veu aucun mieux faire que Baltazar avoit fait en cette occaſion (1). Il fut en ſuite deſtaché avec ſon regiment pour ſuivre les ennemis qui marchoient & qui ſe porterent à Targues (2), où il les empeſcha de faire des courſes; il deſtourna un grand coup, & qui

(1) « Le 5 octobre, les coureurs (du marquis de Leganez) ayant paſſé nos vedettes, le colonel Baltazar, avec notre garde, qui étoit de ſon régiment, ſoutint & repouſſa ces coureurs, leſquels, étant ſoutenus, repouſſèrent auſſi les nôtres, que le comte d'Harcourt fit ſoutenir par quarantes maîtres dudit régiment de Baltazar & quelques officiers du régiment de Mérinville, & autres qui le ſuivirent, avec leſquels il ſe mêla pluſieurs fois parmi l'eſcadron entier des ennemis, dont pluſieurs furent tués ou faits priſonniers; mais comme le nombre en étoit plus grand que le ſien, le comte d'Harcourt envoya ſa compagnie des gardes pour le ſoutenir, & avec ce renfort les ennemis furent pouſſés juſques dans leur gros, laiſſant trente des leurs ſur la place & dix ou douze priſonniers, la plupart officiers. » (*Gazette extraordinaire* du 26 octobre 1646.) Voir auſſi les *Mémoires de Montglat*, édition de 1727, t. II, p. 227.

(2) On trouve dans la plaine d'Urgel, à quelque diſtance de Belpuig, en tirant vers l'E., une localité du nom de Tarrega, qui pourrait bien être le Targues de Baltazar, franciſé, comme Belpouch, Gramont, Grenouilles & Leyde. Les éditions précédentes portent *Fragues*, petite ville au S.-O. de Lérida, ſur la Cinca, affluent de la Sègre.

Cardonne, voulut traverſer la Catalongne avec 3500. chevaux & former un corps conſiderable à Rozes (1), pour le ſecours de Colioure & de Perpignan; le premier jour de ſa marche, il desfit une partie de l'arrieregarde, eſtant avec Hoquincourt mareſchal de camp; ce dernier, trois jours apres, chargea derechef les ennemis proche de Grenoüilles (2), où il en deffit beaucoup; Don Vincenço de la Mare, qui eſtoit lieutenant general de la cavalerie, y fut fait priſonnier avec pluſieurs autres; le marquis de Povaro fiſt tourner bride à ſon avant-garde & repouſſa fort vigoureuſement d'Hoquincourt, qui fuſt renverſé ſous ſon cheval, mais l'arrivée de Baltazar avec un eſcadron le ſauva; ce fût luy qui repouſſa encores avec plus de violence quatre eſcadrons qui pourſuivoient les noſtres; cela obligea les ennemis à camper non gueres loin de là, & à ſonger à rebrouſſer chemin; mais ils ne firent pas aſſez de diligence, car ils furent devancez & deffaits entierement, par la Mothe Houdancourt, proche de Villeſranche (3), à trois lieües de Terra-

(1) Rozes eſt un petit port de la Catalogne, au S. du cap Creux.

(2) C'eſt Granollers que Baltazar défigure ainſi, gros bourg de la Catalogne, à 30 kil. N. de Barcelone

(3) Petite ville de la Catalogne, au N.-E. de Tarragone, ſur la

gône, avec 1200. chevaux, où Baltazar ſe fiſt particulierement remarquer, les ayant chargez avec tant d'aſſeurance, qu'un eſcadron de prés de 400. chevaux & environ 30. officiers ſe rendirent à luy; c'eſt ce qu'il euſt pour ſa part du butin, & la Mothe, par un ſervice ſi important, acquit le baſton de mareſchal de France (1); l'on envoya tous les priſonniers avec leur general à Barcellonne au mareſchal de Brezé; ce glorieux conquerant peut rendre teſmoignage à la generoſité avec laquelle Baltazar contribua à ſa victoire de Leyde (2), quand il em-

route de Barcelone. Ce combat eut lieu le 23 mars 1642. (Voyez les *Mémoires de Montglat,* VIII[e] campagne, 1652.)

(1) « Les priſonniers ayant été envoyez en France, on vit arriver à Montpellier Don Pedro d'Aragon, marquis del Povar, général de l'armée d'Eſpagne, & Don Vincenſo de La Mare, lieutenant général de la cavalerie. La ville leur fut donnée pour priſon; ils y reſtèrent juſqu'en 1644. Ce fut pendant ce long ſéjour qu'on apprit à Montpellier une fière réponſe du marquis del Povar, après la déroute de ſon armée : le maréchal de Brézé, chès qui il fut logé, lui ayant préſenté M. de La Mothe-Houdancourt, auquel il venoit de donner, de la part du Roy, le bâton de maréchal de France, le marquis, à qui cette vue rappeloit le ſouvenir de ſa défaite, lui dit : — *No es el Rey que lo a hecho mareſcal de Francia, es yo :* Ce n'eſt pas le Roy qui l'a fait maréchal de France, c'eſt moi. — Les ſoldats de ſon armée, qui avoient été faits priſonniers, furent conduits à Montpellier, où on les tint juſqu'au nombre de deux mille, ſous des tentes qu'on fit dreſſer dans les foſſez en attendant qu'on les diſtribuât en d'autres villes. » (D'Aigrefeuille, *Hiſtoire de Montpellier* [1727], t. I, p. 409.)

(2) Leyde pour Lérida, qui ſe dit en eſpagnol, Ileyda, ville forte

ſi les ennemis le pourſuivoient juſques là ils ſeroient touſjours deffaits; mais qu'il n'eſtoit pas en peine de cela; il marcha à eux avec deux petits eſcadrons de 35. maiſtres chacun; les ennemis les voyans ſi foibles, allerent au devant de luy; D. Juan Pachexo manqua le colonel de ſon premier coup; Baltazar luy tua ſon cheval & le laiſſa par terre, deffit les deux premiers eſcadrons, & ſon ſecond eſcadron deffit les deux autres. Ils delivrerent les 200. priſonniers françois, tuerent ou prindrent tous les ennemis, à la reſerve de cinq, & tout le convoy; cette action, & tant d'autres qu'il fiſt, luy accreuſt une haute reputation.

Trois jours apres (1), le marquis de Leganez marcha vers Leyde, tirant à gauche, du coſté de la tour de Segre (2), par où il eſtoit venu; et en effet tout ſon bagage priſt ce chemin là, Baltazar cottoyant toũjours ſon avantgarde, avec 80. chevaux, où il priſt, à la barbe de toute l'armée, une compagnie de cavalerie qui avoit la pointe de tour, ce capitaine luy dit qu'ils alloient attaquer les lignes, que cet ordre eſtoit venu du roy d'Eſpagne;

(1) Le 19 novembre 1646.

(2) Torre de Segre, petit village au S. de Lérida, ſur la rive gauche de la rivière.

il le creuſt, & avoit raiſon, ſe retira dans les lignes, & preſenta cette compagnie avec les officiers au comte d'Harcourt, qui lui dirent la meſme choſe; mais ils n'attaquerent pas ce ſoir là, qui fit croire à ce comte, que ce n'eſtoit pas là leur deſſein. Le lendemain, les ennemis demeurerent dans la plaine ſans rien faire; ſur le ſoir, le colonnel Baltazar envoya Henry, un de ſes capitaines, en party, avec ordre d'amener quelque priſonnier pour apprendre des nouvelles, quoy que ce fuſt à Merinville d'avoir ce ſoin, puis qu'il commandoit le quartier de Villenouvette; ce capitaine voulut executer l'ordre de ſon colonnel, & ne pouvant pas prendre aucun des ennemis, les trouvans en marche à dix heures du ſoir, il ſe meſla parmy eux, touſjours à deſſein de faire priſe; mais voyant qu'ils n'eſtoient plus guieres loing du fort de Rebé, il s'en vint & porta cette nouvelle à Baltazar, qui la dit à Merinville, & qu'il ne devoit pas perdre du temps pour mettre tout le monde ſous les armes, & des gens dans le fort de Rebé, ce qu'il negligea; cependant il dit à Henry, ſon capitaine, d'aller en toute diligence advertir le comte d'Harcourt, ce qu'il fit; le colonnel faiſoit monter à cheval ſon regiment, croyant que Merinville eût

à Leyde, & qu'il faloit marcher devant la minuit pour eſtre pluſtoſt aux Fourches de Leyde, ce qui ſe pouvoit facilement ſans bagage : que les ennemis ne pouvoient paſſer que par là, ce qui fuſt veritable, car ils partirent apres la minuit en grand deſordre ; à la pointe du jour le gouverneur d'Arbec (1) fiſt tirer trois coups de canon pour ſigne de leur retraite ; le Prince, qui les voulāt [vouloit] attendre, fuſt deçeu par ce faux rapport, ce qui l'obligea de prendre le regiment d'Ardenne (2) accompagné du mareſchal de Gramont (3), de Marchin (4) & d'autres volontaires, apres avoir donné ordre à ſon armée de marcher en diligence juſques aux fourches de Leyde. Il vint joindre Baltazar dans la plaine, & avec ces deux regimens il fiſt ſouvent charger l'arrieregarde des ennemis pour les amuſer & donner temps aux ſiens de ſe rendre aux Fourches ; mais ils vindrent une demie heure trop tard, les ennemis deffilans en ſa preſence, & gaignans

(1) Arbeca, petite place forte ſur une hauteur, au S.-O. de Belpuig.

(2) Don Joſeph d'Ardenne, comte d'Ille, était un ſeigneur catalan attaché au parti français, comme don Joſeph de Marguerit.

(3) Antoine de Gramont, maréchal de France en 1641, duc & pair en 1648, mort en 1678.

(4) Marſin ſervait en qualité de lieutenant-général.

l'Horte de Leyde, où ils estoient à couvert. Baltazar prist force prisonniers & les chevaux de main du marquis d'Aytonne, desquels il fist present au Prince. Il chassa les ennemis, le lendemain, de l'Horte, à coups de canons, & les obligea de passer au delà de Leyde (1).

(1) Envoyé en Catalogne comme vice-roi, en remplacement du comte d'Harcourt, au commencement de l'année 1647, le prince de Condé alla investir Lérida dès le 12 mai; mais il dut à son tour lever le siége (17 juin), & se retira à Cervera, d'où il alla se poster à Lesborges jusqu'à la mi-août, puis à Verdu, au S.-E. de Belpuig. De là, il fit enlever la petite ville d'Ager (9 octobre), puis dégager Constantin. Le Prince revint ensuite contre le marquis d'Ayetone, dans la plaine d'Urgel, & l'atteignit à l'horte de Lérida; mais tout se borna entre eux à une canonnade, à laquelle la nuit mit fin (22 octobre). Après quoi, les deux armées allèrent prendre leurs quartiers d'hiver, & Condé revint à Paris (27 novembre). C'est à la canonnade du 22 octobre, que Baltazar prit la part honorable qu'on lui attribue ici. Condé lui-même lui rendit un témoignage des plus flatteurs, dans une lettre datée de Verdu, le 3 septembre, & adressée au cardinal Mazarin : « Le jour que nous descampasmes de Lesborges pour venir icy, les ennemis envoyèrent un party de Bourguignons de cens chevaux pour suivre notre marche; j'avois laissé Baltazar derrière en embuscade, qui, les ayant laissé passer entre luy & l'armée, les chargea si brusquement qu'il ne s'en est pas sauvé un seul, ny d'officiers, ny de soldats; tous furent tués, à la réserve de sept ou huict officiers & quarante-deux soldats qu'il amena prisonniers. » (*Mém. de Lenet*, collection Michaud, p. 511.) — Bussy-Rabutin, qui fist la campagne de Catalogne en 1647, sous le prince de Condé, rend également justice, dans ses *Mémoires*, à la brillante valeur de Baltazar. Il raconte que le 6 juin, entre midi & une heure, les ennemis

officiers d'Harcourt; ainſi il fuſt repouſſé, car les ennemis raffraichiſſoient de temps en temps les leurs. Couvonges & le comte de Broglio (1) vindrent avec les troupes qui eſtoient de leur quartier; le premier fuſt bleſſé au bras, & en mourut à Cervere (2) quelques jours apres; le comte de Broglio ſervit tres bien à la retraicte, juſques au pont, d'où les ennemis ne pourſuivirent plus, ſe contentans d'avoir ſecouru hautement la place (3).

(1) Charles Broglio, comte de Santena, dit le comte Carles, marquis de Dormans, lieutenant-général, meſtre de camp d'un régiment étranger, gouverneur de la Baſſée, naturaliſé en 1656, mort le 17 mai 1702. C'était un des favoris du cardinal Mazarin. Buſſy l'appelle Broglia. On ſait que la maiſon de Broglie eſt originaire de Quiers, en Piémont.

(2) Cerbera, gros bourg à l'E. de Lérida & au S.-E. d'Agramunt.

(3) Le récit de Montglat préciſe, en les réſumant, les détails intéreſſants fournis par Baltazar ſur le combat de Rebé. « L'armée eſpagnole, au lieu de paſſer la rivière, tourna le ſoir droit aux lignes, & le marquis de Leganez ayant fait donner, la nuit du 21 au 22 de novembre, de fauſſes alarmes en pluſieurs endroits, attaqua dans l'obſcurité le fort de Rebé qu'il emporta; & ayant chargé le régiment de Champagne, il le tailla en pièces, où le comte d'Origny, meſtre de camp, fut tué. A ce bruit, le comte d'Harcourt vint lui-même au ſecours avec ſa cavalerie; mais il trouva les lignes forcées, & voulant tenter de rechaſſer les Eſpagnols, il les fit charger par ſes gardes, ſes gens d'armes & ſon régiment de cavalerie, qui furent battus & défaits, où les deux Bellée, l'un capitaine & l'autre enſeigne de ſes gardes, furent tuez... Durant ce combat, huit cens chevaux chargez de farine, vinrent du côté de Fragues, qui ne trouvant plus de réſiſtance

L'année ſuivante, Baltazar rendit (1) pluſieurs belles actions ſous le prince de Condé; il jetta la frayeur parmi les ennemis, par divers enlevemens de quartiers (2), qui luy acquirent la charge de mareſchal de camp. Le prince de Condé parla de ſa valeur avec des avantages qui ſont deubz à peu de perſonnes; il fiſt voir à ce Prince que s'il l'euſt creu pluſtoſt que ceux qui ſe venoient rendre, il euſt deffait toute l'armée eſpagnolle; ceux-là luy rapporterent que le bruit eſtoit parmy eux, que les ennemis venoient pour le combattre à Belpouch; ce colonnel luy envoya qu'ils ſe retiroient le lendemain de Laſborges où ils eſtoient, & s'en alloient

aux lignes, entrèrent dans la ville. Le comte d'Harcourt, apprenant cette nouvelle, & voyant le déſordre de ſon armée, rallia ce qu'il put de troupes & ſe retira devers Balaguer, laiſſant au pouvoir des Eſpagnols ſon canon & ſon bagage. » (*Mém.*, édit. de 1727, t. II, p. 228.)

La *Gazette* met cette affaire ſous la date du 20 novembre, dans ſon *Extraordinaire* du 13 décembre 1646, où elle montre le comte de Mérinville chargeant les ennemis avec les régiments d'Alais & de Baltazar, qui, dit-elle, repouſſèrent courageuſement tout ce qui étoit entré dans les lignes, à la réſerve de ceux qui étoient dans le fort.

(1) Au lieu de *rendit* les autres éditions portent *fit*.

(2) Le 15 août 1647, Baltazar défit un corps de garde de vingt-cinq maîtres des ennemis devant Lérida, prit une quantité de bétail qui paiſſait autour de la place, ſur les foſſés, & battit un corps de cavalerie de quatre cents hommes, dont il en tua ſoixante & en prit autant. (Voy. la *Gazette* du 7 ſeptembre 1647.)

donné ordre pour toutes chofes. On luy vint dire que le fort de Rebé eftoit attaqué; Baltazar y accourut avec fon regiment & la compagnie de chevaux legers de Candale, commandée par Penfens (1); il trouva le fort pris, 600. chevaux des ennemis dans les lignes qu'il chargea, & les en rechaffa, & comme ils ne peurent point trouver l'ouverture, par où ils eftoient entrés, ils fe fauverent tous à pied, hors ceux qui furent ou pris ou tués, abandonnerent tous leurs chevaux. En fuite il alla devant le fort avec fa cavalerie, mais il eftoit du tout impoffible qu'il en peut faire fortir les ennemis, qui y avoient mis 4000. hommes de pied. Là deffus arriva Henry, qui luy dit que le comte d'Harcourt venoit avec fon infanterie; Baltazar trouvant le temps long, dit qu'il craignoit qu'il ne vint trop tard, auffi bien que Couvonges (2); il prift le regiment fuiffe de Lochman, avec lequel &

(1) Il était lieutenant des chevau-légers du duc de Candale. La *Gazette*, qui l'appelle Pincin, dit qu'il fut bleffé.

(2) Antoine de Stainville, comte de Couvonges, lieutenant-général de l'armée de Catalogne fous le comte d'Harcourt, avait défendu, en 1640, la citadelle de Turin contre les princes de Savoie. Il était, en 1644, gouverneur de Cafal. Bleffé dans le combat du fort de Rebé, en s'efforçant de repouffer l'attaque du marquis de Leganez, il mourut peu de jours après, à Cervera.

ſon regiment de cavalerie il fit un dernier effort, pour chaſſer les Eſpagnols hors du fort de Rebé, mais en vain; il perdit Henry, Beneſet (1), Aubry, trois de ſes capitaines, & beaucoup d'autres qui y furent tuez; Penſens fuſt bleſſé. Apres cela arriva le comte d'Harcourt, auquel ce colonel dit qu'il croyoit qu'il ne devoit pas donner ſeparément; mais bien attendre Couvonges, & faire une attaque generale; à moins de cela il n'advanceroit rien, & que pour luy il avoit preſque perdu tous ſes gens; il ne laiſſa pas pour cela de donner avec le regiment de Champaigne, le ſien de cavalerie, & ſes gardes; le comte d'Origny (2), maiſtre de camp de Champaigne, fuſt tué, avec les deux Belays (3), capitaine & cornette de ſes gardes, avec pluſieurs

(1) Il s'était diſtingué, au mois de décembre 1645, dans une petite affaire qui avait eu pour réſultat la défaite de huit cents chevaux & de quatre cents mouſquetaires des garniſons de Fraya & de Lérida. (*Gazette extraordinaire* du 1er janvier 1646.)

(2) Pierre Bourgeois, comte d'Origny; il était meſtre de camp de Champagne du 10 mai 1644.

(3) La *Gazette* & Montglat diſent Bellée; ils étaient frères. — Le jeune Bellée, *eſcuyer du général des galères* (marquis de Pontcourlay) fut de ceux qui *ſignalèrent leur courage par leurs belles actions, accompagnées de quelques bleſſures,* dans le combat naval livré par le comte d'Harcourt aux Eſpagnols, devant Gênes, le 1er ſeptembre 1638. (Voy. le *Mercure françois,* t. XXII, p. 356.)

Baltazar servit plusieurs campagnes sous le mareschal de Schomberg, le cardinal de Sainte Cecile; & le duc de Mercœur (1). Le Roy, à l'entrée de sa majorité (2), ayant sçeu de tous ses generaux

étant sortis de Lérida, « les Suisses abandonnèrent leurs postes si absolument que, sans la cavalerie de Baltazar, les ennemis, qui avoient surpris Arnaud, blessé d'un coup d'épée à la tête, l'eussent mené dans la ville; mais Baltazar le dégagea, & le Prince arrivant ensuite, lui quatrième, regagna avec les Suisses (qu'il força à coups d'épée de retourner), tous les postes abandonnés. » Mais Bussy ne dit pas que Baltazar ait été investi de la charge de maréchal de camp. (*Mémoires*, t. I, p. 159.)

(1) Après le départ du Prince de Condé & du maréchal de Gramont, le commandement des armées de Catalogne fut laissé à Marsin, en qualité de lieutenant-général, jusqu'au commencement de l'année 1648, que le cardinal de Sainte-Cécile, frère du cardinal Mazarin, y fut envoyé vice-roi; mais il s'ennuya bientôt de cet emploi, revint à la Cour, & on envoya à sa place en Catalogne, avec le titre de vice-roi, le maréchal de Schomberg, qui reprit Tortose, le 13 juillet 1648. Marsin fut ensuite laissé au gouvernement de la province en qualité de capitaine-général, en l'absence du maréchal, emploi qu'il exerçait encore lorsqu'il fut arrêté, au mois de janvier 1650, & emprisonné à Perpignan. Le duc de Mercœur fut alors nommé vice-roi de Catalogne; mais il ne put empêcher les Espagnols de reprendre Tortose (janvier 1651), & il se retira en France, laissant le marquis de Saint-Mégrin pour commander en qualité de lieutenant-général. Alors Marsin ayant été délivré de sa prison en même temps que les Princes, rentra en Catalogne comme capitaine général (février 1651), & nous savons comment il partit de Barcelone, au mois de septembre suivant, pour aller rejoindre le prince de Condé en Guyenne.

(2) Louis XIV fut proclamé majeur le 7 septembre 1651.

l'avantage qu'il pouvoit tirer de sa longue experience, avoit jetté les yeux sur luy pour les plus beaux emplois de la guerre. Mais l'envie qui s'attache à la vertu, eust assez de pouvoir que d'interrompre le cours de son bonheur. Un vif ressentiment le saisit, & luy fist abandonner ce service qu'il avoit si glorieusement rendu à la France (1); mais le Roy l'ayant ramené par des voyes tres douces dans son premier chemin, l'envoya encores en Catalongne pour y servir en qualité de lieutenant general sous le prince de Conty (2), dans la campagne de 1654. Ce Prince,

(1) Ici se placent les deux années que Baltazar passa au service des Princes en Guyenne (novembre 1651 à juillet 1653).

(2) L'éditeur de 1694 a introduit ici, sous forme d'incidente, l'étrange interpolation que voici : *& en chef dans son absence avec carte blanche*. A qui prétendait-il faire croire que le gouvernement aurait investi d'une telle autorité le colonel Baltazar, malgré sa récente promotion au grade de maréchal de camp, lorsque le prince de Conti avait à ses côtés en Catalogne sept autres lieutenants généraux, Bougy, Marins, Bussy-Rabutin, Mérinville, etc., jouissant d'une notoriété & de droits bien supérieurs à ceux de cet officier, & auxquels vint se joindre bientôt (1er août) le duc de Candale, colonel de l'infanterie de France, en qualité de capitaine général? — Les Français avaient tout perdu en Catalogne pendant la guerre de Guyenne. Le maréchal de La Mothe-Houdancourt, nommé vice-roi après le départ de Marsin (octobre 1651), avait été forcé de capituler dans Barcelone un an plus tard. Du Plessis-Bellière, après lui, & le maréchal d'Hocquincourt purent à grand'peine conserver la petite

apres la prise de Ville-Franche (1), le destacha avec 1500. chevaux, pour aller devant en l'Empourdan (2); il arriva le premier jour au Boullou (3), d'où il partit à la minuit avec 1000. chevaux, laissant les autres avec le bagage, pour le suivre

ville de Roses & les passages des Pyrénées vers le Capsir, la Cerdagne, le Conflans & l'Ampourdan (1652-1653). La conquête était donc à refaire quand le prince de Conti arriva à Perpignan le 25 juin 1654, avec le titre de général de l'armée de Catalogne. Son premier soin fut de débloquer Prats-de-Mollo, position importante, établissant la communication de l'Ampourdan avec le Conflans & la Cerdagne; puis il reprit Villefranche-de-Conflans, qui se rendit le 5 juillet (voir un intéressant chapitre des *Mémoires* de Bussy-Rabutin, consacré à la campagne du prince de Conti en Catalogne pendant l'année 1654; édition de Lud. Lalanne, 1857, t. 1, p. 355-404).

(1) Villefranche-de-Conflans, ville forte des Pyrénées-Orientales, sur le Tet, à 6 kil. S.-O. de Prades. Cette place capitula le dimanche 5 juillet 1654.

(2) L'Ampourdan est un petit pays de Catalogne que nos dictionnaires géographiques confondent depuis longtemps avec le Labourd *(Lapurdensis pagus)*, petit pays basque, qui s'étendait de Bayonne à Saint-Sébastien, en embrassant la vallée de la Bidassoa. L'Ampourdan comprenait toute la vallée de la Fluvia, entre le Ter & les Pyrénées au N.-E. de la Catalogne. Son nom lui vient de son ancienne capitale, Ampurias (*Emporiæ*, marché), ville d'origine grecque, qui fut longtemps un port actif, situé sur la Méditerranée, à 6 l. au S. de la ville de Roses *(Rhoda)*, autre colonie grecque, & à 12 l. au N.-E. de Girone. La capitale de l'Ampourdan est aujourd'hui Castellon de Ampurias, qui apparemment était autrefois le château d'Ampurias.

(3) Le Boulou sur le Tech, à 22 kil. au S. de Perpignan, en avant du col de Perthus (Pyrénées-Orientales). Baltazar y arriva le 25 juillet; il en partit le 26 vers une heure du matin.

quād il feroit jour; comme il fust entre Figuieres & Ville-Bertrand (1), il apprist que Rozes estoit assiegé, avec 1200. hommes de pied & 800. chevaux, commandez par le baron de Buthier, lieutenant general, & Pable de Parade, general de l'artillerie, lesquels desja avoient fait quelques progrez; il ne peut entrer dans sa pensée, qu'avec si peu de gens ils eussent la hardiesse d'entreprendre le siege de cette place, toutesfois pour s'en rendre plus certain, il s'en alla entre Castillon (2) & Rozes, où il apprist qu'ils y estoient, il en donna advis au prince de Conty, le pria de venir en toute diligence avec peu de monde, afin d'y estre plustost, & qu'il luy donnoit asseurance de la deffaite des ennemis; ce Prince, ravi de cette nouvelle, luy manda que pour estre presant au combat, il marcheroit incessamment. Le colonnel avoit envoyé des partis vers Rozes, qui luy amenerent quelques prisonniers, qui luy dirent que les ennemis avoient sçeu qu'il avoit passé le col

(1) En quittant le Boulou, la route franchit le col de Perthus entre Bellegarde & la Junquera, & arrive à Ville-Bertrand & Figuières, à peu de distance de Roses, qui est à l'E.

(2) Castellon de Ampurias, à l'E. de Ville-Bertrand, sur la Mouga, qui finit dans un grand marais, en avant de Roses.

de Pertus au point du jour, & qu'ils se retiroient, l'infanterie par le marais, & la cavalerie par le grand chemin le long de l'estang à Castillon, il l'escrivit au prince de Conty & mit au bas de sa lettre, que puis qu'il ne pouvoit estre presant comme il l'eust bien desiré, il s'en alloit droit aux ennemis (1). Cependant, sur les dix-

(1) Le Prince était déjà en marche; il reçut le second billet de Baltazar au col de Perthus dans la journée du 27. « Le 25 juillet, dit Bussy (*Mémoires*, p. 375-376), le Prince me donna ordre de détacher 1,500 chevaux pour entrer un jour avant nous en Lampourdan... Il échut au jour du colonel Baltazar, allemand, un des lieutenants généraux de l'armée, de commander ce parti : il marcha donc en diligence & alla loger au Boulou... Le 26, sur le minuit, le Prince reçut une lettre de Baltazar, par laquelle il lui mandoit que les ennemis avoient investi Roses avec douze cents hommes de pied & huit cents chevaux; qu'ils avoient déjà pris un petit fort auprès de la place & qu'ils attaquoient les tours de la Selve... Baltazar ajoutoit qu'il alloit marcher aux ennemis; que si Son Altesse vouloit un peu presser sa marche, il lui répondoit qu'ils ne se retireroient point sans combattre. Nous partîmes donc le 27 juillet une heure avant le jour, & pour faire plus de diligence, le Prince, qui mouroit d'envie de donner un combat,... envoya Bougy passer au col de Panissas, & pour lui il passa au col de Pertus avec 2,500 chevaux qui lui restoient & trois lieutenants généraux : Tilly, don Joseph Marguerit & moi. Au col de Pertus, le Prince reçut un autre billet de Baltazar, par lequel il lui mandoit que la cavalerie des ennemis se retiroit de devant Roses & que l'infanterie étoit entrée dans Castillon dès le 25 au soir, sur l'avis qu'ils avoient eu de la marche de Son Altesse; que c'étoit le baron de Butier qui commandoit ces troupes-là & qu'il les alloit suivre avec huit ou neuf cens chevaux

heures de nuict, on luy vint dire que l'infanterie des ennemis demeuroit dans Castillon, & que la cavalerie se retiroit le long de la mer ; il fist sonner à cheval pour aller apres, à quoy tous les officiers qui y estoient, commandans les regimens, sçavoir le marquis de Langey (1), la Roque, Almeras (2), & autres, luy dirent que leurs chevaux n'en pouvoient plus, que les ennemis estoient desja à plus de quatre lieuës d'eux, qu'ils estoient trop forts, & que pour luy il n'avoit pas les 500. chevaux qui étoient avec le bagage. Mais tout leur raisonne-

des mieux montés de sa cavalerie. » (*Mémoires de Bussy-Rabutin*, édition citée, p. 375 & 376.) — Cette citation permet de constater l'exactitude & la véracité de l'auteur de l'*Histoire de la Guerre de Guyenne*. On sait que Bussy-Rabutin était mestre de camp général de la cavalerie.

(1) René de Cordouan, marquis de Langey, né en 1628, avait fait ses premières armes, en qualité de volontaire, à la bataille de Lens (1648); il servit ensuite sous Turenne avec un régiment à lui, puis sous le comte d'Harcourt, & en Catalogne sous le prince de Conti. En 1656 ou 1657, ajoute Jean Rou (*Mémoires*, t. II, p. 169), il fut fait le plus ancien colonel de cavalerie étrangère. Il avait épousé, en 1653, Marie de Saint-Simon, marquise de Courtaumer, contre laquelle il soutint, en 1658, un procès d'impuissance, dont le scandale fut grand, & à la suite duquel le Parlement de Paris prononça la dissolution du mariage (8 février 1659).

(2) Capitaine au régiment des gardes & maréchal de bataille, il avait assisté au siége de Rethel en 1650, & à la levée du siége de Cognac en 1651. La même année, il fut blessé devant la tour Saint-

ment eſtoit trop foible pour empeſcher ſa reſolution, il leur dit qu'il les ſuivroit pluſtoſt avec ſon regimẽt ſeul juſques à Barcellonne, qu'il aimoit mieux, que tous les chevaux crevaſſent, que de perdre cette occaſion. Comme ils virent qu'il n'en vouloit point démordre, 800. chevaux le ſuivirent, & on en laiſſa 200. qui ne pouvoient plus aller. La nuit (1) il rencontra un petit parti, commandé par un Alfiez (2) qui fuſt pris, qui luy dit la route que

Nicolas de la Rochelle, que le comte d'Harcourt prit ſur le comte du Doignon.

(1) Du 26 au 27.

(2) « ALFIERE, ſubſt. maſc., Porte-Enſeigne. Ce mot eſt étranger & ſe dit en France pour ſignifier les officiers Eſpagnols ou Flamands qui ſervent en cette qualité. Il vient de l'Eſpagnol *Alferez*, & originairement de *Aquilifer*, qui ſignifie *porte-enſeigne*, de l'Empire (*Dictionnaire de Furetière*, 1re édit. 1690). »

> En ce jour, prisonniers on fit
> Des soldats plus de trois centaines,
> Dix lieutenans, sept capitaines,
> Six alfiers et vingt sergens...
>
> (Loret, *la Muse historique*, lettre du 21 juin 1653 [prise de la ville d'Etaires].)

Il y avait à la tour de Salces, qui ſe rendit le 18 juillet 1639, « quarante ſoldats commandez par un capitaine & par un *alfieres (ſic)*, venus en poſte de Madrid pour ſe jeter dans cette place. » (*Mercure françois*, t. XXIII, p. 274. — Voy. auſſi p. 286.) — « Le ſieur de Fontenay, du régiment Du Pleſſis-Praſlin, fit priſonnier un alfiere réformé, qui commandoit dans la traverſe. » (*Gazette* du 31 mai 1645, n° 65, p. 450, ſiége de Roſes. — Voir auſſi le n° du 28 juillet de cette année [n° 110], p. 976.)

les ſiens tenoient, & qui eſtoiët deſja à Verges (1), où ils eſtoient arrivés deux heures apres la minuict; Baltazar marcha ſans ceſſe, & arriva à ſept heures du matin devant le dit lieu de Verges (2); la garde les voyant venir, elle advertit ſes generaux, qui creurent du tout impoſſible que les François y peuſſent eſtre. Neantmoins ils firent ſonner à cheval & ſe mirent en bataille devant le village, Baltazar les attaqua, n'ayant que trois eſcadrons, à cauſe d'un defilé, par où les ſiens ne pouvoient paſſer qu'un à un; il les obligea de ſe retirer entre le lieu & la riviere, où ils firent grande reſiſtance; toutesfois il leur fiſt auſſi paſſer la riviere & ſur le bord il en demeura pluſieurs de part & d'autre; ce colonnel paſſa avec ſes trois eſcadrons, fiſt enſuite paſſer les autres, qui pouſſerent les ennemis juſques dans un village à une demie lieüe de là, où ils ſe defendirent tres-bien en jouant de leur reſte. On ne pouvoit aller à eux que par une rüe eſtroicte, ny les coupper à droit, ny à gauche, Baltazar les força avec tant de vigueur, qu'ils ne ſe peurent mettre

(1) Verges, gros bourg ſur le Ter, entre Gerone & la mer, mais plus près de celle-ci que de Gerone.

(2) Le marquis d'Aubaïs a ſupprimé ces deux dernières lignes. C'eſt le 28 juillet que Baltazar ſe trouva devant Verges.

à couvert de ses coups, il les chassa hors de ce village, avec grande perte, estant relancez de là ils ne songerent plus à luy resister, ceux qui ne voulurent point estre prisonniers, abandonnerent leurs chevaux & se sauverent dans les montaignes; il y eust 500. chevaux qui furent en suite partagez & distribuez dans les regimens; la plusspart des chevaux qui se peurent sauver à la course, creverent à cause de la grande & excessive chaleur de l'esté, voici les noms des principaux officiers qui furent faits prisonniers en cette deffaite :

Don Joseph Dassa, commissaire general des troupes d'Ordonnance.

Ballador, commissaire general des troupes de Bourgogne.

D. Francisco de Souniga, grād d'Espagne.

D. Juan de Sosses, capitaine des Ordens.

D. Hierosnymo Sadoval, capitaine des Ordens.

D. Francisco ...., capitaine des troupes de Roussillon.

D. Petro Duriard, capitaine des troupes de Roussillon.

D. Christoval, capitaine.

D. Fabricio, neapolitain, des troupes de Flandres.

D. Alexandre Morero, capitaine.

D. Juan CARMILLO, lieutenant.
Francifco FORCADO, lieutenant.
Servois ARNAUD, lieutenant.
SIGARRO, lieutenant.
D. Hierofnimo LASSO, lieutenant.
Francifco VALERO, lieutenant.
Francifco VALENTIN, lieutenant.
Douze ou quinze cornettes.

Beaucoup d'officiers auffi faits prifonniers, & ç'a efté la feule occafion que les troupes du Roy ont euë, cette campagne, contre celles des ennemis, qui fe fift le 27 juillet 1654 (1). Ceux qui font cas

(1) « La nuit du 27 au 28 juillet, le Prince reçut nouvelles de Baltazar, qu'il avoit joint les ennemis à Vergès & les avoit entierement défaits, pris deux commiffaires généraux, fix capitaines, douze autres officiers & plus de 300 cavaliers, outre plus de 200 chevaux d'Efpagne, fans avoir perdu de notre côté que huit ou dix hommes. » (*Mémoires de Buffy-Rabutin,* t. I, p. 377.) — « Après la prife de Villefranche, le prince de Conti marcha vers le col de Pertuis avec fa cavalerie, & envoya fon infanterie, fous la conduite de Bougis, paffer au col de Paniffas, & le tout fe réunit à Figuières. Dès que les Efpagnols fçurent l'approche des François, ils fe retirèrent de devant Rofes & filèrent le long de la mer vers Ampurias; mais le colonel Baltazar, ayant été détaché par le prince de Conti avec 1200 chevaux, chargea leur arrière garde dans leur retraite, & leur prit quantité de prifonniers. » (*Mémoires de Montglat,* édition de 1727, t. IV, p. 74-75.) — C'eft par ce brillant fait d'armes que Baltazar a jugé à propos de clore le récit de fes exploits perfonnels, afin de frapper plus fortement l'efprit de fes lecteurs, de ceux furtout qui

de l'honneur jugeront cette difgreſſion neceſſaire, puis qu'elle repreſente l'exemple d'un grand capitaine, qui eſt ſi fort accouſtumé aux victoires, & qui aſſaiſonne ſon courage d'un jugement & d'une prudence qui n'eſt pas commune. La France luy eſt particulierement obligée, puis que ſon eſpée luy acquiert (1) tous les jours de nouvelles palmes (2).

pouvaient avoir à apprécier ſes ſervices & ſes droits. Il eſt encore cité plus d'une fois, & très honorablement, dans le récit de Buſſy-Rabutin, comme dans la *Gazette*, qui nous le montrent aſſiſtant juſqu'au bout aux opérations de la campagne de 1654 ; mais il n'eſt plus queſtion de lui nulle part depuis ce moment, bien qu'il continuât à ſervir, car il ajoute un peu plus bas que *la France luy eſt particulièrement obligée, puiſque ſon eſpée luy* acquiert (*a*) tous les jours *de nouvelles palmes*. C'eſt alors qu'il aura voulu preſſer le miniſtre au ſujet des grades & des récompenſes qu'il penſait avoir mérités & que, ne pouvant rien obtenir, il aura cru qu'il lui ſerait utile de mettre au jour le livre deſtiné à prouver à la France ainſi qu'au Roi qu'il avait des titres ſérieux à leur reconnaiſſance & qu'il en attendait une entière juſtice.

(1) Au lieu de *acquiert*, les autres éditions portent *a acquis*. L'introduction de ce paſſé indéfini était en rapport avec la date de la réimpreſſion ; mais le préſent employé par l'auteur s'accorde avec celle de la rédaction primitive.

(2) L'éditeur de 1694 a complété ici la biographie de Baltazar par une dernière interpolation, répétée dans les deux éditions ſuivantes (1759, 1858) : « *Le roi & le cardinal Mazarin lui écrivirent de la Fere, ou la Cour étoit quand elle reçut la nouvelle de cette action, dans les termes du monde les plus obligeans ; & le roi fit bien connoître, par la maniere qu'il en parla, l'eſtime particulière qu'il avoit pour Balthazar, lequel il envoya enſuite en Allemagne, pour être au couronnement de*

l'Empereur, & pour y ménager une partie des électeurs. L'Empereur voulant marquer à Balthazar la considération qu'il avoit pour lui, lui fit présent d'une paire de timballes, que le général Papenheym lui présenta de sa part; & l'électeur Palatin, voyant un si illustre sujet, le fit burgraef de Daltzey & généralissime de toutes ses troupes; ce que Balthazar accepta l'an 1657, après en avoir eu l'agrément du Roi. Il se retira néanmoins dans une terre qu'il acheta dans le canton de Berne, en Suisse, où quelques années après, le roi, sachant le zèle qu'il avoit toujours eu pour son service, se servit encore de lui pour aller auprès des princes de Lunebourg, où il s'acquitta de sa commission à son ordinaire, c'est à dire mieux qu'aucun autre n'eût pu faire. »

TROISIEME PARTIE

DE LA GUERRE

DE GUYENNE

La Guyenne a eſté, durant plus de deux années, un triſte theatre, où l'on a repreſanté de ſanglantes tragœdies. Chacun ſçait que la guerre eſt un gouffre de malheurs : elle porte la terreur & l'effroy par tout où elle paſſe, elle change les campagnes en deſerts, & les villes en ſolitudes; elle meſle les larmes des enfans avec le ſang de leurs peres; elle ravit l'honneur aux femmes, & la vie aux maris; elle eſleve ſes trophées ſur des montaignes de morts, & ſur la miſere & la ruine des peuples. Que ſi la Guyenne n'a pas ſouffert tous ces maux, ceux qu'elle a reſſenti ſuffiſent pour l'obliger à condamner tous les motifs qui ont allumé la guerre dans ſon ſein, & à remercier Dieu, avec tout le reſpect

qui ſe peut trouver dans les ames les plus abbatues, de ce qu'il a daigné eſteindre ce feu, fleſchir le cœur du Roy, & lui inſpirer cette bonté de pardonner à une province rebelle, une faute qui la rendoit digne d'une peine exemplaire. L'on ne ſçauroit aſſez exprimer la joye qu'elle a eu en ſortant de ce cruel hyver de la guerre, pour entrer dans le gracieux printemps de la paix, où chacun peut en toute liberté ſervir à Dieu, couler doucement ſes jours dans ſa famille, & manger en repos ſon pain à l'ombre de ſon figuier & de ſa vigne; où l'un vacque ſans crainte à l'eſtude des belles lettres, l'autre aux affaires du palais, l'autre aux fonctions du commerce, l'autre s'employe à cultiver ſes terres, l'autre à faire des baſtimens, l'autre à meſurer à loiſir les allées de ſon jardin, & enſevelir les amertumes de cette vie dans l'innocence des ſoins d'une vie champeſtre. Tel fut le bonheur de la Guyenne, apres que Bourdeaux fut ſoûmis à l'obeyſſance du Roy.

Le traité faict au nom de Sa Majeſté par le duc de Vandoſme, grand admiral de ſes armées de mer, & le duc de Candale, général de ſes armées de terre en Guyenne, avec le prince de Conty, la princeſſe de Condé, le duc d'Enguien, la ducheſſe

de Longueville, le comte de Marchin, le comte de Maure (1), generaux des armées des Princes, le marquis d'Aubeterre, lieutenant general, le colonnel Baltazar, lieutenant general, commandant la cavalerie legere des Princes, les jurats, & les peuples de Bourdeaux, fut ponctuellement executé, & l'on vit chacun prendre ſa route, ainſi qu'il l'avoit deſirée. Le prince de Conty, ennuyé d'une guerre qui incommodoit ſi fort une province où il avoit eſté receu avec tous les teſmoignages de reſpect & d'affection qu'il pouvoit ſouhaiter, particulierement dans Bourdeaux, accepta l'amniſtie, vint en Languedoc dans ſa maiſon de la Grange des Prez (2), proche de Pezenas (3); de là il alla à la Cour, où en ſe defaiſant de tous ſes benefices d'egliſe en faveur du cardinal Mazarini, il eſpouſa une de ſes

(1) Louis de Rochechouart, comte de Maure, un des héros ridicules de la Fronde, mort le 9 novembre 1669.

(2) C'était la plus belle habitation du Languedoc. Elle avait été bâtie par le grand connétable de Montmorency ſur les bords de l'Hérault, au N.-E. de Pézenas. Molière, qui ſe trouvait, à cette époque, à Montpellier avec ſa troupe, eut l'honneur d'être appelé à donner quelques repréſentations au château de La Grange devant le Prince & ſa petite cour, au mois d'octobre 1653. *(Mémoires de Coſnac.)*

(3) Ville avec titre de comté en Languedoc, à 20 kil. au N.-E. de Béziers.

niepces (1), le 22. fevrier 1654. En ſuite il vint commander les armées du Roy en Catalongne, en qualité de capitaine general & de vice-roy en cette province, paſſa ſa campagne du coſté des monts Pyrenées, & fuſt de retour ſur la fin de la meſme année pour tenir les Eſtats du Languedoc, convoqués à Montpellier, en l'abſence du duc d'Orleans (2). La princeſſe de Condé avec le duc d'Enguien & Leſnet, qui avoit eu le ſoin des finances des Princes, s'en allerent le 2. aouſt 1653. par terre, tous ſeuls, ſans eſcorte ny amis, de Bourdeaux en l'armée navalle d'Eſpagne, qui eſtoit venuë depuis peu au deſſous de Blaye; & apres avoir conferé avec Marchin & les generaux de cette armée, monterent ſur le vaiſſeau nommé *Saint Salvadōr,* qui les porta heureuſement, nonobſtant les tempeſtes & le mau-

(1) Anne-Marie Martinozzi, cette merveille aux cheveux blonds, comme on l'appelait. Veuve en 1666 & étroitement unie à Mme de Longueville, elle conſacra, comme elle, ſa vie à la dévotion: Mme de Sévigné les appelle les mères de l'Égliſe. Elle mourut le 4 février 1672, âgée de trente-cinq ans.

(2) Gaſton de France, duc d'Orléans, oncle de Louis XIV, gouverneur du Languedoc, s'étant complètement brouillé avec Mazarin, en 1652, boudait dans ſa maiſon de Blois & refuſait d'exercer les hautes fonctions dont il était revêtu : c'eſt pour cela que le prince de Conti fut chargé de préſider à ſa place, au mois de décembre 1654, les États de Languedoc, à Montpellier.

vais temps, jusques à Donkerque, & allerent en Flandres joindre le prince de Condé; la duchesse de Longueville se retira dans une de ses terres [1]. Maure accepta l'amnistie. Baltazar, comme il a esté cy devant dit, traita pour luy & pour ses troupes qui estoient dans Tartas; il fut maintenu dans toutes les charges qu'il avoit euës au service des Princes, & ses troupes furent envoyées pour le Roy en Catalongne, où il alla passer la campagne en qualité de lieutenant general sous le prince de Conty. Le marquis d'Aubeterre se retira chez luy, apres que Villeneuve eust suivi l'exemple de Bourdeaux [2];

(1) La duchesse de Longueville partit de Bordeaux sous l'escorte de M. de Comminges, qui la conduisit à Plassac; de là elle se rendit à Montreuil-Bellay, domaine de son mari, en Anjou, & de là à Moulins, au couvent de sa tante, la duchesse de Montmorency.

(2) Montglat avance dans ses *Mémoires* (t. IV, p. 9) que la ville de Villeneuve-d'Agenois, oubliant la glorieuse résistance qu'elle avait opposée au comte d'Harcour pendant les mois de juin & de juillet 1652, s'était rendue sans coup férir au duc de Candale, dès que ce général se présenta devant ses portes, à son arrivée en Guyenne (décembre 1652). Il attribue cette prompte soumission à l'effet produit dans les provinces par la rentrée du Roi à Paris (21 octobre 1652). M. Bazin raconte le même fait dans son *Histoire de France sous Louis XIII & sous le ministère du cardinal Mazarin* (t. IV, p. 114) & il le reporte au mois de janvier 1653; mais le témoignage réitéré de Baltazar démontre que c'est une erreur, & qu'au contraire Villeneuve, comme on le voit ici, ne se rendit aux généraux de l'armée royale qu'après la capitulation de Bordeaux. Au rapport

ce qui resta des troupes des Princes eut route pour aller par la France joindre le prince de Condé en Flandres. Les jurats & peuples de Bourdeaux, se sentans extraordinairement travaillés de la longue & dure guerre qu'ils avoient supportée, ambrasserent la paix avec joye inconcevable, comme un bien qui devoit mettre fin à leurs malheurs; ils tesmoignerent ne desirer rien tant au monde que d'estre bons serviteurs du Roy.

Il n'y eust que Marchin, qui, sous le pretexte qu'il avoit pris de se retirer en son pays de Liege (1),

de Baltazar, qui, à coup sûr, était bien renseigné, le marquis d'Aubeterre occupait encore Villeneuve pour les Princes, lorsque, au mois de mai 1653, Marsin lui écrivit de venir à Bordeaux conférer avec lui sur la situation critique du parti. Plus loin, on lit que Baltazar établissait la nécessité de capituler sur ce *qu'il ne falloit plus rien espérer de Périgueux, de* VILLENEUVE, *de Bergerac & de Sainte-Foy*. Bien plus, le prince de Condé écrivait, de Bruxelles, à Lenet, le 28 juin 1653 : « Pour le regard de Théobon, je suis fort satisfait de la manière dont ceux de Villeneuve se sont comportez à son approche, & je vous prie de leur en tesmoigner ma reconnoissance. » (*Mem. de Lenet*, p. 610.) Rappelé dans le nord par le prince de Condé, le marquis de Théobon de Pardaillan partit de Villeneuve avec ses troupes au mois d'août 1653. La ville capitula le 13 du même mois, entre les mains du sieur de Gourdon de Genouillac-Montferrand, marquis de Vaillac, commandant pour le Roi dans l'Agenais. Il avait établi son camp à Casseneuil, dont il était seigneur. (V. *Ann. de Villeneuve-sur-Lot*, par M. Cassany-Mazet; Agen, 1846, p. 270.)

(1) « Marsin & Lenet refusèrent l'amnistie, & se réservèrent la

recherche tous les moyens possibles pour rallumer la guerre dãs la Guyenne, en laquelle il avoit laissé de puissans amis, qu'il avoit prié de dissimuler par prudence toutes choses, jusques à ce qu'ils le vissent venir avec des forces considerables pour restablir les affaires des Princes, dont il leur avoit donné des asseurances comme infaillibles; il s'avisa d'un moyen qu'il tint secret, & resolut, pour le faire reüssir, d'aller droit à Madrid, le proposer au Roy d'Espagne; & pour en faciliter par anticipation partie de l'effect, apres qu'il eust conduit de Bourdeaux en l'armée navalle d'Espagne, la Princesse, le duc d'Enguien, & Lesnet, que le marquis de Sainte Croix, capitaine general, qui la commandoit, & don Thomas de Bagnovelles, vice-admiral (1), les eurent receus dans la Capitana, Marchin fist promettre en la presance de cette Princesse dans le conseil de guerre qui fust tenu, que ces deux gene-

faculté d'aller joindre le prince de Condé en Flandre. » (*Mém. de Lenet*, p. 612.) « Le 2 août (1653), la princesse de Condé, le duc d'Enghien & Marchin allèrent coucher à Blancafort (Blanquefort), pour se rendre à Lesparre, où ils devoient s'embarquer pour aller trouver le prince de Condé dans les Pays-Bas. » (*Mém. de Montglat*, édit. de 1727, t. IV, p. 18.)

(1) Lenet le nomme, dans ses *Mémoires*, p. 612, *D. Emmanuel de Bagnuellos*.

raux avec leur armée ſe rendroient maiſtres de l'iſle de Caſault (1), comme la choſe eſtoit fort facile, à cauſe que l'armée de Vendoſme n'eſtoit pas pour lors en eſtat de s'oppoſer à la leur, qui eſtoit toute fraiſche & plus forte, & que tout s'employoit pour reſtablir dans Bourdeaux l'authorité royale, où pluſieurs portoient (2) avec deſplaiſir l'eſloignement de ceux qui y avoient regenté, & apprehendoient pour leurs perſonnes, vies & biens, voyans redreſſer le chaſteau Trompette (3), object qui bleſſoit mortellement leurs yeux (4), & leurs eſprits. Marchin ſe mit dans une fregate de l'armée navalle d'Eſpagne, nommée pour ſa viteſſe *Tregua leguas* (5) : & eſtant ſorti de l'embouchcure de la

(1) L'île de Cazau eſt dans la Gironde, en aval du Bec-d'Ambès, dont elle commande la ſortie. Dès le mois de mai 1653, Condé, appréciant l'importance ſtratégique de cette poſition, écrivait à Lenet (Bruxelles, 3 may) : « Il faut auſſy, que, auſſy toſt que l'armée navale d'Eſpagne ſera en rivière, vous ſongiez à ..... chaſſer les ennemis de l'iſle de Caſaule, la fortifier & y mettre ſi bonne garde que les ennemis ne puiſſent plus s'en rendre les maiſtres. » (*Mémoires de Lenet*, p. 608.)

(2) Au lieu de *portoient*, les autres éditions écrivent *voyoient*.

(3) Il avait été pris par le marquis de Sauvebœuf pour les Bordelais au mois d'octobre 1649, & raſé par ordre du Parlement.

(4) Ces mots : *leurs yeux* ont été supprimés dans les autres éditions.

(5) Ou plutôt *Tragaleguas*, nom composé des deux mots eſpagnols :

riviere de Garonne, se separa en mer de la Princesse, qui prit sa route pour Flandres, & luy pour Espagne. Il arriva à Saint Sebastian le 14. d'aoust, & le 21. à Madrid, où il fust receu avec beaucoup de tesmoignages d'amitié du roy d'Espagne, de toute la Cour, & de D. Luis de Haro, son favori & premier ministre. Ce roy luy fist cognoistre l'estime particuliere qu'il faisoit de sa personne. Marchin luy proposa le project qu'il avoit fait en Guyenne, dans une longue audiance que le Roy luy donna seul à seul; il luy parla generalement de toutes les choses qui s'estoient passées, & bien qu'il imputat la perte des affaires des Princes à la faute & negligence de Sainte Croix & de D. Thomas, qui s'en estoient allés courir la mer & chercher des pinasses (1) à Saint Anton (2), au lieu de les venir secourir dans le temps que le Roy leur avoit marqué : neantmoins estimant que ces generaux pourroient reparer ce manquement en l'occasion

tragar, manger goulument, avaler, & *legua,* lieue; *mange-lieues,* dévorant l'espace.

(1) L'édition princeps porte *Despinasses,* ce qui est évidemment une faute d'impression; nous suivons la correction de l'éditeur de 1694.

(2) C'est sans doute Santoña, petit port espagnol, à 26 kil. E. de Santander, sur le golfe de Biscaye. Les autres éditions portent *Saint-Auton*.

presente, comme ils luy avoient tesmoigné & promis, il dissimula tout ce qui pouvoit blesser la fidelité de ces deux generaux, qui pour cest effect l'avoient prié de leur rendre ses bons offices à la Cour, où ils croioient estre entierement perdus d'honneur, reputation, vie & biens. D'ailleurs Marchin avoit consideré que le descri en ce rencontre ruineroit son dessein, & que si le Roy envoyoit d'autres generaux en la place de ces deux, comme il y estoit bien resolu, il se mettoit à l'hazard d'en avoir de pires, & perdoit le temps que les maximes espagnoles ont de coutume d'y employer. Ainsi, obligeant par prudence Ste Croix & D. Thomas pres la personne du Roy, Sa Majesté estouffa le vif ressentiment qu'elle avoit desja conçeu contr'eux, pour avoir manqué au secours qu'ils pouvoient donner à Bourdeaux, en consideration de Marchin & de la force de ses raisons, leur accorda la grace, & les remit dās la jouyssance de leurs charges & honneurs. Apres cela le Roy prist conseil de D. Luis, & resolut que l'affaire proposée par Marchin, comme tres bonne, seroit executée de la façon qu'il l'avoit projettée. Pour cest effect Sa Majesté fist expedier ses ordres & délivrer à Marchin, qu'elle avoit auparavant honnoré de la

charge de capitaine general de ses armées, ses ordres qui portoient que Marchin conduiroit le dessein qu'il avoit projetté & proposé au Roy, consistant en deux cas separez. Le premier que si l'armée navale d'Espagne s'estoit saisie de l'isle de Casault, ainsi que Saincte-Croix & D. Thomas luy avoient cy-devant promis, Marchin leur feroit donner bataille, & les assisteroit de tout son pouvoir contre celle du Roy de France, laquelle ils tenoient desja gaignée, par cette raison que, l'armée de Vandosme ayant deserté, & celle du duc de Candale s'estant retirée des environs de Bourdeaux, & pris sa route en Catalongne, Flandres & Italie, les Bourdelois ne pouvans souffrir le restablissement du chasteau Trompette, tourneroient infailliblement du costé des Princes, pour lesquels ils avoient encores des inclinations; qu'en suite Marchin essayeroit de se rẽdre maistre de Bourdeaux & des villes voisines, que les armes victorieuses de leur Roy avoient reduites à son obeissance; que pour l'effect de ce dessein il employeroit les puissans amis qu'il y avoit laissés, qui l'assisteroient en cette occasion, avec les troupes d'infanterie que le roi d'Espagne avoit desja fait lever (1) dans la vieille

(1) Au lieu de *lever*, les autres éditions portent *tenir*.

Caſtille, & un regiment de cavalerie de quatre à ſix cens maiſtres des vieux cavaliers demontez des troupes de Flandres que le Prince de Condé avoit envoyés par mer en Eſpagne, où pendant la campagne derniere 1653 (1), ils avoient eſté en quartier d'eſté prés de Saint Sebaſtian avec leurs chevaux de remonte, que ce Roy leur avoit fait venir d'Andalouſie, lequel regiment Marchin pretendoit faire paſſer par Caſtelleon, & le renforcer de quelques troupes de cavalerie cy-devant des Princes, qui eſtoient en garniſon dans la comté de Foix, & qui avoient pris parti en celle du Roy de France, dont les chefs & officiers principaux luy en avoient donné leur parole, & de l'aller joindre prés de Bordeaux, pour y recevoir ſes ordres, ce qu'ils auroient ſans doute fait, ſi la choſe eut reuſſi. Le ſecond cas eſtoit que, ſi Marchin trouvoit des ōbſtacles au precedent, & que l'armée d'Eſpagne eut demeurée oiſive pendant ſon abſence, le Roy ordonnoit à Sainćte Croix & à D. Thomas de ſuivre l'ordre que Marchin leur donneroit par eſcrit de ſa part, pour s'en aller faire deſcente dans l'Iſle de Retz, pour taſcher de forcer & de prendre le

(1) On lit dans les autres éditions : *pendant la dernière campagne de 1653*.

fort Sainct Louys, & Sainct Martin, où ils pretendoient de faire un port & havre asseuré pour leur armée navale & pour les vaisseaux marchands, qui auroient sans doute incommodé la Rochelle & les autres lieux circonvoisins, & mesme Bourdeaux, devant lequel il eust esté necessaire d'entretenir une armée navale pour sa conservation au service du Roy; estant tres certain que toute armée navale, bien forte, premiere en riviere, occupe, & est maistresse absoluë de Bourdeaux.

Marchin ne fut pas assés tost expedié, comme il le desiroit; d'autre part, le roy d'Espagne differoit à le faire rembourcer de l'argent qu'il avoit avancé pour le service des Princes, lors qu'il estoit à Bourdeaux, & que les mauvaises affaires qui s'augmentoient tous les jours l'y avoient accablé, qui montoit à quarante six mille escus. Son séjour à Madrid fut d'environ 20. jours, à la fin desquels le Roy luy fit payer la moitié de cette somme & luy remit l'autre à son retour dans Saint Sebastian, où il arriva le 12. ou 15. de septembre 1653; & pendant le sejour que le mauvais temps & les pluyes luy firent faire tout le reste de ce mois & le commencement de l'autre, il ne receut que la moitié de ce qui luy avoit esté promis, qui estoit douze

mil eſcus, en trois mille piſtoles (1). Cela n'empeſcha pas qu'au premier beau temps il ne s'embarquat ſur un vaiſſeau marchand qu'il fit equiper, & y fiſt mettre quantité de pain, vin, eau douce, chairs ſallées, affuſts de canon, pics, pieux, pioches, pelles, & autres choſes neceſſaires pour l'entrepriſe de ces deux iſles. Le long ſejour que Marchin fit à Madrid, où le roy d'Eſpagne luy fit perdre trop de temps, & à Saint Sebaſtian, où la rigueur du temps retarda ſon depart, fit connoiſtre au duc de Vandoſme & au duc de Candale, qui eſtoiẽt à Bourdeaux, que ce Roy avec les Princes vouloient encores exciter de nouveaux troubles dans une province qui commençoit à gouſter les douceurs du calme & de la paix; & pour ſe garder de ſurpriſe, envoyerent querir du coſté de la Rochelle, plus de mille matelotz, qu'ils jetterent en diligence ſur leurs vaiſſeaux, avec de l'infanterie, qu'ils tirerent de quelques regiments qu'ils avoient retenus, en cas de beſoin, de l'armée de terre, fortifierent le fort Cezar (2) & firent paroiſtre au peuple de

(1) 12,000 *écus* & 3,000 *piſtoles,* écrit l'édition de 1694, puis M. Moreau après elle. Le marquis d'Aubaïs met *douze cents écus & trois mille piſtoles.*

(2) C'était un fort que le duc de Vendôme avait fait conſtruire

Bourdeaux plus de demonſtrations de douceur qu'ils n'avoient cy-devant fait, à fin de les mieux porter à l'obeiſſance, & ne pas effaroucher des eſprits qui pouvoient encores allumer de nouvelles ſeditions. Marchin avant que de partir de Saint Sebaſtian, euſt quelque advis de cela ; ce qui le ſurpriſt le plus, fut la nouvelle qu'on luy donna, que l'armée navale d'Eſpagne, au lieu de faire quelque exploit de guerre, & particulierement la deſcente & la priſe de l'iſle de Caſault, avoit pendant ſon abſence touſjours demeuré oiſive, & s'en vouloit meſme retourner en Eſpagne avec toute ſa honte, ce qui luy fit augurer qu'ayant à faire à des perſonnes qui avoient ſi peu de ſoin de leur honneur, il ne feroit que perdre ſon temps, & verroit ruiner les affaires des Princes, contre les bonnes intentions que le roy d'Eſpagne luy avoit teſmoignées.

Il ſe mit ſur la riviere, au commencement du mois d'octobre, & ſçeut en arrivant à l'armée que quelques-uns de ſes vaiſſeaux avoient inveſti dans le canal de Mortaigne (1), qui eſtoit vis à vis, deux

récemment dans l'île de Cazau, pour arrêter les vaiſſeaux aux approches du Bec-d'Ambès, & auquel il avait donné ſon nom. Chavagnac en avait alors le commandement, ſi l'on peut s'en rapporter à ſes *Mémoires*.

(1) Mortagne eſt un bourg ſur la rive droite de la Gironde, entre

galeres & un brigantin de l'armée du duc de Vandosme, depuis dix où douze jours, que ce general y avoit envoyé querir des bledz, avec deux barques longues pour ravitailler Bourdeaux, & que par le conseil de guerre que Sainte Croix & D. Thomas avoient tenu, ils avoient resolu de ne les point attaquer, mais seulement de les laisser là, dans la creance qu'ils avoient qu'ils y creveroient, ce qui parut à Marchin tres ridicule, & les ayant aussi tost accostez (1), il fist assembler le conseil de guerre dans lequel il leur fist prendre de meilleurs desseins, & changer de creance.

En fin il les fist conclurre à faire deux attaques, l'une par mer, & l'autre par terre, la derniere au moyen de la descente qu'ils feroient d'environ 600. hommes, avec lesquels ils iroient forcer Mortaigne & enlever non seulement les troupes d'infanterie qui le gardoient, mais aussi les deux galeres, brigantin & longues barques; Sainte Croix & don Thomas avoient un sentiment contraire,

Blaye & Royan, qui portait, à cette époque, le titre de principauté, & appartenait à la maison de Lorraine-Armagnac. — Le canal était une passe pour les vaisseaux dans les sables de la Gironde.

(1) Au lieu de *Et les ayant aussi tost accostez*, les autres éditions portent *Et les ayant joints;* &, six lignes plus haut, *deux longues barques,* au lieu de *deux barques longues.*

mais Marchin les ſçeut ſi bien ramener qu'il les rangea dans le ſien, & les anima par des diſcours les plus emouvans, que le deſir de la gloire & de bien faire luy pouvoit inſpirer. Il meſnageoit ſes paroles, pour ne pas les irriter, de peur que leur foible courage ne les obligeat à le quitter, & s'en aller en Eſpagne ſans luy rien dire, ainſi qu'ils en avoient envie & l'en avoient fait menacer.

Sainte Croix & D. Thomas ne voulurent point quitter leur capitana & vice-admirale (1), & voulurent avoir l'attaque par mer comme la plus facile, & la moins dangereuſe. Marchin fut bien aiſe d'avoir celle de terre, où il y avoit plus de danger & de travail; il montra auſſi-toſt l'exemple d'un invincible courage aux officiers & aux ſoldats eſpagnols qui le ſuivoient; il ſe jetta bien avant dans la bouë au bord de la riviere, & donna avec les officiers & les ſix cens hommes qui avoient eſté tirés des vaiſſeaux, ſi à propos & avec tant de vigueur, qu'il ſurprit les troupes du Roy qui eſtoient dans Mortaigne, commandées par Bone-

(1) L'édition de 1694, le marquis d'Aubaïs & M. Moreau mettent à tort *leur capitaine & vice-amiral*. Tout le monde ſait qu'on appelait *capitane* (*capitana* en eſpagnol), au dix-ſeptième ſiècle, la principale galère d'une eſcadre, celle qui était montée par le commandant. (Voir le *Dictionnaire* de Furetière.)

val (1), marefchal de camp, qui fe retirerent un peu en confufion, abandonnant le lieu & les galeres, jufques à leurs équipages, que ces lafches Efpagnols pillerent, & qui pour lors avoient une extreme paffion de combattre, ne voyans perfonne. Les habitans deferterent (2) auffi ce lieu, qui eftoit tres fort & riche. Cette action fi hardie remplit d'eftonnement & de frayeur tous les lieux circonvoifins. Apres cela Marchin propofa aux Efpagnols d'aller en l'ifle de Cafault, leur en fit voir l'ordre par efcrit de leur Roy, & pour donner bataille à l'armée navale du duc de Vandofme ; leur reprefenta la faute qu'ils avoient fait de n'y eftre pas allés pluftoft, comme ils le luy avoient promis ; que le Roy en feroit fafché, que fon courroux s'allumeroit de nouveau contr'eux, lequel en fuite de fa priere & de fes raifons il avoit appaifé ; qu'il y avoit encores affez de temps pour reparer leur faute paffée, que les occafions s'en offroient ; que defja leur defcente à Mortaigne leur avoit efté favorable, qu'ils ne devoient rien oublier pour leur gloire, pour l'in-

(1) Henri II, comte de Bonneval, gentilhomme de la Chambre du Roi, premier chambellan du duc d'Orléans. Il avait été du parti des Princes ; mais il avait accepté l'amniftie en 1652. Il mourut le 28 juillet 1656. (C. Moreau.)

(2) Les autres éditions portent *abandonnèrent*.

tereſt de l'armée, & pour celuy de leur Roy & du Prince. Sur ce diſcours, ces deux generaux dirent qu'il faloit obeyr aux ordres de leur Roy, & qu'ils eſtoient ſenſiblement obligez à Marchin des bons offices qu'il leur avoit rendus à la Cour; pour cét effet ils firent avancer leur armée à la portée du canon de Blaye, mais apres avoir bien conſulté leurs affaires, ils revindrent à leurs premiere foibleſſe, & dirent à Marchin que leur armée eſtoit beaucoup travaillée des incommoditez qu'elle avoit ſouffertes pendant tout l'eſté dans la riviere, qu'elle eſtoit diminuée de quantité de perſonnes, deſpourveuë de proviſions pour ſon entretien; obligée pour aller en l'iſle de Caſault de paſſer en un endroit eſtroit (1), nommé la Paſſe, où les grands vaiſſeaux couroient riſque d'y perir par les bruſlots que Vandoſme leur envoyeroit; ils jugeoient pour la conſervation de leur armée, qui eſtoit unique, ſi chere & ſi conſiderable à leur Roy, qu'il eſtoit plus expedient au bien de ſon ſervice, que ſon ordre ne fut pas executé en ce rencontre. Par là Marchin fiſt un tres mauvais jugement de ces deux generaux, dont le premier eſtoit homme bigot &

(1) Ce mot a été ſupprimé dans les autres éditions.

de peu de mine, & l'autre un ſubtil & ruſé, qui vouloit que chacun déferat à ſes ſentiments, mais, à vray dire, tous deux eſtoient mauvais ſoldats & fort peu capitaines (1), indignes de l'honneur que le Roy leur avoit fait.

Comme Marchin n'eut rien plus à leur propoſer ſur une affaire qu'il tint deſeſperée, il les laiſſa un peu en ſuſpend, & à ſonger pendant deux ou trois jours; mais ils témoignoient touſjours plus de foibleſſe, & la baſſeſſe de leur courage eſtoit ſans exemple. La peur ſaiſit ces deux generaux d'armée ſur une imagination, que le duc de Vendoſme les viendroit ſurprendre & enlever la nuit dans un deſcēdant de marée, ce qu'ils vouloient eſviter (2);

(1) Cette phraſe, à partir de *Mais,* a été modifiée comme ſuit dans les autres éditions : Mais, *à dire vrai, ils étoient tous les deux* mauvais ſoldats & fort peu *capables.*

(2) On lit dans la *Gazette,* ſous la date de Bordeaux, le 30 octobre 1653 : « Le duc de Vendôme ſe prépare pour attaquer les ennemis, qui firent, le 20 de ce mois, échouer quelques-uns de nos petits vaiſſeaux au canal de Mortaigne, & s'emparèrent du château, qui n'eſt d'aucune défenſe. L'armée s'eſt à cette fin avancée juſqu'à l'île de Cazau, & le ſieur Marin fait filer des troupes dans le Médoc pour border la rivière pendant le combat. »

A la même époque, Loret inſérait dans ſa *Muze hiſtorique* l'article ſuivant :

Marsin avoit donné sa foy
De n'être plus contre le Roy ;

en mesme temps ils levent l'ancre, & la vont moüiller plus bas (1), devant Tallemont, & le lendemain devant Royan, où tous allumez de courroux, dirent à Marchin, que le duc de Vandosme estoit plus fort qu'eux, que s'il venoit, il les battroit; qu'il ne vouloient pas davantage se tenir en cette riviere, mais que comme le vent estoit fort bon pour aller à Saint-Martin dans l'isle de Retz, qu'ils s'estoient avisés d'y aller faire une ten-

Mais, comme il a l'âme Espagnole,
Ayant violé sa parole,
Il s'est insolemment remis
Dans les troupes des Ennemis ;
C'est pourquoy la dame Marsine,
En dût-elle être un peu chagrine,
Eut l'autre jour commandement
De se retirer promptement
Hors du beau royaume de France,
De peur de quelque manigance.
. . . .
. . . .
Monsieur de Vendôme, dit-on,
Se prépare enfin tout de bon
D'aller allonger une botte
Contre l'Espagnol et sa flotte,
Qui n'apporte plus aux Gascons,
Comme autrefois, des patagons
(Aujourd'huy ce n'est plus la mode),
Mais qui très-fort les incommode.
Sans mentir de ces malheureux
Le sort est beaucoup rigoureux,
Car la susdite flotte averse
Détruit tout à fait leur commerce ;
Mais, ô sinistre souvenir !
Ce sont eux qui l'ont fait venir.
(Lettre du samedi 25 octobre 1653.)

(1) On lit dans les autres éditions : *En même temps ils leverent l'ancre & allèrent la mouiller plus bas.*

tative, s'il le trouvoit bon; que s'ils reuſſiſſoient, l'armée, ou du moins une partie, s'y pourroit rafraiſchir, ſans craindre celle de Vandoſme; ſinon qu'ils s'en retourneroient au Paſſage en Eſpagne [1], & teſmoigneroient à leur Roy que toutes les choſes dependantes de leurs ſoins avoient eſté faites avec aſſez de bon jugement & de cœur; que s'ils n'avoient pas reüſſi, en l'un ny en l'autre endroit, il faloit que ſa Majeſté imputat cela au malheur qui s'y eſtoit rencontré. Ce diſcours fuſt fort agreable à Marchin, qui creuſt eſtre aſſez heureux, ſi des deux cas qu'il avoit projetté, cette armée s'efforçoit à rechercher les moyens pour faire ſucceder le dernier, que ces deux generaux rencontrerent à l'hazard, pour ne leur avoir pas eſté dit par Marchin. Il ſe ſervit en meſme temps de l'occaſion, & leur preſenta l'ordre pas eſcrit de leur Roy qui les obligeoit d'aller avec Marchin faire deſcente, perir, où réüſſir dans l'iſle de Retz, à peine de deſobeyſſance. Ceſt ordre, au lieu de les animer, leur fuſt une occaſion de refroidiſſement, & repaſſant ſur leur propoſition, ſe repentirent de l'avoir faite, creurent meſme que Marchin avoit

(1) Le Paſſage eſt un petit port du Guipuzcoa, ſur le golfe de Gaſcogne, à 8 kil. E.-N.-E. de Saint-Sébaſtien.

inventé cet ordre qu'ils voulurent controler (1). Jamais on ne vit d'inesgalité pareille à la leur. Enfin ils resolurent de faire pour toute leur campagne une seule chose qu'ils creurent tres facile, que Marchin accepta, & les y convia de bonne grace avec les ordres du Roy, qu'ils ne pouvoient arguer, non plus que Marchin croire que Sa Majesté, contre les bons sentimens qu'elle luy avoit tesmoigné de parole & par escrit, leur eust commandé par d'autres ordres secrets de n'en rien faire; il adjousta qu'ils n'avoient rien à craindre pour leurs personnes ny pour leurs vaisseaux, qu'il avoit pensé à un expédient admirable pour leur seurté, qui estoit, qu'ils n'avoient qu'à mener en pleine mer leur armée, & prés de l'isle de Retz, que là ils luy donnassent trois mille hommes des six qu'ils avoient dans leurs vaisseaux, & qu'ils s'en allassent en suite reposer au Passage, ou au port de Saint Sebastian, pendant qu'au péril de sa vie, il mettroit pied à terre dans l'isle de Retz, qu'il

(1) D'après les derniers éditeurs des *Mémoires de Lenet* (MM. Champollion père & fils), il existe dans les papiers qu'il a laissés un rapport confidentiel sur la tentative faite par l'armée navale espagnole contre l'île de Ré, *tentative qui n'eut aucun succès,* ajoutent-ils, *par la faute du marquis de Sainte-Croix & de D. Emmanuel de Bagnuelos.* (*Mém. de Lenet*, collection Michaud & Poujoulat, p. 612.)

forceroit & emporteroit le fort Saint Louis, & S. Martin, ou qu'il feroit un fort dans l'isle avec ce qu'il y trouveroit, & les pieux, canons, & autres choses necessaires qu'il faisoit porter dans son vaisseau marchand, qui le suivoit expressement, si mieux ils n'aymoient avoir part à la gloire qu'il esperoit de remporter en leur presance.

Ce discours eust tant de pouvoir sur l'esprit de ces deux generaux, outre qu'ils apprehendoient d'encourir de nouveau la disgrace de leur Roy, qu'ils forcerent leur naturel à conclurre d'aller attaquer l'isle de Retz. Pour cét effect, ils firent lever l'ancre à leurs vaisseaux, & sortirnet, la veille de Toussaincts (1), de l'emboucheure de la riviere de Garonne, & trouvans le vent favorable & en poupe, commencerent à prendre leur route le long des costes de la Rochelle. Mais ils tesmoignerent qu'un esprit d'estourdissement les avoit saisis. Le baron de Vatteville leur avoit envoyé, depuis deux ou trois jours, que le grand vaisseau nommé *la Regle,* armé de 70. pieces de canon de fonte verte, chargé de quantité de provisions & de munitions de bouche & de guerre, d'hommes &

(1) Le 31 octobre 1653.

autres chofes neceffaires, partiroit de Saint Sebaftian & viendroit joindre leur armée, la veille ou le jour de Touffaincts, en la riviere de Garonne, d'où ils luy avoient fait sçavoir l'action de Mortaigne, & qu'ils s'en alloient en l'ifle de Cafault. Ce vaiffeau partit, ainfi que Vatteville leur avoit mandé, prift fa route fur les coftes de Bayonne & d'Arcaixon (1), pour avoir le mefme vent qu'avoit ce mefme jour l'armée navale d'Efpagne, quand ces deux generaux prirent leur route de l'ifle de Retz; n'aperçoit point de vaiffeaux ny de barques fur mer de l'un ny de l'autre parti, croit toufjours que fon armée eft dans la riviere de Garonne, y entre facilement par l'emboucheure, le jour des Trefpaffez, pouffe fa route en mefme temps que les marées montent, defcouvre de bien loing & du cofté de Blaye quantité de vaiffeaux; il s'imagine qu'ils font de fon armée en repos & à l'ancre, n'obferve pas autremẽt leurs eftendards; en moüillant l'ancre fur la fin de fa derniere marée, il fait une defcharge de coups de canõs, pour faluer l'armée. Auffitoft la marée commance à defcendre, & avec elle quatre ou cinq grands vaiffeaux &

(1) Darcairon, écrit le marquis d'Aubais. *Arcachon,* difent correctement l'édition de 1694 & M. Moreau.

quelques bruflots de l'armée de Vandofme, qui vont droit à luy; il croit encores que ce font des fiens qui viennent pour le vifiter & tirer de fes flancs quelques baftimens (1) pour les rafraifchir. Il s'aprefte pour les recevoir à bras ouverts, mais auffi-toft qu'il s'en voit invefti, & forcé, à coups de canons & par les bruflots qu'on luy oppofe, à fe rendre à fes ennemis, il recognoift fon abus, & tout furpris change neantmoins de fentiment, fe refout à la mort pluftoft que de fe rendre fans combattre (2), il fe defend vigoureufement pendant quelque temps, apres lequel fa chaleur premiere s'eftant attiedie, voyant que la partie n'eftoit pas efgale, qu'il eftoit malheureufement furpris par l'armée de France & abandonné par celle d'Efpagne, ne fçachant où elle pouvoit eftre, ny quels fecours il devoit efperer, & qu'en s'obftinant au combat, il trouvoit fa perte toute entiere fans aucune fatisfaction ny avantage au fervice de fon Roy & du Prince, il eft forcé à fe rendre, avec autant de defplaifir qu'il avoit au commencement

(1) Faute d'impreffion évidente; il faut lire *munitions*, comme portent les autres éditions.

(2) Au lieu de *fe rendre fans combattre*, les autres éditions portent *fe rendre, & à combattre*.

de ſon premier mouvement teſmoigné de generoſité pour ſe defendre. Ce vaiſſeau eſt pris & emmené à l'armée navale de France, où il eſt eſtimé plus de cent mille eſcus. Le capitaine qui le montoit y fuſt bleſſé à mort, & beaucoup d'autres officiers, qui furent faicts priſonniers de guerre avec toute l'infanterie qui eſtoit dedans en nombre de prés de mille (1). La cauſe de cette perte fuſt imputée à Sainte Croix & à don Thomas avec juſtice, parce qu'au lieu de ſuivre les ordres du Roy, & faire le deu de leürs charges (2), ils s'attacherent (3) au deſir extreme qu'ils avoient de retourner en Eſpagne, prirent la peur par tout, & mirent en oubli toute ſorte de ſoin pour conſerver leur honneur, & envoyer à l'avance de ce vaiſſeau

(1) Au lieu de *l'infanterie qui eſtoit dedans en nombre de pres de mille,* les autres éditions portent *l'infanterie qui y étoit, au nombre de près de mille.*

(2) Au lieu de *faire le deu de leurs charges,* on lit dans les autres éditions *exercer leur charge.*

(3) Ce mot *s'attachèrent* eſt le dernier de la p. 120 de l'édition originale. Les ſix pages qui ſuivent manquant dans l'exemplaire qui ſervit à la réimpreſſion de 1694, l'éditeur y ſuppléa par ſix lignes que voici : « ..... ils s'attachèrent à faire le contraire, & cela à cauſe de leur peu de courage. Marchin, voyant que tout y étoit déſeſpéré, & qu'on ne pouvoit plus rien faire dans ce pays pour le ſervice du roi d'Eſpagne & des Princes, ſe retira à la fin en Flandre. »

une bonne efcorte, pour l'advertir de ce qu'il avoit à faire, ou pour le faire retourner du lieu d'où il venoit; c'eftoit bien la moindre chofe qu'ils devoient faire en partant de la riviere, mais ils en perdirent le fouvenir, mefmes d'en charger un des domef-tiques de Sainte Croix, que ce general envoya le jour precedent à Saint Sebaftian & à la Cour (1) :

(1) Suivant la *Gazette*, le vaiffeau venait de Dunkerque, & non de Saint-Sébaftien. C'était le *San-Salvador*. « Bordeaux, 13 novembre : Le *San-Salvador*, revenant de Dunkerque, où il avoit mené la princeffe de Condé (*a*), fut pris dans la rivière de Bordeaux avec une flûte. Il étoit armé de trente-fix canons. La flûte portoit des vivres pour nourrir l'armée navale ennemie pendant un mois. » — Loret donne, dans fa *Muze hiftorique* (lettre du 15 novembre 1653), quelques détails qui confirment le récit de Baltazar.

Certain honnête majordome
M'a dit que Monsieur de Vendôme
Avoit chassé les Espagnols,
Qui, n'ayant pas été si fols
Que d'attendre dans la rivière
Sa flotte puissante et guerrière,
Vers la mer s'étoient élargis
Et retournoient en leurs logis.
Un autre encor m'est venu dire
Qu'un grand, puissant et beau navire,
Chargé de pain, de gens, d'argent,
Mais très-peu garny d'entregent,
Ainsi qu'il arrivoit de Flandre,
S'est aux nôtres laissé surprendre,
S'imaginant ledit vaisseau,
Que notre flotte, qui sur l'eau

(*a*) Lenet quitta la princesse en vue de Douvres, pour aller traiter à Londres avec Cromwell, au nom du prince de Condé (août 1653). A son retour, il la rejoignit à Dunkerque, où elle attendait les ordres de son époux (septembre-octobre), et de là, elle alla s'établir à Valenciennes, plus tard à Bruxelles, où Lenet s'était lui-même rendu. (*Mémoires de Lenet*, p. 612.)

Revenant à ces deux chefs, apres qu'ils eurent pris resolution de faire quelque chose de loüable, au lieu de suivre la route qu'ils avoient fait commancer à leur armée le long des costes de la Rochelle pour aller en l'isle de Retz, ils se monstrerent plus inconstans que l'element qui les portoit, & changerent tout à coup de dessein; ils gagnerent les matelots & leur firent dire que le vent estoit contraire pour aller à Saint Martin de

Les belles fleurs de lis arbore,
Étoit celle d'Espagne encore :
Ce navire ainsi se trompa,
Ce qui fit que l'on l'attrapa.

Le P. Berthod n'a pas oublié non plus ce dernier épisode de la guerre de Guyenne; mais il le place à tort immédiatement après la reprise de Périgueux, qui eut lieu en septembre 1653. « M. de Vendôme, qui avoit reçu douze cents matelots que M. d'Estrades lui avoit envoyés en diligence, les fait mettre sur ses vaisseaux; il les arme de soldats & de toutes les choses nécessaires pour le combat; & le sieur de Las étant de retour & ayant porté ordre du Roy pour attaquer les ennemis, M. de Vendôme monte sur l'Amiral avec M. d'Estrades; les lieutenans généraux de l'armée qu'il commandoit sur les autres vaisseaux. Les maréchaux de camp voulurent être de la partie pour aller attaquer l'armée navale d'Espagne, qui, voyant que M. de Vendôme alloit à eux, leva l'ancre, fit voile vers Cordouan, & voyant que celle de France la vouloit combattre; elle se retira dans les côtes d'Espagne; mais ce ne fut pas sans y perdre son vice-amiral, que M. de Vendôme attaqua, combattit & prit en moins de deux heures. » Le P. Berthod confond évidemment ici la prise de La Réole avec le combat de Mortagne, qui avait eu lieu au commencement d'octobre : de ces deux actions, il n'en fait qu'une.

Retz. Marchin fut eſtonné plus que jamais de cette legereté & foibleſſe, & eſtant dans la Capitana, il voyoit travailler un bon nombre d'officiers & de matelots qui tournoient avec grande force les voiles contre le vent, pour prendre la route d'Eſpagne. Il ſe plaignit de cela avec toute la vehemence qu'une ame genereuſe pouvoit teſmoigner; il luy fut reſpondu par ces deux generaux, qu'il leur eſtoit impoſſible d'executer leur dernier deſſein, à cauſe que la tourmente eſtoit furieuſe : cependant le vent eſtoit tres-propre pour aller en l'iſle de Retz, & n'eſtoit contraire que pour la route d'Eſpagne : & de fait, il tint à bien peu que leurs vaiſſeaux ne fiſſent naufrage. Ils arriverent donc le ſoir de la feſte de la Touſſaints à Saint Anton, où le vent les porta, au grand eſtonnement de Marchin, qui ne pouvant plus ſouffrir les ineſgalitez & les foibleſſes de ces deux generaux, ſe diſpoſa de les quitter, apres leur avoir repreſenté leurs fautes paſſées, deſquelles ils ne ſe pouvoient excuſer, & ſur tout de la derniere qui procedoit d'une pure malice, au meſpris & deſobeyſſance de leur Roy, & pour luy cauſer en ſon particulier ce deſplaiſir. Il ſortit de la Capitana, & monta ſur Treguale-guas, & alla toute la nuit vers le Paſſage, où il

arriva le ſoir du jour des Treſpaſſez, d'où le lendemain il envoya en toute diligence un courrier au roy d'Eſpagne & luy fiſt ſçavoir au vray le procedé qu'avoient tenu Sainte Croix & don Thomas; le pria de luy permettre d'aller joindre le prince de Condé en Flandres, puis qu'il n'avoit plus rien à faire en Guyenne pour ſon ſervice, & qu'il avoit eſté ſi malheureux que de s'eſtre trouvé avec des perſonnes qui n'avoient pas ſçeu obeyr aux ordres de leur Roy, qui les avoit hōnorez de ſi hautes charges, dont ils ne furent jamais capables; remerciant au ſurplus ſa Majeſté de la grace qu'elle luy avoit faite de luy avoir confié un employ, dont Sainte Croix & don Thomas, par leur deſobeyſſance, l'avoient empeſché de recueillir les fruicts qu'il en avoit eſperé. Ce courrier fuſt renvoyé auſſi toſt par le roi d'Eſpagne, qui le chargea des ordres qu'il adreſſa au baron de Vatteville pour prendre le ſoin de l'armée & pour arreſter Sainte Croix & don Thomas, pria par ſes deſpeches Marchin d'appaiſer ſon deſplaiſir, que ſa Majeſté avoit vivement reſſenti, & luy marqua qu'il avoit pourveu aux ordres neceſſaires, pour faire voir qu'elle en vouloit tirer raiſon; que ſi, pour le conſoler entierement dans ſa grande affliction qu'il

luy avoit fait cognoiſtre, il ne faloit que des larmes, qu'elle eſtoit en eſtat d'en verſer en abondance, qu'il patientat encores quelques jours à Saint Sebaſtian, où il recevroit toute ſorte de ſatisfaction de ſon deu, pour les affaires du Prince, & pour ſon voyage, à quoy elle faiſoit pourvoir avec tant de diligence qu'elle croyoit que dans peu de jours le Prince & luy auroient tout ſujet de ſe loüer hautement de ſa protection. Qu'il y avoit un traité à faire en Angleterre, entre Crohmuel, ſa Majeſté & le prince de Condé (1); que Marchin y paſſeroit

(1) Non content de s'appuyer ſur les flottes & les armées eſpagnoles pour combattre le Mazarin, Condé n'avait pas craint d'adreſſer au Protecteur une ambaſſade bordelaiſe, chargée de lui demander ſon aide au prix d'un port, à ſon choix, dans la rivière de Bordeaux. Il l'autoriſait même à mettre la main ſur La Rochelle & ſur Blaye, au beſoin. Un conſeiller du Parlement de Bordeaux, nommé Trancas, partit pour Londres, muni d'inſtructions rédigées dans ce ſens, portant la ſignature du prince de Conti, de Marſin & de Lenet, & datées du 4 avril 1653. Mais Cromwell ſe ménageait habilement avec les deux partis qui diviſaient la France; il joignait les négociations aux faits de guerre, &, s'il en faut croire la *Muze hiſtorique*, il ne donna pas ſatisfaction aux députés de Bordeaux. Loret écrivait dans ſa *Gazette* du 10 mai 1653 :

Trancas, et ses associez
Que Bordeaux avoit envoyez
A Crommuël parlementaire,
N'ont fait que de l'eau toute claire.
. . . .
. . . .
L'ambassadeur Trancas revint
Ayant des ennuis plus de vingt :
C'est ainsi que l'on le raconte ;
Mais peut-être n'est-ce qu'un conte.

avant que de l'aller joindre, & agiroit à ſon ordinaire pour le bien du parti, dans lequel elle le conſideroit comme une perſonne tres neceſſaire.

Marchin, apres avoir receu ce courire, ſe ſentit infiniment obligé au roy d'Eſpagne des bons ſentimens qu'il teſmoigna par ſes lettres avoir de ſa perſonne. Il euſt meſme quelque ſatisfaction de ſon deſplaiſir, d'oüir du coſté de Saint Sebaſtian les blâmes dont generalement le peuple chargeoit Sainćte Croix & don Thomas, & de voir paſſer à ſes yeux durant la nuićt, aux flambeaux, le baron de Vatteville, qui venoit du Paſſage de prendre le commandement de l'armée navale, & priſonniers ces deux laſches generaux, qu'il faiſoit conduire par des ſoldats de l'armée & de la garniſon de Saint Sebaſtian, où ils furent gardés quelques jours, & en ſuite jettés chacun dans des forts chaſteaux d'Eſpagne. Quoy que ces deux generaux euſſent par leur mauvaiſe conduite merité leur priſon, neantmoins la perte de ce grand vaiſſeau, qui fut pris par l'armée navale de Frãce, qui leur fut imputée, ne contribua pas peu à leur derniere diſgrace dans l'eſprit de ſa Majeſté. Marchin attendit encores quelques jours dans le couvent de S. François hors de S. Sebaſtian, & trouvant un

vent favorable, il s'en servit & partit le 5. decembre 1653 du Passage pour l'Angleterre, où il arriva dans quatre ou cinq jours; & apres qu'il eust veu Croumhuel (1), il alla joindre le prince de Condé à Bruxelles, qui le reçeust comme une personne d'une haute estime, & qui pour soustenir la gloire de ce grand Prince avoit mille & mille fois consacré tout ce qu'il avoit de bien, d'honneur, de sang, & de vie (2).

(1) La mission de Marsin à Londres est confirmée par les *Mémoires de Lenet*. « Le Prince, dit-il, souhaitoit ardemment le retour de M. de Marsin; il étoit en chemin revenant d'Espagne par l'Angleterre. » (P. 615 de l'édition Michaud & Poujoulat.) Mais ses instances auprès de Cromwell ne paraissent pas avoir eu de meilleur résultat que celles du conseiller Trancas.

(2) Toute cette troisième partie de l'*Histoire de la Guerre de Guyenne* est pleine d'intérêt & révèle des faits que les historiens n'ont point relevés jusqu'à ce jour sur les derniers efforts de la Fronde dans ce pays. Tous se trompent ou se taisent sur ce moment final. C'est ainsi que M. H. Martin, après avoir avancé à tort (*Histoire de France*, t. XII, p. 447) que Marchin avait *adhéré au traité* conclu, au mois de juillet 1653, entre les principaux frondeurs de Bordeaux & les agents royalistes, & qu'il avait reçu des passeports pour aller rejoindre aux Pays-Bas le prince de Condé avec une partie de ses troupes, arrête la lutte à la capitulation de Périgueux, le 16 septembre de cette année. « Le duc de Vendôme, ajoute-t-il, alla ensuite se rembarquer afin de combattre une escadre espagnole qui avait paru dans la Gironde trop tard pour secourir la rébellion bordelaise. Les Espagnols s'éloignèrent des côtes de France, *après un engagement qui leur coûta leur vice-amiral*, pris par les Français (p. 448). » Ces lignes accusent, par le

Si en cette troisiesme partie de la guerre de Guyenne, il est souvent parlé à l'avantage de Marchin, il est bien juste que cette fin soit pour publier hautement la gloire des ducs de Vandosme & de Candale, qui ayant sçeu prevenir toutes choses pour surmonter leurs ennemis par leurs soins extraordinaires & actions heroïques, ont eu la gloire d'avoir ramené Bourdeaux & toute la Guyenne sous l'obeyssance premiere de leur veritable Roy (1).

vague où se tient, contre son habitude, l'éminent historien, le manque absolu de sources sérieuses. Il aurait pu terminer d'une manière plus précise & plus intéressante cet important chapitre de son histoire, s'il eût connu notre édition originale du livre de Baltazar.

(1)
Le très-blond Monsieur de Candale,
Homme de dignité ducale,
Et qui passe pour un guerrier
Digne de mirthe et de laurier,
Après maint bel exploit de guerre,
Est à Paris venu grand erre,
A Paris, la grande cité,
Vray siége de la Royauté
Et Monsieur le duc de Vendôme
(Ce m'a dit maître Chrisostôme)
Y vient mesmement d'arriver,
Pour n'en partir de tout l'hyver.
Ces deux valeureux chefs d'armée
Ont acquis tant de renommée
Pour avoir les Gascons soumis
. . . .
Par maint avantage et victoire
Qu'on parle icy fort à leur gloire,
Et le retour de ces vainqueurs
A réjouïy beaucoup de cœurs.

(LORET, *La Muse historique*, lettre du 6 décembre 1653.)

Le P. Berthod annonce aussi, dans les dernières lignes de ses

Dieu, soustenant sa couronne & sa cause, en ses jeunes années, contre les puissances de plusieurs monarques & grands princes qui avoient entrepris d'envahir son royaume, par la semance de discorde qu'il y avoient jettée, a fait tourner le tout à leur confusion & desavantage, reglant leurs ambitions, aussi bien que ces vastes mers, auxquelles sa divine Providence a donné des barrières.

Mémoires, le retour du duc de Vendôme. « Il partit de Bordeaux, dit-il, au mois de Novembre, pour aller à Paris rendre compte avec messieurs les généraux, à Leurs Majestés & à Son Éminence, des choses qu'il avoit faites en Guienne, où M. d'Estrades demeura lieutenant général pour le Roy dans son armée, & maire perpétuel de Bordeaux. »

FIN.

APPENDICE

EXTRAIT de l'article confacré au colonel Baltazar dans l'*Hiftoire militaire de la Suiffe & celle des Suiffes dans les différens fervices de l'Europe, compofée & rédigée fur des ouvrages & pièces authentiques*, par M. May de Romainmotier. — Laufanne, chez J. P. Heubac & comp. M. DCC. LXXXVIII. 4 tom. en 8 vol. in-8°.

Hiftoire militaire des Suiffes au fervice de France, rédigée jufqu'en 1787 (fecond volume, p. 83 & fuiv.) (1).

« Jean de Balthazar, baron de Prangin & bourgeois de Berne étoit iffu d'une famille noble très

(1) Une première édition avait paru à Berne en 1772 (2 vol. in-8°), fous le titre d'*Hiftoire militaire des Suiffes dans différens fervices de l'Europe*. Elle fut refondue dans la feconde. — « C'eft une compilation médiocre, dit Quérard, mais dans laquelle on trouve des faits importants, que l'on chercherait vainement ailleurs. » Oui, & furtout quand ces faits font des inventions de l'auteur, qui ne fe met guère en peine de citer les *ouvrages & pièces authentiques* fi pompeufement annoncés fur fon titre.

ancienne de Tranſylvanie. Son grand-père, le colonel Baltazar, qui avoit levé un régiment d'infanterie allemande au ſervice d'Henry IV, obtint en 1590, de ce monarque, une commiſſion de maréchal des camps, & fut tué la même campagne, en cette qualité, à la bataille d'Ivry. Son père, Gacho de Balthazar, ayant ſuivi la fortune de Frédéric V, Electeur Palatin & roi de Bohême, dont il étoit capitaine des gardes du corps, fut tué en 1620 à la bataille de Prague, après avoir fait des prodiges de valeur à la tête de ſa troupe, pour couvrir la perſonne de ſon maître, qu'il parvint à défendre aux dépens de ſa vie contre un corps de troupes impériales ſous le comte de Buquoi, dont le roi de Bohême étoit enveloppé, ce qui donna le temps au comte de Thurn d'accourir avec un gros de cavalerie au ſecours du ce prince & de le dégager. (Voyez le premier volume du *Theatrum Europeum*.)

» Un frère cadet de Gacho, s'étant attaché à Guſtave Adolphe, ſervit dans les armées ſuédoiſes, parvint juſqu'au grade de général major, s'établit après la paix de Munſter, dans la Poméranie ſuédoiſe, & sa poſtérité ſubſiſte de nos jours dans la perſonne de M. le baron de Balthazar, établi

à Strasbourg, maréchal des camps & armées du roi [1].

» Jean, baron de Balthazar & de Prangin, naquit en 1600. Après la déroute de Prague & les infortunes qu'elle attira à la maison Palatine, il suivit le sort du célèbre Mansfeld, &, après la mort de ce grand capitaine, le baron de Balthazar entra, en 1625 [2], au service de Gustave Adolphe en qualité de major d'infanterie, & se fit connoître très avantageusement de ce monarque pendant cette campagne & les quatre suivantes en Prusse & en Pologne; il devint lieutenant colonel en 1629, & se distingua extrêmement, le 7 septembre 1631, à la première bataille de Leipzig. Le grand Gustave confia au baron de Balthazar, deux mois après, un régiment d'infanterie allemande, à la tête duquel il se signala, le 16 novembre 1632, à la bataille de Lutzen. Le chancelier Oxenstiern ayant reconnu au baron de Balthazar un génie souple, extrêmement délié &, par conséquent, très propre aux négociations, l'employa en 1632 & 1633

(1) Cette postérité est apocryphe, suivant vérification faite. C'est sans doute Jean de Baltazar dont il est question & qu'on aura confondu avec un oncle. (Note de la famille, 1876.)

(2) Mansfeld ne mourut qu'en 1626. (C. B.)

avec ſuccès auprès de divers ſouverains. Ayant été chargé en 1634, après la perte de la bataille de Nordlinguen, de ſolliciter auprès du cardinal de Richelieu, ſoit une augmentation de ſubſides en faveur de la couronne de Suède, ſoit auſſi la liberté du Prince Palatin, Charles-Louis, fils de l'infortuné Frédéric, qui avoit été arrêté en 1632, en traverſant la France incognito, & renfermé par ordre du Cardinal au Château de Vincennes, le baron de Balthazar s'acquitta avec beaucoup d'intelligence de cette commiſſion importante, & mit tant de zèle à ſolliciter la liberté d'un Prince avec lequel il avoit, en quelque ſorte, été élevé, que le Cardinal premier miniſtre, démêlant du premier coup d'œil le génie & le cœur bien placé du négociateur, ſe détermina à l'attirer au ſervice de la France & à s'en faire une créature (1).

(1) On lit dans le t. XXIII du *Mercure françois,* ſous l'année 1639 (p. 307) : « Les actions des grands ſont peſées avec une balance toute différente à celle des particuliers. Le Comte Palatin, frère du roy de Pologne, eſtant entré dans le royaume ſans en avoir donné avis au Roy, & le parcourant en habit déguiſé, fut ſoupçonné d'avoir eu des deſſeins qui intéreſſoient le ſervice de Sa Majeſté, & pour ce ſujet arreſté à Moulins en Bourbonnois, & de là conduit au bois de Vincennes, le 17 ſeptembre. » L'hiſtorien Dupleix, qui abonde en détails, a relaté le même fait dans ſon *Hiſtoire de Louis le Juſte* (in-fol., édit. de 1648, 2e part., p. 199, ann. 1639). « Le Comte Palatin du Rhin,

» Pour cet effet, le Cardinal, après avoir accordé au baron de Balthazar ſes demandes, lui offrit le régiment d'infanterie, aujourd'hui Aunis (??) & le grade de maréchal des camps (?) avec la protection la plus décidée de ſa part. Balthazar accepta avec reconnoiſſance ces offres avantageuſes & jura au Cardinal un dévouement inviolable, dont ce miniſtre étoit jaloux à l'excès; ce qui, ſous Louis XIII, formoit l'unique & immanquable moyen de parvenir aux fortunes les plus rapides, & ce qui n'avoit pas échappé à cet officier éclairé. Il ſe rendit à Francfort-ſur-le-Meyn auprès du chancelier Oxenſtiern, lui rendit compte de ſa

dit-il, venant d'Angleterre & paſſant par la France à petit train & deſguiſé, fut arreſté à Moulins en Bourbonnois, conduit à la cour & logé au bois de Vincennes, où il eſtoit traicté en prince, quoy que ſous bonne garde. Il en ſortit l'année ſuivante. » — Ces citations prêtent une apparence de vérité au rôle que l'*Hiſtoire militaire de la Suiſſe* prétend avoir été joué par le colonel Baltazar dans l'élargiſſement du Prince Palatin; mais les dates qu'il donne à ce fait ſont tellement en contradiction avec la date ſi préciſe fournie à la fois par le *Mercure françois* & Dupleix, qu'il eſt fort difficile d'ajouter quelque créance à ſes aſſertions. On ne pourrait les expliquer qu'en ſuppoſant que ce fut après ſa fixation en France & lorſqu'il était déjà lieutenant colonel du régiment de Gaſſion, que Baltazar eut miſſion d'intervenir en faveur du prince priſonnier; mais cette explication dérange ſingulièrement le petit roman inventé par l'auteur de l'*Hiſtoire militaire de la Suiſſe*. (C. B.)

négociation, & lui demanda ſa démiſſion, que le chancelier ne lui fit expédier qu'après avoir fait tous ſes efforts pour le retenir au ſervice de Suède, en lui offrant le grade de général major.

» Balthazar rejoignit ſon nouveau régiment les premiers jours d'avril 1635 à l'armée de Picardie, où il fonctionna comme maréchal des camps (?), & cherchant à remplir l'opinion que le Cardinal minſtre avoit conçue de lui, il fit des prodiges de valeur le 20 mai de la même année, à la bataille d'Aveſne (1) & contribua à la victoire que l'armée françoiſe remporta ce jour-là ſur celle d'Eſpagne. Les campagnes ſuivantes offrirent de nouvelles occaſions à Balthazar de ſe diſtinguer : telles furent la bataille de Buffarola, où l'armée combinée de France & de Savoie remporta, le 23 juin 1636, auprès du Téſin, une victoire complète ſur celle d'Eſpagne; la bataille de Leucate du 28 avril 1637, où les troupes françoiſes battirent les Eſpagnols, & la bataille de Quiers en Piémont, du 20 novembre 1639, où il ſeconda le comte d'Harcourt à merveille... Balthazar, qui ne négligeoit aucune occaſion de faire ſa cour au Cardinal

(1) L'auteur veut dire Avein (dans le Luxembourg).

premier miniftre, fuivit encore la campagne de 1640 fous le comte d'Harcourt, & partagea, le 20 avril de cette année, la gloire dont ce grand capitaine fe couvrit à la bataille de Cafal, & deux mois après à la prife de Turin.

» Le Cardinal fit expédier en 1642 des lettres de lieutenant général au baron de Balthazar..... S'étant particulièrement attaché au grand Condé, Balthazar fervit fous le héros, la campagne de 1643, & les fuivantes à l'armée d'Allemagne, & continua d'acquérir de nouveaux lauriers à la bataille de Rocroy, le 19 mai 1643, aux batailles de Fribourg des 3 & 5 août 1644 & à celle de Northlingen du 3 août 1645. Le général de Balthazar ayant eu, fur la fin de cette dernière campagne, une altercation avec le grand Condé, demande à fervir, l'an 1646, fous le comte d'Harcourt, vice-roi de Catalogne..... Il fut commis en 1654 au commandement en chef de l'armée françoife en Catalogne... Les deux armées s'étant établies dans leurs quartiers d'hiver, le baron de Balthazar fe rendit à la cour & follicita le bâton de maréchal de France & un gouvernement... Anne d'Autriche & le cardinal Mazarin payèrent le général Balthazar en belles promeffes qui ne

furent ſuivies d'aucun effet. Sur quoi cet illuſtre militaire accepta les propoſitions que l'Electeur Palatin Charles-Louis lui avoit faites d'entrer à ſon ſervice en qualité de ſon généraliſſime & premier miniſtre d'Etat; & il réſigna, le 15 avril 1655, entre les mains du roi, ſa place de lieutenant général & ſes deux régimens; & après avoir obtenu du roi la démiſſion la plus honorable, le général Balthazar paſſa au ſervice de l'Electeur Palatin.

» Ayant acheté en 1668 la baronnie de Prangin du comte Frédéric de Dohna, le baron de Balthazar fut gratifié la même année de la bourgeoiſie patricienne de Berne par la régence de cette république. Il ſe retira en 1668 du ſervice de l'Electeur Palatin & vécut dans ſa baronnie de Prangin juſqu'à ſa mort, arrivée en 1688.

» Son ſecond fils, ayant embraſſé la religion catholique, acquit la terre de Veſancy dans le pays de Gex & laiſſa, entre autre poſtérité, Jean Alexandre, mort en 1754, maréchal des camps & colonel d'un régiment ſuiſſe de ſon nom. La baronnie de Prangin fut vendue en 1698 aux barons de Dunkelmann, par Jeanne-Catherine Manuel, veuve de Charles-Louis, baron de Bal-

thazar, fils aîné du grand capitaine dont nous venons de donner la notice. »

*On voit que l'auteur de cette étrange myſtification biographique, où le groteſque le diſpute à l'impudence, ne connaiſſait même pas l'*Hiſtoire de la Guerre de Guyenne, *le ſeul « ouvrage authentique » qui eût pu lui apprendre un peu de vérité ſur ce colonel Balthazar auquel il crée de toutes pièces une épopée fantaſtique.*

Ch. B.

INDEX ALPHABÉTIQUE

A

(1) *Théâtre géographique du royaume de France;* Paris, chez la veufve Le Clerc, 1626; in-fol., carte 33.

(1) *Addition à la note 1 de la page 6* : Après le départ de Marsin (23 septembre 1651), le maréchal de La Mothe était venu défendre Barcelone (23 avril 1652). Il était entré heureusement dans la ville et l'avait conservée six mois par de courageux efforts. Mais n'ayant reçu de France par mer qu'un faible secours de vivres, voyant l'armée qui tenait la campagne sous les ordres de Saint-André Montbrun, repoussée dans chacune de ses attaques contre le camp espagnol, les Catalans partout disposés à se révolter, et le parti castillan conspirant dans Barcelone même, il fut enfin forcé de remettre la ville (13 octobre) à don Juan d'Autriche qui lui accorda honorablement *temps et route pour sortir de Catalogne*. La soumission de toute la province suivit de près celle de la capitale, et l'occupation française se trouva renfermée dans le Roussillon.

(1) *Addition à la note* 2 : A propos de la mort de ce jeune prince, Guy Patin écrivait de Paris, le 3 mai 1653, à M. Belin père : «... Le second fils du prince de Condé est mort d'une hydrocéphale à Bordeaux, où il y a de la peste de nouveau, aussi bien qu'à Toulouse. »

(2) *Addition à la note* 1 *de la page* 138 : Maréchal de France en 1632, il fut nommé, au mois de septembre 1641, vice-roi de Catalogne ; remplaça quelque temps Condé au siége de Perpignan et passa à Barcelone, 1642 ; mais il quitta sa vice-royauté au mois de mai à cause

de l'état de sa santé et mourut le 13 février 1650. La Mothe-Houdancourt le remplaça comme vice-roi de Catalogne.

(1) *Addition à la note 1 de la page* 38 : Il existe une intéressante *Relation de la réduction de la ville de Caudecoste*, suivie de la *Capitulation faite avec Mr le prince de Conty* (jouxte la copie imprimée à Bourdeaux ; Paris, chez Salomon de La Fosse, 1652, in-4° de 8 pp.). Attaquée le 31 janvier, la ville ne capitula que le 2 février. « Le régiment de Champagne y étoit logé..., elle avoit esté desbanchée par les pratiques du marquis de Saint-Luc et du sieur de Marin. » — De cette ville, le prince de Conti écrivit à Mme la Princesse, à Bordeaux, la lettre suivante : « Madame, je vous envoye ce gentilhomme pour vous faire sçavoir les bons succez de nostre voyage en ce païs d'Agenois : la ville d'Agen est du tout calme, et depuis la prise de Caude-Coste, celles de Haut-Villar et de Moyssac ont envoyé leurs députes, après avoir chassé les garnisons du party contraire. Le sieur de Marsin a fait paroistre son courage et le zèle qu'il a pour le service de nostre maison, dans la dernière occasion entre ses troupes et celles du sieur de Biron : j'espère que dans peu de temps nous rangerons tous nos ennemis à la raison, et que vous verrez bien-tost les fruits de vostre piété, qui sont les souhaits, Madame, de vostre très-affectionné frère,

» ARMAND DE BOURBON.

» De Caude-Coste, ce 6 février 1652. »

(*La défaite de l'armée de M. de Biron par celle de Mr le prince de Conti, commandée par M. de Marsin;* à Paris, chez Salomon de La Fosse, 1652.) Voir sur cette défaite, qui eut lieu le 4 février, le récit de Baltazar, p. 34 et suiv.

(1) *Addition à la note :* Baltasar avait connu Chastelier-Barlot dans la campagne de Catalogne en 1642. Il était alors mestre de camp du régiment de Poitou et, après la prise de Perpignan, il fut envoyé par les maréchaux de Schomberg et de La Meilleraye au maréchal de La Mothe-Houdancourt, avec quinze cents hommes de renfort. On peut voir dans le *Mercure françois* (t. XXIV, p. 504 et suiv.) avec quel courage il parut dans les divers engagements qui eurent lieu autour de Lérida, pour empêcher la reprise de cette place par le marquis de Leganes et ses lieutenants-généraux les marquis de Mortaro, de Terracuse et de La Inoyoza. Le régiment d'Alais que commandait Baltasar se trouvait toujours aussi aux premiers rangs. (Voir encore le *Mercure*, t. VII, p. 557, et t. XXIII, p. 66.)

(2) *Addition à la note 1 de la page* 104 : Il assista en qualité de *lieutenant-général* au combat de Miradoux, le 22 février 1652, et fut chargé ensuite d'assiéger cette place qu'il ne put prendre. (Voy. *Relation de la défaite de l'armée du marquis de Saint-Luc*... Paris, J. Brunet, 1652.)

(3) *Addition à la note 3 de la page* 13 : Ce fut le mercredi 15 novembre 1651, et non le 17 comme nous l'avons dit à tort, qu'eut lieu le combat de Cognac, sur la rive droite de la Charente. Condé, arrivé la veille, ne put passer la rivière pour aller secourir les siens, et dut lever, le soir même, le siége de la ville.

(4) *Addition à la note 2 de la page* 36 : D'après la *Relation de la défaite du marquis de Saint-Luc* (à Miradoux) (Paris, J. Brunet, 1652), le prince de Condé aurait quitté Libourne le lundi 19 février 1652, après l'entrevue, et serait arrivé le mardi soir à Aiguillon, se rendant à Miradoux.

D

E

(1) *Addition à la note 3 de la page* 141 : « Le prince de Condé fut reçu à son arrivée à Bordeaux (22 septembre 1651) avec des emportemens de joie des plus grands... De nouveaux partisans se déclaroient journellement pour lui : du Doignon arrive à Bordeaux ; le prince traite avec lui et avec Montespan ; ils sont faits général l'un et l'autre et reçoivent cent mille livres chacun. Bourdeille est traité de même et reçoit de l'argent pour lever des troupes. » (*Mémoires de Lenet* ; édition Michaud et Poujoulat, p. 528.)

(1) *Addition à la note 1 de la page 31* : C'est au mois de septembre 1651, après sa retraite à Saint-Maur, que le prince de Condé envoya le comte de Tavannes prendre le commandement du corps d'armée dont il était le général en chef, en quartier à Marle, sous M. de Folleville, maréchal de camp. Au moment de les emmener à Stenay, l'une des villes du prince, Tavannes fit arrêter Folleville qui tenait pour Mazarin. On le relâcha bientôt après. Cet officier servit d'abord comme aide de camp au siége de Renti, en 1638 ; sergent de bataille dix ans plus tard, devant Furnes, il était maréchal de camp en 1650, et lieutenant général pour le roi au gouvernement de Verlys, petite mais importante place sur la frontière du Barrois et de la Champagne. Il passa à l'armée du maréchal d'Harcourt, en Guyenne, au mois d'octobre 1651, et se distingua devant Cognac, dans les journées du 14 et du 15 novembre, où fut défaite l'armée des Princes. Baltazar en parle souvent et avec avantage. Il servit pendant quarante-cinq ans, et Louis XIV érigea en sa faveur la terre de Folleville (Normandie) en marquisat. La *Gazette* dit qu'il mourut en 1693 colonel du régiment de Flandre, que le roi avait créé le 20 août 1684. (Voy. *Septième Abrégé de la Carte générale du militaire de France*, par Lemau de La Jaisse, p. 102 de la 2e partie.)

(1) *Addition à la note 3 de la page 8* : Il avait été fait intendant de l'armée du prince de Conti peu après l'arrivée de Condé et de son frère en Guyenne. Voy. *Relation de la défaite du marquis de Saint-Luc* [à Mirodoux]; jouxte la copie imprimée à Bordeaux; Paris, chez J. Brunet, 1652, 8 p. in-8°, p. 2.)

(1) *Addition à la note 3 de la page* 139 : La Mothe-Houdancourt qui s'était distingué dans l'emploi de maréchal de camp en Italie pendant la campagne de 1640, en fut rappelé au mois de février 1641 et chargé du commandement de la première armée française envoyée en Catalogne. Il fut reçu dans Barcelone (mars), augmenta les fortifications de cette ville et assiégea inutilement Tarragone (juin-août 1641).

(2) *Addition à la note 1 de la page 79* : Les *Registres* des États de Languedoc nous apprennent que, lorsque Marsin abandonna Barcelone pour entrer en Guyenne avec un corps d'armée s'élevant à environ 2,000 *hommes de pied et* 500 *chevaux, un capitaine qui commandait le régiment de Baltazar, nommé La Serre*, se distingua par sa fidélité à la cause royale, en refusant de céder aux sollicitations du général et à l'entraînement des soldats. (*Procès-verbal des États ;* séance du 9 octob. 1651.)

(3) *Addition à la note 2 de la page 36* : La *Relation de la défaite du marquis de Saint-Luc* (Paris, Jean Brunet 1652) fixe d'une manière formelle au *lundy* (18 févr. 1652) le départ de Condé de Libourne pour Aiguillon, où il arriva *le mardy au soir*.

(1) *Addition de la note 2 de la page* 15 : Il se distingua à la tête de son régiment dans les opérations grâce auxquelles Marsin fit entrer des renforts dans Villeneuve-d'Agenois, le 30 juillet 1652.. (Voir *Relation du secours jetté dans Villeneuve-d'Agenois par M. le comte de Marchin*..... Paris, Nic. Vivenay, 1652.)

(1) *Addition à la note 1 de la page 72* : Le *Mercure françois*, qui le nomme Sainte-Colombe-Marin, nous le montre servant en 1644 au siége de Tarragone, sous le maréchal de La Mothe-Houdancourt.

(2) *Note pour la page 43 (Levée du siége de Miradoux)* : Le défenseur de Miradoux était le brave Lamothe-Vedel, lieutenant-colonel du régiment de Champagne (8 avril 1643), et qui venait d'être nommé maréchal de camp (6 janvier 1652). Sommé de se rendre par le prince de Condé, il ne fit que cette réponse : *Je suis du régiment de Champagne*. Il fut tué le 28 juillet 1652, au siége de Villeneuve-d'Agenois, par un bourgeois, nommé Jean Malauzet. (Voy. *Annales de Villeneuve-sur-Lot*, par M. Cassany-Mazet. Agen, 1846, p. 266.)

(3) *Addition à la note 2 de la page 52* : Baltazar ne dit qu'un mot de l'affaire de Nérac, qui

cependant lui fit honneur d'après le détail qu'en donne une relation intitulée : *La levée du siége de la ville et du chasteau de Nérac, et la défaite de quatre cens chevaux et six cens prisonniers de l'armée du comte d'Harcourt....* (A Paris, chez Jacob Chevalier, 1652.) « Le dernier courrier de Toulouse nous asseure par ses lettres du 13 avril, que les nouvelles véritables venuës de l'armée du comte d'Harcourt sont qu'ayant fait sommer la ville et chasteau de Nérac en Albret de se rendre à la discretion de ses armes, le comte de Marche, qui est dedans avec 400 hommes de pied et cent cavaliers bien aguerris, fit response que lorsque Monsieur le Prince luy commanderoit, il le feroit, et non autrement ; ce qui obligea le comte Mazarin de les sommer de rechef avec menaces de ne leur donner aucun quartier s'ils ne se rendoient ainsi laschement, de quoy s'estans moqués, il vient les investir avec 4,000 hommes, auxquels le colonel Baltazar ne donna pas le temps de fatiguer beaucoup en ce siége, venant les visiter avec 1,600 chevaux sur la minuit, et les chargeant si rudement et si généreusement, qu'il tua quatre cens cavaliers sur la place ; prit six cens prisonniers, et fit lever ce siége avec plus de diligence qu'on ne l'avoit commencé, ce qui contraignit le comte d'Harcourt de prendre sa marche vers Bazas, où ledit Baltazar le suit de près sans relasche. »

(1) *Addition à la note 3 de la page 13* : « Le mesme jour (13 nov. 1651), les ennemis firent passer toute leur armée du costé de la porte Engoumoysine, et laissèrent le régiment de Guyenne, commandé par le sieur de Nort, mestre de camp dudit régiment, composé de vingt compagnies, faisant huict cens hommes, pour la garde du passage du pont, lequel il avoit promis de garder cinq jours contre quatre mil hommes. (*Le véritable journal de tout ce qui s'est passé pendant le siége de Coignac, et comme quoy il a esté levé en présence de Monsieur le Prince, le 15 novembre* 1651. — A Paris, par les imprimeurs et libraires ordinaires du Roy. 1651.)

(1) *Addition à la note 1 de la page 73* : Cette petite ville fut assiégée dans le mois de septembre 1652 par Duplessis-Bellière, sur l'ordre du duc de Candale, et capitula le 1er octobre, moyennant une forte somme qu'elle s'engagea à payer au roi. Son état de détresse ne lui permit pas de s'acquitter en entier ; Jean Joubert, l'un des habitants, se livra en otage de dix mille livres, encore dues, réduites à mille par le roi ; il fut forcé de payer cette somme après un mois de détention dans les prisons de Marmande. L'ingratitude de ses concitoyens le réduisit à un procès qui amena sa mort et fut terminé par une transaction, du 10 décembre 1660, avec sa veuve et son héritière médiate. (Voy. les *Annales de Villeneuve-sur-Lot*, par Cassany-Mazet, Agen, 1846, in-8°, p. 269) ; mais l'auteur, par une confusion manifeste, applique, dans son récit, au petit village de Saint-Pasteur, situé à 15 kilom. au Nord de Villeneuve, les détails qu'on vient de lire et qui ne peuvent concerner que la ville de Sainte-Bazeille.

(2) *Addition à la note 3 de la page 30* : On lit dans la *Relation véritable de la réduction de la ville de Caudecoste* (Paris, chez Salomon de La Fosse, 1652) : « Vous avez sçeu comme le marquis de Sauvebœuf que vous avez veu autrefois si zélé pour le parti de M. le Prince, a porté la peine de son infidélité et sert d'exemple à tous les plus braves, qui leur doit faire connoistre que la valeur n'est rien si la cause n'est juste. Le sieur de Balthasar, qui est encore à ses trousses et qui le poursuit ardemment avec ceux du Pareage qui l'ont joint, luy apprendra possible que ce n'est pas un petit crime que de choquer un prince qui combat pour la France. Cinq cens hommes des siens ou tuez ou prisonniers, son argent et son bagage pillé, suivant les dernières et certaines nouvelles, font assez voir que Dieu ne travaille pas seulement à la liberté des peuples, à mesme que leur tyran s'approche, mais aussi que nous devons espérer la ruine du chef par la défaite de ses partisans. »

(1) *Addition à la note 2 de la page 70* : Les Théobon père et fils prirent une part brillante au combat de Miradoux, où fut défait le marquis de Saint-Luc, le 22 février 1652. Le fils avait quitté, sur l'ordre du prince de Conti, Villeneuve-d'Agenois, où il commandait, et s'était rendu près de lui avec les dix compagnies de son régiment de cavalerie. (Voyez la *Relation de la défaite du marquis de Saint-Luc.....*, Paris, J. Brunet, 1652.)

(1) *Addition à la note* 1 *de la page* 71 : Ce n'est ni le 27 juillet ni le 2 août 1652 que fut levé le siége de Villeneuve d'Agenois, comme nous l'avons dit à tort (p. 52 et 71), d'après M. Moreau, mais le 9 août, selon les indications précises des relations contemporaines venues récemment entre nos mains. Les approches, dit l'une d'elles (*Relation de ce qui s'est passé à Villeneuve d'Agenois*...; sur un imprimé à Bordeaux ; Paris, chez Nic. Vivenay, imprimeur ordinaire de M[gr] le prince de Condé, 1652), furent faites par le comte d'Harcourt les 12, 13 et 14 juin, et le 15 le siége fut formé. Le gouverneur de la place, M. le marquis de Théobon, « ce jeune Marquis qui n'est que feu et courage et qui ne se lasse jamais dans les actions d'honneur, » soutint avec une rare énergie le courage des habitants et multiplia contre l'ennemi les sorties désastreuses. Dans l'une d'elles fut tué le brave Lamothe-Vedel, colonel du régiment de Champagne, le défenseur de Miradoux. Le 30 juillet, Marchin, sur l'ordre du prince de Conty, parvint à jeter dans la place un secours important avec lequel entra le frère même du marquis, le sieur de Pecheigut avec douze de ses amis... (*Relation du secours jetté dans Villeneuve d'Agenois par M. le comte de Marchin*....; Paris, Nic. Vivenay, 1652.) « Ce mémorable siége se leva le neufvième de ce mois d'aoust après deux mois entiers de maladie... » (*La levée du siége de Villeneuve d'Agenois, escrite par un gentilhomme de ladite ville d'Agenois* [LANAUZE], *à un bourgeois de la ville de Bourdeaux*...; Paris, Nic. Vivenay, 1652.) Le comte Théobon de Pardaillan maintint jusqu'à la fin de la guerre Villeneuve-d'Agenois dans le parti des Princes. Comme l'armée du comte d'Harcourt se retirait fort amoindrie et démoralisée, « M. le prince de Conty prit résolution de l'attaquer... Pour cet effet, il envoya le marquis de Marsin, le comte de Casteljaloux, le colonel Baltazar, le marquis de Théobon et autres capitaines commandant son armée, près Sarlat, où le comte d'Harcourt estoit. Là se fit un grand combat, le 14 aoust dernier, qui dura depuis les trois heures de relevée jusques à la nuit... La cavalerie du comte fit très bien...; mais estant abandonnée et poursuivie vivement par le marquis de Marsin, Baltazar et autres chefs, elle ploya et fut contrainte de se sauver à la fuite...

» Après cette deffaite, le comte d'Harcourt, luy cinquiesme, est allé à Brissac en Allemagne où la garnison suisse le mandoit pour estre gouverneur de cette forteresse, où desjà la comtesse sa femme et ses enfants s'estoient rendus. Il a envoyé lettres de change à Basle en Suisse, pour avoir de l'argent et de quoy contenter cette garnison suisse qui l'ont appelé, afin de se maintenir en bonne intelligence avec eux, ce qui ne plaist pas au cardinal Mazarin, qui avoit envie d'avoir cette forteresse à sa dévotion et de mettre un gouverneur tel qu'il voudroit.

» Ce qui reste de l'armée du comte d'Harcourt s'est retiré vers la Rochelle, pour joindre celle du duc de Vendosme en la guerre qu'il fait au comte Du Doignon, voulant avoir Brouage, au secours duquel toute la noblesse de Poictou, Xaintonge et quantité de volontaires prennent les armes, pour empescher la prise de ce port important, que le cardinal Mazarin voudroit avoir. » (*La deffaite de l'armée du comte d'Harcourt par celle de M. le prince de Conty*...; à Paris, chez Samuel de Larry, près Saint-Estienne, 1652.)

ADDITION A LA NOTE 1 DE LA PAGE 99.

Un bourgeois de Sarlat, nommé Castel, qui avait assisté comme acteur au siége de cette ville par Marsin et à sa reprise par l'armée royale, écrivit une relation de ces événements. Son manuscrit existait aux archives de l'Hôtel de Ville de Sarlat, et il s'en trouvait une copie dans les documents légués par l'abbé de Lépine à la bibliothèque du roi. Cette copie fut imprimée en 1832 par les soins de M. J. B. L., à Paris, chez Everat, dans une brochure devenue rare et intitulée : *Relations de deux siéges soutenus par la ville de Sarlat en 1587 et 1652.* On y trouve quelques détails curieux et naïfs sur un des épisodes les plus importants de la Guerre de Guyenne.

« *Le 25 décembre 1652,* raconte Castel, dont nous abrégeons le récit, — c'est-à-dire le jour même de Noël, comme l'écrit Baltazar, — *environ les sept à huit heures du matin, à la grand messe du jour, on cria aux armes, disant qu'on avoit veu quelques cavaliers du costé d'Argentoulant. On y envoya quelques paysans, pour savoir si cela estoit vray, ensemble quelques fusiliers, trois ou quatre...* Puis quantité de bourgeois sortirent sous la conduite du consul MARIEL, *dit* PERROUSSIÉ, se portant au faubourg de Landrevie ; mais ils s'enfuirent à l'approche de l'ennemi : *Le sieur Chavagnac faisoit l'avant garde.* Aussitôt on dressa *barricades sur barricades dans le faubourg, que nous gardasmes pendant quatre jours, sçavoir du mercredy* (26 décembre) *jusqu'au samedy* (29), *et tout le vendredy et samedy on mit le feu aux quatre faubourgs.*

Cela fut achevé le samedy à dix heures du matin que nous nous retirasmes.

» *Et le mesme jour, sur l'heure qu'on disoit complies, les ennemis tirèrent un coup d'une petite pièce : le boulet tomba sur la maison de* Chaumels, *à la place ; le dimanche tirèrent quelques coups de la mesme pièce ; le lundy et le mardy tirèrent deux grosses pièces, qu'on les nommoit* Cachenousille *et* lou Gros-Jean. *Il fut remarqué qu'on avoit tiré de ces trois pièces 402 coups de canon, ou 400, sans faire que trois pas de bresche par le dehors.*

» *Les ennemis vindrent à l'assaut le mardy à cinq heures du soir, où il demeura plus de 150 hommes de morts, il n'y eut davantage de blessés, et furent repoussés si vivement qu'il sembloit que nous fussions des gens soudoyez et non pas des bourgeois.*

» *Il n'y avoit dans la ville personne de nos voisins, sinon que* La Filoulie, *qui fut un des traîtres, accompagné du président* Labrousse, *qui intimida beaucoup d'autres personnes, ensemble* Costes, *conseiller et premier consul,* Mariel, *dit* Pecrousié, *aussi conseiller et deuxième consul,* S. Clar, *assesseur et troisième consul,* Bonnet, *avocat et dernier consul, qui étoient tous frondeurs et qui vendirent la ville à Marchin, qui commandoit l'armée du prince de Condé, et sans oublier Gounet, prestre et syndic, qui disoit qu'il n'y avoit plus de poudre lors de l'assaut, et il n'y avoit encore plus de 10 quintaux.*

» *Tellement que les traîtres mirent les ennemis du roy, le premier jour de l'an 1653, dans la ville, sous la promesse qu'on faisoit que nous n'aurions de garnison que 150 hommes, et qu'ils seroient nourris aux despens du roy; mais les ennemis ne tindrent parole, car lorsqu'ils furent dedans, ils y mirent le régiment d'Enghien et le régiment de Marchin d'infanterie, composés de plus de 1,200 hommes, sans comprendre tous les chefs de l'armée qui y demeurèrent jusqu'à carnaval. Il y avoit pour*

gouverneur un nommé Chavagnac, d'Auvergne, qui nous fit trois ou quatre impositions, que le moindre artisan en avoit 10 liv. Nous estions tellement captifs que nous ne pouvions sortir de la ville : le moindre avoit 4 ou 5 soldats. »

. . . .

« *J'avois obmis que l'on fit tresve pendant l'assaut, et que Maillac et Javel, médecin, sortirent pour otages, sans estre advouez de personne, mais qu'ils estoient de la fabrique des traistres..... L'on se réjouissoit pendant le siége d'importance, et sans les traistres les ennemis ne seroient jamais entrez. On nous faisoit garder à la porte de la Rigaudie et à la bresche, et on les faisoit entrer dans le mesme temps à la porte de Landrevie.*

» *L'armée des ennemis étoit composée de 4,000 hommes, tant de pied que de cheval. Nous avions le sieur de* LA GARDE *qui faisoit très bien. Le Pariage étoit venu par commandement de Périgueux à notre siége, où il fit grand désordre.* »

Quant à la reprise de la ville, que Baltazar place *deux mois après*, et que Castel, mieux renseigné, reporte au 24 mars, notre chroniqueur laisse bien entrevoir qu'il y eut encore des traîtres, mais sans avoir bien connu la trahison elle-même, dont Baltazar expose la trame en termes parfois obscurs. Il ressort cependant de son texte, que le major Faujan, du régiment de Marchin, qu'on avait laissé en garnison dans Sarlat, s'aboucha avec Marin-Sainte-Colombe, maréchal de camp dans l'armée royale, sous prétexte d'aller voir le capitaine Meusnier, du même régiment, et commandant au Mas d'Agenois. Il le décida à livrer cette place à Marin. De là Faujan se rendit à Monségur, qui se donna comme le Mas, et le meneur de ces trahisons, rentré ensuite à Sarlat, sur, l'ordre de Marsin, qu'il avait été visiter à Bordeaux pour mieux l'endormir, provoqua dans cette ville la sanglante

tragédie qui la rendit au parti du roi. Voici en quels termes le brave royaliste Castel raconte ce dernier incident :

« *Nous demeurasmes comme cela jusqu'au 24 mars, veille de Nostre-Dame, que nous fusmes commandez les uns dans le moustier qui donnoit dans le corps de garde de l'evesché, où étoit logé Chavagnac : Enghien faisoit la garde à la maison du gouverneur et sous la maison de ville, et le régiment de Marchin à la porte de la Rigaudie; et les autres dans la paroisse, où j'étois, qui donnasmes dans le corps de garde de la place : vint à notre secours 400 hommes du régiment de Champagne : nous avions gagné quelques capitaines du régiment de Marchin, pour avoir l'entrée libre.*

» *La reprise fut faicte le lundy à quatre heures précisément du matin. Nous nous estions rendus dans l'église le dimanche au soir, qui étoit le 23. Le 24, le coup fut faict avec un grand miracle; car nous ne perdismes aucun habitant à l'attaque qu'un valet à la barricade du faubourg, et pas un seulement de blessé à la reprise, où il y demeura Boismalet, La Mothe, Sainte-Foy, Abouville, capitaine du régiment d'Enghien, et 4 soldats et un sergent au corps de garde de la place; et 4 à l'evesché.*

» *La joie fut si grande par toute la ville avec des cris de* VIVE LE ROY, ET M. DE CANDALE, *qui pour lors commandoit l'armée du roy en Guyenne, et des lumières et des chandelles par toutes les fenestres, qui sembloit que le feu étoit dans la ville.*

» *On donna à chacun soldat de Champagne un louis d'argent, valant 3 liv. et 1/2, et ils s'en retournèrent le lendemain, jour de l'Annonciation de la Vierge. Tous les autres capitaines furent prisonniers, et les soldats englobés dans le régiment de Marchin, qui pour lors fut nommé le régiment de Foix.*

» *La femme de Chavagnac fut tuée pour vouloir sauver*

son mary : on le mit tout en chemise avec un chapeau qui valoit un sol, et un petit cheval; qu'auparavant il avoit pour plus de 1600 escus de chevaux, tous le monde luy faisoit la cour.

» *Ceux qui estoient commandez à l'évesché gagnèrent plus de 7 à 800 liv. chacun; mais ceux qui estions dans la Paroisse ne gagnasmes seulement rien, car il ne nous étoit pas permis de sortir, crainte qu'ils ne se saisissent d'icelle.* »

« Un manuscrit que j'ai en ma possession, dit M. J. B. L. à la fin de sa brochure, rapporte les paroles que M. Nicolas de Sevin, alors évêque de Sarlat, adressa à Chavagnac après son arrestation. Les voici :

» L'Evêque fit venir Chavaignac en sa présence, luy mit un baston blanc à la main et luy parla en ces termes : — Reconnoissez, guerrier infortuné, et adorez la main du Tout-Puissant qui vous châtie. Vous avez mille fois évité la mort à des siéges et à des combats. Les Sarladois, que vous avez irrités par tant de mauvais traitemens, ont épargné votre vie : le ciel vouloit vous réduire en l'estat où nous vous voyons, afin que la confusion fust vostre plus grande peine, pour tous les excès que vous avez commis. Vous avez été impie envers Dieu, injuste et cruel envers le prochain; vous avez profané les saints autels et les sépulcres; vous avez eu l'impudence et l'audace d'entrer dans cette maison où j'avois logé les épouses de J.-C.; vous les avez chassées! Vous serez vous-mesme honteusement chassé de la ville. Sortez et profitez de votre disgrâce! n'excitez pas davantage la colère de Dieu par de nouveaux crimes! »

ERRATA.

—

Page 28, note 1, lig. 1, effacer le point et virgule (;) après *Périgueux,* et le remplacer par une virgule (,). — Lig. 2, mettre un point et virgule (;) après N.-E., et ajouter E. après l'S qui suit.

Page 39, note 2, lig. 1, au lieu de : 25, *lisez :* 22.

Page 136, lig. dern. de la note, au lieu de : 27, *lisez :* 26.

BORDEAUX. — IMP. G. GOUNOUILHOU.

A la dernière heure, une communication bienveillante nous signale quelques nouveaux faits relatifs à notre héros et aux circonstances qui accompagnèrent et suivirent sa brillante victoire de Montanceix. (V. ci-devant, p. 64.) Ces faits sont rapportés dans deux livres récemment publiés par les soins de M. le comte Anatole de Bremond d'Ars, mais difficiles à rencontrer, ayant été tirés à un très petit nombre d'exemplaires.

Le premier en date, intitulé : *Origines, services et alliances de la maison de Bremond d'Ars, — Extrait de l'Histoire généalogique* de cette maison, *dressée par Léon de Beaumont, évêque de Saintes* (1708), *et le R. P. Loys* (1779) (Jonzac, Louis Ollière, 1861, in-8 de 248 p.), nous permet de rectifier une erreur que nous avions répétée d'après M. Moreau (p. 66, note 1), qui lui-même l'avait copiée dans la *Gazette*. Le marquis d'Ars, cité par Baltazar parmi les royalistes blessés dans le combat, n'était pas fils du marquis d'Hervault (un Ysoré de Pleumartin, baron d'Ars en Berry), mais de Jean-Louis de Bremond, marquis d'Ars en Saintonge. Né en 1606, celui-ci épousa en 1630 Marie de Verdelin, qui lui donna, entre autres enfants, Josias de Bremond, marquis d'Ars, né en 1632, et Pierre de Bremond d'Ars, marquis de Migré, né en 1634. Ces deux jeunes seigneurs se distinguèrent avec leur père à la défense de Cognac en 1651, dès le début de la guerre de Guyenne, pendant que leur mère, par son courage et son intrépidité, maintenait sous l'autorité royale le château d'Ars, voisin de la ville assiégée. Le marquis Jean-Louis de Bremond reçut dans une sortie deux graves blessures, à la suite desquelles il mourut, le 27 mai 1652. Ses deux

fils, toujours fidèles, comme lui, au parti du Roi, servaient alors dans les troupes que commandait le marquis de Montausier, leur parent, gouverneur de Saintonge et d'Angoumois.

Baltazar, en se contentant de nommer *le marquis d'Ars* parmi les combattants blessés à Montanceix, est resté dans un vague peut-être intéressé. Le marquis d'Ars (Josias de Bremond), enseigne dans le régiment de Montausier, fut entouré dans la mêlée, séparé des siens, et tomba frappé de dix-sept coups d'épée, en s'enveloppant de son drapeau. Ce n'est donc pas lui que le colonel donne comme ayant été simplement blessé; lui non plus qui eut le bras cassé à Senef, comme nous l'a fait dire M. Moreau. Mais son jeune frère, le marquis de Migré, à peine âgé de seize ans, payait bravement de sa personne, dans la même journée, à l'exemple et aux côtés de son aîné. Celui-là fut blessé, et si grièvement qu'il fut pris et remis aux mains du colonel Baltazar, qui le fit interner d'abord à Périgueux, puis à Bourg-sur-mer.

Le second ouvrage publié par le savant bibliophile que nous nommions au commencement de cet article, nous révèle ici une circonstance précieuse pour l'histoire personnelle de Baltazar. Dans les notes de sa réimpression de l'*Alphabet de l'art militaire* de Jean Montgeon de Fléac, éditée à Angoulême en 1875 (in-8 de 58 p.), M. le comte A. de Bremond d'Ars, citant les termes d'un compte de tutelle notarié, dressé en 1662 et conservé dans les archives de sa famille, expose que la mère du jeune marquis et ses mandataires traitèrent avec le colonel de la délivrance de son jeune captif, et le trouvèrent peu accommodant. Usant largement de ses droits de vainqueur, selon l'usage du temps, il exigea pour la rançon du prisonnier la somme énorme de *quatre mille deux cents livres*. Et ce fait lui revenait sans doute à la mémoire lorsqu'il écrivait dans son livre cette phrase significative :

Toute la noblesse fut tuée ou prise; on faisoit payer la rançon à celle qui échappa de l'épée (p. 67). Mais il n'a pas cru devoir pousser plus loin l'aveu.

Ses prétentions furent, à coup sûr, excessives, surtout quand on saura qu'il n'était pas en ce moment à court de finance. On en trouve la preuve dans les patriotiques paroles adressées deux mois auparavant (23 avril 1652), par le président de la Cour des Aides, Jacques Amelot, au prince de Condé, qui, après Bléneau, était venu de sa personne à Paris, pour entraîner une adhésion plus décisive des chambres du Parlement en sa faveur. Le président lui reprochant d'enrôler ouvertement dans la ville des soldats contre Sa Majesté avec les subsides de l'Espagne, le Prince protestait, criait à la calomnie; mais Amelot, qui avait entendu les tambours et vu l'écharpe isabelle aux recrues, prouva son dire, et ajouta : « Quant aux deniers venus d'Espagne, tous les présidens et tous les conseillers du Parlement de Bordeaux déposeront que vous en avez reçu; et même, depuis huit jours, il paroît, par les registres des banquiers, témoins muets, mais irrécusables, que vous avez touché six cent mille livres. Vous en avez envoyé cent cinquante mille en Guyenne au colonel Baltazar, et employé ici une partie du reste à lever des troupes (1). »

On ne laissait donc pas le colonel sans argent dans les nécessités d'une guerre qu'il soutenait alors à peu près seul avec Marsin; mais les charges en étaient lourdes, et il ne faut pas oublier qu'il avait à pourvoir aussi à l'entretien de ses deux régiments, qui, comme il s'en vante quelque part, *n'étaient payés qu'aux dépens des ennemis qui avaient le courage de leur résister*. Subventions et rançons suffisaient donc à grand'peine aux besoins de tous et de chaque jour; et c'est là l'excuse des officiers qui, à cette époque, tant royalistes que frondeurs, tiraient sans

(1) *Mémoires de Conrart*, p. 36. Paris, Foucault, 1826, in-8.

miséricorde profit de leurs avantages. Prisonnier du marquis d'Ars, Baltazar n'eût sans doute pas trouvé près de lui plus de grâce qu'il n'en fit lui-même à son captif. Ce malheureux jeune homme mourut, du reste, peu de mois après la bataille de Montanceix, en 1653.

Son frère et lui avaient eu pour précepteur le savant père jésuite Pierre de Pelleprat, de Bordeaux. L'aîné, Josias de Bremond d'Ars, donna de bonne heure de grandes espérances : à quatorze ans, il composa, suivant le P. Lelong, un traité sur la tactique militaire, et c'est à lui que le P. Pelleprat avait dédié, en 1644, son livre intitulé *Prolusiones oratoriæ*, en tête duquel se trouve un charmant portrait en pied du jeune marquis, en costume de cour, gravé par François Chauveau.

Toulouse, 12 août 1876.

